

CARACTÈRES VÉRITABLES

OU

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

DANS LES

MŒURS DES HOMMES

publiés

avec une introduction et des notes

d'après le manuscrit de Pierre LEGOUZ, Conseiller au Parlement
de Bourgogne

Thèse Complémentaire pour le Doctorat

présentée

devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

Marcel BOUCHARD

Agrégé des Lettres

Ancien Elève de l'Ecole Normale Supérieure



PARIS. — Librairie HACHETTE
79, Boulevard Saint-Germain, 79

1929

CARACTÈRES VÉRITABLES

OU

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

DANS LES

MOËURS DES HOMMES

publiés

avec une introduction et des notes

d'après le manuscrit de Pierre LEGOUZ, Conseiller au Parlement
de Bourgogne

Thèse Complémentaire pour le Doctorat

présentée

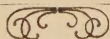
devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

Marcel BOUCHARD

Agrégé des Lettres

Ancien Elève de l'Ecole Normale Supérieure



PARIS. — Librairie HACHETTE
79, Boulevard Saint-Germain, 79

1929



PRÉFACE

Les *Caractères Véritables* de Pierre Legouz sont à demi connus depuis près d'un siècle, depuis que M. Alexandre Thomas et M. Henri Beaune en ont cité quelques fragments. Par une rare fortune, M. Jacquet, qui pour l'ordinaire ignore les œuvres de la littérature bourguignonne, a du moins découvert celle-là, et, tout fier de sa trouvaille, il s'en est servi pour composer le chapitre le mieux nourri de sa thèse sur *la Vie Littéraire à Dijon*. Mais ces révélations partielles, loin de nous détourner d'entreprendre la publication intégrale des *Caractères*, nous ont encouragé à la faire : il nous a semblé que sans satisfaire la curiosité du lecteur, elles l'avaient éveillée et mise en appétit de goûter l'ouvrage de Legouz tout entier. D'ailleurs, en l'apercevant tel qu'il est sorti de la plume de l'auteur, peut-être qu'on lui trouvera la fraîcheur des choses neuves ; tant il y a loin de sa figure originelle à l'aspect que lui prêtait la critique.

C'est un accident fâcheux quand un document échoit entre les mains d'un rhéteur trop mal informé pour bien le comprendre et trop persuadé d'avoir raison pour le respecter. Les *Caractères* du conseiller Legouz n'ont point à se louer d'avoir sur leur chemin rencontré un Jacquet, un parisien beau parleur, et qui n'a daigné jeter les yeux sur la province que pour la mépriser. Encore ses mépris se révèlent-ils à l'épreuve moins dangereux que ses complaisances : s'il a daigné professer quelque estime pour l'œuvre que nous publions aujourd'hui, il l'a détournée de son sens, il l'a déguisée à sa mode, il l'a réduite au triste rôle de soutenir les erreurs d'une thèse aventureuse. S'il en a reproduit d'assez nombreux passages, il les choisit à son gré, il les dispose dans une argumentation. Oubliant tel chapitre, recopiant tel autre, assemblant les citations sans nul souci du plan suivi par l'auteur, à force d'élaguer et de corriger, d'interpréter et de reconstruire, il prête au texte original plus encore qu'il ne lui emprunte, il le mutile et l'estropie sans nous empêcher d'en regretter le premier aspect. Après le « Legouz travesti » de M. Jacquet, nous permettra-t-on de présenter ici le vrai Legouz, conseiller au Parlement de Bourgogne et dijonnais de vieille souche ?

A bien des titres il mérite notre attention : c'est un contem-

porain de La Bruyère, et de même qu'après avoir bu beaucoup de piquette on apprécie mieux la saveur d'un bon vin, que les jolies femmes se font accompagner par la plus laide de leurs amies, le contraste de bons ouvrages avec les médiocres rend plus sensible le mérite de ceux-là, et les imperfections de ceux-ci le relèvent comme par des ombres. On admire La Bruyère en connaissance de cause quand on cesse de l'isoler comme un phénix unique de son espèce, quand on le replace dans la foule de ses devanciers et de ses émules; il les dépasse encore et même il paraît plus grand quand on l'enlève de son piédestal. Dirait-on que nos bibliothèques sont assez encombrées de *Maximes* et de *Portraits* sans lecteurs pour qu'il soit inutile d'imprimer encore une réplique des *Caractères* ? Oui, sans doute, mais celle que nous publions n'est point le fruit d'une imitation servile; son auteur a su demeurer lui-même, vivre parmi ses passions et ses préjugés, ne point écrire enseveli dans son cabinet et dans la conversation de ses livres, mais dans sa province, dans sa ville natale, les yeux tournés vers le monde qui l'entourait et l'oreille attentive aux agitations du Palais.

L'historien qui s'intéresse au grand siècle entre comme chez lui à la Cour et dans les hôtels de la bourgeoisie parisienne, il assiste au lever du roi, s'insinue dans les ruelles et les salons, porte ses regards indiscrets jusqu'à l'intérieur des alcôves principales; faiseurs de mémoires et conteurs d'anecdotes se sont prodigués à l'envi pour nous découvrir dans la capitale politique et dans celle du goût et des lettres les dessous les plus secrets et quelquefois les moins dignes d'être vus. Mais ce monde sur lequel ils ont jeté une pleine lumière ne s'étend pas bien loin : ce n'est qu'une partie de la France, la plus brillante peut-être et la plus active mais la moindre. Que se passe-t-il dans les profondeurs obscures de la plèbe, dans ce grand corps de la bourgeoisie, l'armature vivante et solide du pays ? Par aventure, un grand seigneur ou un écrivain nous emmèneront avec eux dans une brève excursion sur les routes du royaume, qu'ils nous laisseront non pas voir mais entrevoir à travers les fenêtres de leur carrosse, à travers leurs goûts et leurs préjugés de citoyens. Mais qu'ils paraissent brefs et insuffisants ces regards fugitifs, ces brèves visions qu'on dérobe en passant ! Au lieu de faire halte ici ou là, on voudrait s'arrêter loin des pompes et de la Cour, loin même de la vie factice de Paris, dans une cité de France où rien ne vient déranger de leur cours le labeur utile et le génie naturel de la race, et contempler enfin les recommencements quotidiens de l'existence provinciale.

A Dijon, nous l'avons dit dans un autre ouvrage, nous fréquenterons surtout la bourgeoisie de robe, qui plus que les lettrés ou les oisifs de Versailles et de Paris soutenait l'état et pour ainsi dire gouvernait l'âme de la nation. Détenant une bonne part du sol, administrant le pays par la possession des offices, indépendante vis-à-vis du prince, en face du peuple anéanti par la misère, en face d'une noblesse corrompue et domestiquée, elle était l'élite qui gardait le culte du travail et des mœurs. Toute occupée à agir, elle n'a pris ni le loisir ni le soin de se peindre pour la postérité. Nous devinons ses ambitions politiques par les remontrances des Cours souveraines, mais ce qu'elle était dans son intelligence, dans ses goûts, dans ses conversations, nous l'imaginons mal et même souvent à tort quand nous nous fions soit au témoignage des écrivains de Paris, voyageurs rapides, volontiers méprisants, soit aux fantaisies de M. Jacquet. Il faut s'enfermer dans l'horizon des générations mortes pour comprendre comment elles ont vécu. Pierre Legouz, par ses *Caractères Véritables*, nous fait pénétrer jusque dans les recoins les plus secrets du monde dijonnais, il nous en découvre les scandales, les rancunes et les haines. Petites choses ! dira-t-on. Mais est-il de petits événements, de petites passions quand ces petits événements et ces petites passions agitent l'âme de toute une société ? La piété des descendants de Pierre Legouz a conservé, la générosité de MM. les Comtes Legouz de Saint-Seine nous a communiqué les documents dont il s'est servi, le récit des faits qui l'ont inspiré. Non seulement ils nous ont permis d'expliquer une œuvre littéraire par la connaissance de ses sources, mais grâce à leur concours il nous est devenu possible d'étudier les *Caractères Véritables* dans le milieu, parmi les hommes, les circonstances, les sentiments qui les ont fait naître. Riches en manuscrits précieux et inédits, mais non point avares de leurs trésors, en facilitant notre tâche, en nous offrant un secours nécessaire pour la mener à bien, MM. les Comtes de Saint-Seine ont rendu à l'histoire des mœurs un service pour lequel nous leur exprimons ici toute notre gratitude.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

Pierre LEGOUZ

Pierre Legouz, seigneur de Vellepesle et de Gurgy, naquit le 29 octobre 1640, de Bénigne Legouz, conseiller au Parlement de Bourgogne, et de Madeleine Bouhier, grand'tante du Président Bouhier. Sa famille habitait rue du Vertbois, en l'hôtel des Mailly, qu'elle avait jadis acquis de François Chabot, seigneur de Mirebeau. Il comptait parmi ses aïeux ce Legouz de Vellepesle dont Févret a loué l'éloquence dans le *de claris fori divionensis oratoribus*, parmi ses proches la plus grande partie des magistrats dijonnais. Dans la robe, où s'étaient élevés tant de parvenus au blason tout neuf, les Legouz figuraient comme une race ancienne, dont les rameaux s'étendaient dans tout le Parlement, (1) et fière à bon droit de son passé. Si elle ne s'était pas encore poussée jusqu'au faite des honneurs, elle attendait son heure et croissait d'un mouvement lent et sûr. Le fils de Pierre Legouz deviendra Président au Parlement de Bourgogne; son petit-fils sera le Premier Président de Saint-Seine qui succéda à de Brosses et tint sa place jusqu'à la Révolution.

Parmi les huit enfants de Bénigne Legouz, l'un, Jean Legouz, docteur en Sorbonne, remplit l'office de conseiller clerk au Parlement de Bourgogne, et mourut doyen du chapitre de la cathédrale de Châlon. L'auteur des *Caractères* succédant à son père devint en 1674, conseiller laïc au même Parlement. Il avait reçu la même éducation que recevaient tous les jeunes dijonnais : d'abord quelques éléments de discipline acquis à la maison familiale, sous la surveillance de son père, homme docte et lié avec les Morisot, les Févret et les Saumaise; ensuite un séjour de quelques années au collège des Godrans. C'est là que le P. Jean Grisel lui enseigna l'éloquence et la poésie latine, mais le maître étant médiocre orateur et même ridicule, le disciple ne reçut de lui que de l'érudition et forma son goût à une autre école. Emancipé de la fêrule, c'était l'usage qu'un magistrat en herbe s'en allât dans une université étudier le droit ou du moins se procurer des diplômes qui témoignassent qu'il

(1) BRULART. Correspondance, II, 129.

l'avait étudié. Legouz s'en vint à Paris où il fit un assez long séjour aux environs de 1660. Nous manquons de détails sur la manière dont il employa son temps, mais d'après les sonnets qu'il rima à cette époque, nous sommes certains qu'il en consacra une part à voir la ville et le monde. Rien de plus aisé à un jeune provincial bien né que d'être admis parmi les honnêtes gens de Paris; les portes s'ouvraient toutes grandes devant lui. Et de fait Legouz fut reçu là où l'étaient ses compatriotes et ses amis, chez Ménage, chez Mademoiselle de Scudéry, dans tous les milieux qui tenaient à la magistrature, dans tous ceux où l'on honorait l'érudition, partout en un mot où le fils d'un parlementaire humaniste rencontrait soit des gens de sa condition, soit des savants dont il avait accoutumé d'imiter les études. Le seul monde qui se fermât devant lui était le monde qui vivait auprès du roi et dont le centre se trouvait non pas à Paris, mais à Versailles.

Admis chez les Parisiens élégants, notre Bourguignon suivit leurs modes. En 1660, malgré Molière et les *Précieuses ridicules*, le précieux faisait encore fureur à la ville, et Legouz se fit précieux. Il était de bon ton qu'on se choisît une dame et qu'on la courtoisât en rimant pour elle *invita Minerva*. Legouz élut une Iris et languit pour elle en sonnets. Sans illusions sur son talent il s'avouait à lui-même qu'il devrait s'exercer longtemps encore avant de publier ses poésies (1), et rien que pour cette modestie il serait digne de notre estime. Au reste si ses vers ne sont pas touchants, ils se tiennent dans une honnête médiocrité et à part deux ou trois accidents ils ne tombent pas dans le grotesque; beaucoup de rimeurs n'en ont pas écrit de meilleurs qui cependant les ont produits et firent métier de poètes et de beaux esprit. Avec plus de sagesse, quand Legouz fut rappelé par son père, il n'emporta que sa malle et laissa à Paris et son Iris et sa passion; du moins avait-il appris dans son commerce avec le monde l'élégance des manières et du langage, cette urbanité qui ne retranche pas les travers ni les vices mais en émousse les épines et les rend supportables à nos voisins, en un mot l'art de la conversation. C'est peut-être Mademoiselle de Scudéry qui lui enseigna pour toujours la haine de la rusticité.

Selon l'usage des Dijonnais, il revint dans sa patrie par le chemin des écoliers, désireux qu'il était de connaître les cités et les mœurs des hommes; et par une curiosité fort ordinaire aussi chez ses concitoyens, il fit un détour par la Hollande et

(1) LEGOUZ. *Sonnets*, f. 28.

l'Angleterre (1). Les robins bourguignons n'étaient rien moins que fanatiques de la monarchie absolue et du despotisme croissant de Louis XIV; s'ils n'allaient pas jusqu'à rêver pour la France d'une république, ils considéraient sans la moindre aversion les nations où les volontés et les intelligences s'affranchissaient de la servitude. C'était pour visiter le pays de la liberté que Legouz avait passé la mer, et il le dit sans ambages, mais l'air du pays ne pu opérer ce miracle d'alléger les chaînes dont son Iris l'avait chargé :

Les flots de l'océan, loin d'éteindre ma flamme,
Augmentèrent l'ardeur qui consumait mon âme,
Et je connus alors sur l'élément amer
Que la mère d'Amour est fille de la mer.
Avec le libre Anglais et le libre Batave,
Quoiqu'errant librement je fus toujours esclave;
Ces peuples qui surtout aiment leur liberté
Ont été les témoins de ma captivité (2).

Le nom de la liberté revenait assez souvent sur les lèvres des parlementaires bourguignons pour qu'ils fussent curieux de la voir elle-même une fois au moins en leur vie chez des peuples libres.

Ce pèlerinage accompli, notre touriste retourne à Dijon par les châteaux de la Loire; il reprenait sa place dans une famille patricienne dont la prospérité n'avait point étouffé les vertus bourgeoises. La mère avait allaité elle-même tous ses enfants (3), le père surveillait l'éducation de ses fils et parvenus à l'âge d'homme continuait à les guider comme un tendre ami, il leur enseignait les deux sciences nécessaires à de futurs magistrats, d'une part le droit afin qu'ils remplissent leurs devoirs au Palais, d'autre part il leur inspirait l'amour des lettres comme un délassement de la jurisprudence. Tels étaient l'usage et les goûts de tous les dijonnais, et l'auteur des *Caractères* a

(1) Legouz aurait aussi voulu visiter l'Italie, but ordinaire des pèlerinages archéologiques, mais son père ne le permit pas. Aussi le fils écrivait-il à son père :

Toy qui par un excès d'amitié paternelle
Des voyages trop longs m'as toujours détourné
Et qui n'as pas permis qu'aux vents abandonné
J'aye veu l'Italie et la Rome nouvelle.

Sonnets, f. 52.

(2) *Sonnets* : f. 69.

(3) C'est Legouz qui nous en informe par une note en marge du sonnet ci-dessous, page 10.

pris soin de nous raconter lui-même quelle existence il mena après son retour au foyer paternel :

Quel charme de revoir mon aimable patrie
Et ce père si cher et si tendre pour moy,
Ce magistrat toujours plein d'honneur et de foy
Qui vit si sagement, qui m'a donné la vie.

Quel plaisir de revoir une mère attendrie,
Qui suit de la vertu la plus sévère loy
Et qui voit par ses soins fleurir autour de soy
Et croistre de son lait sa famille nourrie.

Que je goûte en ces lieux d'innocentes douceurs,
Au sein de mes parens, au sein des doctes sœurs,
D'une étude solide une autre m'y délasse.

J'y cueille des lauriers plus qu'au sacré vallon,
Et je trouve chez moy, comme on trouve au Parnasse,
Le temple de Thémis et celui d'Apollon (1).

Le temple d'Apollon ! car tout robin intelligent vouait ses loisirs à l'érudition ; ainsi faisaient les De La Mare. Les Lantin, les La Monnoye, ainsi faisaient avant eux les Saumaise et les Févret. L'étude délassait des procès et remplissait les heures vides, elle apportait un divertissement dans une petite ville où ils étaient rares, où le respect de leur dignité écartait les parlementaires des plaisirs vulgaires et qui faisaient scandale. Elle fournissait surtout un aliment aux conversations, un prétexte pour se rassembler entre honnêtes gens, pour causer sans toujours agiter les menus potins du Palais ou des salons. On étudiait donc, mais sans gloriole de savants, et pour la seule joie d'apprendre : quelquefois seulement on s'amusait à écrire et plus rarement on se décidait à publier ce qu'on avait écrit. C'est ainsi que Pierre Legouz imprima beaucoup moins qu'il ne composa, et composa beaucoup moins qu'il ne l'aurait fait s'il avait tiré parti de sa science, si l'insouciance de la postérité et peut-être une certaine pudeur de faire métier d'auteur ne l'avaient conduit à jouir en égoïste de ses méditations et de son talent (2). Hormis ses

(1) LEGOUZ. *Sonnets*, f. 83.

(2) Cependant, il a laissé de très nombreux recueils manuscrits encore inédits et qui sont chez MM. les Comtes de Saint-Seine. On s'apercevra peut être un jour en les étudiant de près, que Pierre Legouz semble en tout point le prédécesseur du Président Bouhier, qu'il lui a inspiré ses goûts et ses curiosités, qu'il l'annonce enfin par ses travaux d'érudition, par ses essais poétiques, par ses ouvrages de jurisprudence. Il a même sur Bouhier cet avantage qu'il écrit mieux et qu'il sait unir le savoir avec le souci de la forme.

Caractères qui tiennent une place à part dans son œuvre, nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit ailleurs de ses autres écrits. Du reste, ni par ses vers à la mémoire de Santeul et de l'abbé Boisot, ni par ses éloges de Lantin et de Nicaise, ni par ses traductions d'Horace, d'Apulée, de l'*Héroïde de Léandre à Héro*, il ne manifeste d'originalité. Ses travaux ressemblent à ceux de tous ses concitoyens et se confondent pour ainsi dire avec eux, on observe chez Legouz tous les éléments de l'humanisme bourguignon : une grande ardeur de savoir et des lectures immenses.

L'étude cependant ne lui offrait qu'un délasement ; sa naissance et sa vocation le destinaient d'abord à occuper un siège au Parlement de sa province. Là était la grande affaire de la vie et pour ainsi dire le but de l'existence. Certes parmi les patriciens dijonnais la plupart auraient pu vivre de leurs rentes et goûter sur leurs terres ou dans leur hôtel les douceurs de l'oisiveté, mais tous auraient rougi de demeurer inutiles, et plus que personne les Legouz tenaient à honneur de remplir une fonction publique. On rencontrait au Parlement ou, comme on disait volontiers, au sénat bourguignon, des magistrats indolents qui selon une épigramme du temps ne recherchaient que le repos dans les honneurs, *otium cum dignitate*. Il leur suffisait de porter la toge et d'être quelque chose dans l'Etat, mais ils ne voulaient pas croire qu'ils avaient acheté une servitude en achetant leur office. Certains osaient délaissier le Palais, la plupart y venaient, mais n'étudiaient pas les causes, ignoraient les lois et les coutumes, et rendaient leurs arrêts au hasard. Dans les affaires politiques, quand il s'agissait d'accorder ou de refuser au prince l'enregistrement d'un édit, deux partis se trouvaient en présence. D'un côté ceux qui par zèle monarchique, par lâcheté, ou pour acheter quelque faveur inclinaient à l'obéissance, se soumettaient sans résistance et protestaient de leur zèle à servir la toute puissance de l'absolutisme. Dans le camp opposé, il y avait les esprits indépendants ou frondeurs qui se déclaraient non pas tant serviteurs du prince que défenseurs des peuples, qui, se fondant sur la constitution bourguignonne jadis reconnue et confirmée par Louis XI, prétendaient discuter les ordonnances, consentir leur soumission et se faisaient les champions des libertés provinciales. Bénigne Legouz, le père de l'auteur des *Caractères*, s'était mérité une réputation de juge intègre et de sénateur intraitable, et son fils se proposait de suivre sa trace :

Toy qui m'as témoigné ta bonté paternelle,
Egalement bon juge et sage magistrat,
Qui toujours à la pourpre as donné plus d'éclat,
Et plus de haut renom que tu n'en reçus d'elle,

Toy qui pour tes enfans brûles d'un tendre zèle,
Qui pour les opprimés tonnes dans le sénat,
Pour les droits de Thémis et pour ceux de l'estat,
Souffre que je te prenne aujourd'hui pour modèle.

Guidé par tes conseils et conduit de ta main,
J'espère d'arriver par le plus droit chemin
A la cour de Thémis, à son auguste temple;

J'y pourrai parvenir, pourvu qu'en cent façons
Tout ce que tu m'apprends par ton illustre exemple
Tu veuilles m'en instruire encore par tes leçons (1).

Le poète, dira-t-on, exagère et voit son père avec les yeux d'un fils. Mais voici le jugement que l'intendant Bouchu portait sur Bénigne Legouz : « Assez de bon sens, d'une capacité commune; homme de cabale opposé à toutes les affaires du roi et en fait gloire à quelques conseillers à lui, ses parents ou amis; homme grossier, peu traitable » (2). Bouchu, et pour cause, admirait peu l'indépendance du caractère et l'appelait d'un autre nom en son langage d'intendant. Mais pour le fond, il convient que les Legouz appartiennent à ce parti de magistrats qui exercent leur charge non comme un métier mais comme une fonction publique, qui veulent remplir tous leurs devoirs envers les justiciables et envers la province. De fait, à en juger par la correspondance de Brulart, les Legouz forment le cœur et la tête de l'opposition, on les voit partout sur la brèche quand le roi porte atteinte aux libertés bourguignonnes, et cependant le ministre et le Premier Président ont recours à leurs services dans toutes les affaires où il faut des juges incorruptibles et scrupuleux. Nous n'avons pas à raconter ici ce que fut l'affaire Bourée. Des moines issus de grandes familles dijonnaises ayant tenté d'empoisonner l'abbé de Cîteaux, leurs parents, leurs amis intriguèrent pour les faire absoudre ou échapper, la majorité du Parlement faisait cause commune avec eux; le gouverne-

(1) LEGOUZ. *Sonnets* : f. 84.

(2) DE LA CUISINE. *Correspondance de Brulart*, I, 316.

ment remit au conseiller Legouz le soin d'instruire le procès, et le procès fut instruit avec sévérité. (1).

Cependant Pierre Legouz n'était pas encore entré au Parlement. Non que l'envie lui en manquât, il rongait au contraire son frein avec impatience ; mais quand il revint de Paris il n'avait pas atteint l'âge imposé par les ordonnances. Frondeur comme son père, il maudit le prince qui défendait qu'on fût magistrat à l'âge où lui-même était roi :

Des grans législateurs de Rome et de la Grèce
Louis dans son estat renouvelant les lois
Veut que les sénateurs acquièrent la sagesse
Par les mêmes travaux qu'ils firent autrefois.

Ce roy, si jeune encor, condamne la jeunesse
Et veut, pour dignement s'acquitter des emplois,
Que sans cesse elle veille et s'instruise sans cesse
Dans les droits anciens et dans les nouveaux droits.

Pourquoi donc juge-t-il que nos âmes bornées
Ont besoin pour meurir du temps et des années
Et pour régler l'excès de leur feu trop ardent ?

C'est que sur ses sujets ayant tant d'avantage
Luy même n'a besoin ni du temps ni de l'âge
Pour estre ou devenir juge sage et prudent (2).

Louis XIV obéissait d'ailleurs à d'autres raisons : dans ses Parlements où tous les magistrats étaient cousins ou alliés, il ne voulait pas que du moins un père et son fils siégeassent sur les mêmes bancs. Il défend, disait Legouz :

Il défend qu'aujourd'huy les plus proches parens
Soient dans un même corps et dans les mêmes rangs,
Et fait naître à mes vœux obstacles sur obstacles (3).

Enfin, à l'âge de trente-quatre ans, Pierre Legouz vit satisfaire ses désirs. Le sénat bourguignon reçut un juge honnête, attaché à ses devoirs, vertueux dans ses mœurs et instruit dans la jurisprudence, inaccessible à la corruption, sans hau-

(1) Ibid., II, 129 sqq.

(2) LEGOUZ. Sonnets, f. 76.

(3) Ibid., f. 76.

teur et sans passion. Du moins voici le portrait que Legouz traçait du parfait magistrat et sur lequel sans doute il tâchait de se former :

Tel qu'un sage ouvrier en cultivant la terre
En arrache d'abord les ronces, les buissons,
Les herbes qui toujours au bon grain font la guerre,
Avant que d'y semer le blé propre aux moissons,

Tel quiconque renonce au casque, au cimeterre,
Pour prendre de Thémis les plus saintes leçons
Doit épurer son cœur du venin qu'il resserre
Et fuir des voluptés les subtils hameçons.

Avant que d'y semer les lois et la justice,
Il doit de son esprit déraciner le vice
L'intérêt et l'orgueil si prompts à nous tromper,

S'étudier soy même et par un beau prélude
Soy même se juger; c'est la première étude
Qui peut le rendre habile et qui doit l'occuper (1).

En même temps que la justice gagnait un serviteur probe, éclairé et rempli de zèle, le parti de l'opposition libérale faisait une recrue au sénat bourguignon. Pierre Legouz, fils de Bénigne, héritait non seulement des vertus professionnelles de son père, mais de ses opinions, de ses passions, de ses amitiés. D'emblée il se rangeait dans le clan des indociles, de ceux qui « vénéraient Dieu seul » et se contentaient de « respecter les rois » ; les opinions ou plutôt les traditions politiques se transmettaient de génération en génération, et la disparition des individus laissait les familles à la même place. Assurément, la postérité n'a guère entendu parler des exploits de Pierre Legouz, mais c'est parce que l'occasion lui fit défaut de manifester ses vertus. Il entra au Parlement en un temps où les sénateurs turbulents qui s'étaient tant remués sous la Fronde voyaient s'éclaircir leurs rangs et disparaissaient de la scène, en un temps où parvenaient aux affaires des robins grandis dans la servitude, où l'absolutisme vainqueur au dehors, tout puissant au dedans se trouvait assez fort pour écraser les rebelles et récompenser la docilité. En ce temps-là où la majorité des magistrats ne mar-

(1) Ibid., f. 86.

chandait plus son obéissance, la vie parlementaire nous apparaît vide de tout événement, elle n'offre aucune carrière aux ambitions politiques ni au dévouement civique. Le roi commande et on l'écoute; l'opposition se renferme dans un cercle de mécontents irréductibles, il ne lui reste plus que la force de se plaindre et encore pas trop haut, de s'indigner moins encore contre la tyrannie du tyran que contre la lâcheté des magistrats qui se laissent corrompre ou intimider.

C'est pourtant au sein de cette opposition impuissante que Pierre Legouz succéda à la place que son père avait occupée. Nous le voyons lié de cœur, d'habitudes, d'intérêts avec tout ce qui demeurerait encore des parlementaires que Bouchu note comme « peu affectionnés au service du roi », avec les Lantin, avec les De La Mare, avec les Bouhier. C'est avec les préventions d'un parti honnête mais aigri, plein de ressentiments, de jalousies et de haines, qu'il siègera au tribunal, qu'il cultivera les muses et que dans une heure de colère il composera ses *Caractères*. Il devait mourir quelques années plus tard, le 19 août 1702.

Le Manuscrit des Caractères

La bibliothèque publique de Dijon possède, catalogué sous le numéro 267, un manuscrit du dix-septième siècle qui comprend 67 feuillets de 247 millimètres sur 186. C'est un ouvrage anonyme, intitulé : « *Caractères Véritables ou Recherche de la vérité dans les mœurs des hommes* » et qui, durant plus d'un siècle, fut ignoré par la plus grande partie du public dijonnais. Papillon, si bien informé d'ordinaire, ne parle pas de son existence non plus qu'il n'en est question dans le répertoire de l'abbé Boullemier.

Mais on s'explique sans peine le silence ou l'ignorance de Papillon : si le Président Bénigne-Germain Legouz, fils de Pierre Legouz, lui a communiqué quelques-uns des manuscrits dont il avait hérité, il est certain qu'il ne lui a pas tout montré ; d'autre part, les convenances commandaient alors de tenir sous le boisseau un opuscule satirique dont les traits atteignaient en la personne de leurs parents un bon nombre des patriciens dijonnais. Les haines s'étant alors éteintes par l'effet du temps, on préférait éviter un scandale plutôt que satisfaire des vengeances à présent sans objet. Les « *Caractères Véritables* » attendirent donc dans le secret d'un cabinet jusqu'à ce que les années ayant rendu leur malice inoffensive et les circonstances les ayant arrachés à leurs possesseurs légitimes, il leur fût permis de s'échapper vers la lumière. La Révolution précipita leur destinée : en même temps que plusieurs manuscrits du conseiller Pierre Legouz, de l'hôtel du Président de Saint Seine ils passèrent à la Bibliothèque publique de Dijon. Ils sont d'ailleurs et de toute évidence de la même main qui écrivit les *Sonnets*, la *traduction d'Horace* et celle d'*Apulée*, tous ouvrages dont ils suivirent le sort, et que Papillon attribue à Pierre Legouz en connaissance de cause.

Un autre problème et plus discuté, c'est de déterminer à quelle date les *Caractères véritables* ont été composés, s'ils ont précédé les *Caractères* de La Bruyère ou s'ils les imitent. Le doute serait permis à cet égard, si pour autoriser le doute il suffisait que les critiques ne s'accordent pas. Entraîné par son amour-propre de provincial et de magistrat, M. Henri Beaune prononce que Legouz écrivit avant La Bruyère ; M. Jacquet incline à croire qu'il écrivit après. Mais de ce qu'il avance, M.

Henri Beaune n'apporte aucune preuve; son contradicteur fournit tout au moins des présomptions : Legouz a suivi La Bruyère, car il serait invraisemblable qu'il ait imité Théophraste. Non parce que Théophraste parlait grec, car quoi qu'en pense M. Jacquet, Legouz avait appris du grec autant qu'homme de France, ce qui ne voulait pas dire alors qu'il en savait fort peu: il en savait assez pour commenter l'Anthologie et à plus forte raison pour lire un texte ancien sans l'aide d'une traduction. Mais il entre bien peu dans les habitudes et dans les goûts des érudits bourguignon de fréquenter au lieu de poètes légers et grivois les ouvrages austères des moralistes; pour qu'un Dijonnais se soit avancé sur les traces de Théophraste, pour qu'après s'être exercé toute sa vie à des traductions la fantaisie l'ait pris de refaire une œuvre de l'antiquité et en un mot de créer, il fallait qu'il eût sous les yeux un exemple et un modèle. Ajoutons que certaines maximes du moraliste bourguignon en rappellent d'autres qui sont de La Bruyère; si l'analogie demeure assez lointaine pour que prise isolément chacune de ces ressemblances puisse s'expliquer par un hasard heureux, considérées toutes à la fois elles supposent ou une imitation, ou une suite de rencontres dont le hasard n'est point coutumier. Et puisque nous savons par le *Lantiniana* que Legouz a connu La Bruyère, on doit présumer qu'il écrivit après lui, qu'il écrivit même après la quatrième édition des *Caractères* à laquelle il emprunte quelques remarques, quelques expressions, peut-être même l'idée d'illustrer ses réflexions par des portraits.

Mais toujours plus prêt à discourir qu'à s'informer, M. Jacquet se serait épargné une longue dissertation s'il eût examiné dans ses détails le texte dont il recherchait l'âge. *Les Caractères véritables* sont postérieurs à la mort du Premier Président Brulart qui vécut jusqu'en 1692. Et comment expliquer l'allusion de l'auteur « aux orages que l'envie a excités depuis quelque temps dans les pays du Nord contre un royaume florissant ? » Si, comme on n'en saurait douter, ce royaume est la France, l'envie des pays du Nord a noué la ligue l'Augsbourg, et les « orages » qu'elle a excités figurent la guerre qui s'ensuivit. Jamais auparavant on n'avait vu tous les pays du Nord alarmés à la fois par l'ambition de Louis XIV et conjurés pour lui faire obstacle. Legouz prend même le soin de nous apprendre que la guerre était commencée depuis plusieurs années, puisque Catinat avait eu le temps d'y remporter ses victoires, mais qu'elle durait encore, ce qui nous autorise à fixer aux environs de 1694 la date où furent composés ses *Caractères*. On ne peut

en effet la reculer au delà de 1695, puisque parlant de son ami Lantin, il le compte encore au nombre des vivants.

A ces raisons qui sautent aux yeux, nous en pouvons aujourd'hui ajouter d'autres qui les confirment, depuis que MM. les Comtes de Saint-Seine ont bien voulu nous permettre de consulter leurs manuscrits : parmi les documents que Pierre Legouz a utilisés, les plus anciens portent la date de 1689, les plus récents, celle de 1694. C'était du reste l'époque où, comme le constatait le *Journal des Savants*, les maximes et les portraits faisaient fureur, où le succès de La Bruyère lui suscitait un essaim d'imitateurs, où chaque année voyait éclore des *Caractères*, des *Portraits*, des *Théophraste moderne*, tous levés de la graine qu'avait semée le premier émule de Théophraste. Nous ne répéterons pas après M. Jacquet que peu importe si Legouz a connu La Bruyère, car à coup sûr il a cédé à l'entraînement général, et sans La Bruyère, il n'aurait pas écrit ou bien il aurait exprimé sa pensée sous une autre forme. Mais s'il n'avait exécuté qu'une copie médiocre d'un excellent modèle, nous l'aurions laissé dans l'obscurité où il est demeuré jusqu'ici, nous n'aurions pas plus songé à imprimer son imitation qu'on n'a songé à réimprimer les émules de La Bruyère. Il nous a paru digne d'intérêt parce qu'il est le représentant d'un monde et le peintre d'un milieu, par ces allusions personnelles, par ces satires qui firent autrefois dérober son ouvrage au public et qui sont aujourd'hui de l'histoire vivante. Il mérite une place même dans notre littérature, parce qu'il ne s'est pas abandonné dans le sillage de La Bruyère, parce qu'il a sauvegardé son originalité, parce que malgré ses emprunts et ses imitations, il n'a pas emprunté à son devancier ses observations ni sa pensée.

Le Plan

En apparence, et sans doute avec intention, Legouz marche sur les traces de La Bruyère ; mais quand on fait le compte de sa dette, elle se trouve moindre qu'on ne supposerait, moindre peut être qu'il ne le croyait lui-même. Génie vigoureux plutôt que fin, il emprunte un déguisement qui le gêne, un habit qui se déchire à toutes les coutures pour laisser transparaître le naturel. En vain pense-t-il accommoder son talent à l'imitation d'un auteur à la mode, en vain fait il effort pour se contraindre et pour se plier, il revient toujours aux caractères et aux habitudes, à la forme qu'il a reçue de son éducation comme du tempérament de sa race, en sorte que par la matière et même par la composition de son livre, il se révèle fidèle à des traditions dont il croyait sans doute s'affranchir.

On sait qu'au dix septième siècle les moralistes suivaient deux procédés contraires dans l'exposition de leur pensée. Le plus grand nombre produisait des discours raisonnés et des argumentations en forme ; d'autres plus versés dans le commerce du monde se gardaient d'écrire sur la morale une homélie de curé ou une dissertation de pédant. La Bruyère était de ceux-ci : quand certains donneurs de conseils lui disaient : « ne verrons-nous point de vous un in-folio ? traitez de toutes les vertus et de tous les vices dans un ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de fin », lui s'épargnait l'art difficile des transitions, et moins soucieux de dérouler une démonstration que d'observer et de peindre, peut être qu'au décousu même de ses remarques il devait une part de son succès auprès des honnêtes gens. En tous cas Legouz craint d'ennuyer son public et de le dégoûter par l'austérité d'un raisonnement ; les « *Caractères véritables* » se présentent comme un simple recueil de réflexions et de portraits indépendants les uns des autres et classés en huit chapitres. Par quelle nécessité logique ces chapitres s'unissent-ils pour former un ensemble, quelle est leur raison d'être et leur suite, c'est ce que le lecteur ne saisit pas d'abord, non plus qu'à l'intérieur de chacun il ne découvre le fil par lequel on avance d'une maxime à l'autre. On éprouve même cette impression que, comme Lantin le disait de Saumaise, Legouz se promène de chambre en chambre, qu'il va et qu'il vient, que perdu dans un labyrinthe une fatalité le ramène

toujours au même endroit, qu'après avoir considéré une idée ou un personnage il les laisse échapper pour les reprendre l'instant d'après. Combien de fois trouve-t-il occasion de nous dépeindre un magistrat de ses ennemis, dur et brutal ? A propos de la rusticité, à propos de l'envie, à propos de l'esprit tardif, à propos de la vanité, et toujours en employant les mêmes traits. La sottise de certains personnages lui offre également un sujet d'observation et de satire dont il n'aime pas à se détourner : les mêmes individus l'occupent sans cesse et les mêmes soucis, en sorte que non seulement son livre est fait de réflexions détachées, mais on peut croire à l'absence d'un plan logiquement déduit, et loin de découvrir un enchaînement rigoureux on hésite d'abord s'il existe un ordre.

Ce problème n'a pas autrement inquiété M. Jacquet, lequel nous renvoie à Théophraste, sous prétexte que Legouz lui a emprunté le titre d'un chapitre ou deux. Encore fallait-il expliquer pourquoi Legouz a choisi ces chapitres et non d'autres pour les imiter, encore faudrait-il qu'il eût en effet suivi Théophraste, celui de tous ses devanciers sur lequel il s'est réglé le moins. La vérité, c'est que Legouz ne se borne pas à classer tant bien que mal des remarques ; il raisonne en se conformant à un plan solidement bâti et qui ne ressemble guère à celui de La Bruyère. Non seulement les différentes parties de son ouvrage ont pour objet l'étude d'une vertu, d'un défaut ou d'un vice, mais ces études particulières tournent autour d'un centre commun. Certes, la distance est grande de la rusticité à l'envie par exemple, et l'on s'étonne de voir ainsi rapprochés un travers véniel qui consiste dans une maladresse des gestes et d'autre part une monstruosité incurable du cœur, celui là qui nous rend seulement incommodes ou ridicules, celle-ci funeste à l'envieux comme à ses voisins. Mais ce vice et ce travers, tous les vices et tous les travers dont nous entretient Legouz concourent à un même effet : ils altèrent et ils égarent les jugements que nous portons sur autrui et ceux que les autres portent sur nous, ils provoquent les injustices de l'opinion et la détournent de mettre les hommes à leur place légitime, ils nous font estimer de fausses vertus et méconnaître de vrais mérites et c'est pourquoi l'auteur intitule ses réflexions « *Caractères véritables ou Recherche de la vérité dans les mœurs des hommes* ». Son but est de lever des masques, de dénoncer des hypocrisies, de détruire des illusions, de briser les idoles de faux dieux ; pour y parvenir, il met à découvert nos erreurs. En fait, il nous a laissé un traité « des jugements ».

Un traité, non pas un recueil de maximes, car tout se tient et tout s'enchaîne. Le premier chapitre « *Que la vérité est déguisée dans la plupart des conversations* » ou, pour reprendre le titre de Théophraste, « *de la dissimulation* » préface tous les autres et les rend nécessaires. « Personne ne s'attache à faire savoir aux autres ce qu'il est et ce qu'il pense », tout au contraire, nous déguisons nos défauts et nous dissimulons la vérité jusque dans nos jugements sur nos voisins ; nos louanges, nos critiques, nos silences se règlent sur notre intérêt et sur nos passions ; il importe donc de montrer comment s'égare l'opinion des hommes pour éviter qu'ils ne laissent dérober leur estime.

A qui prétendent ils et doivent ils la donner ? A l'« *homme sage* » (1) que nous dépeint le second chapitre, à celui « qui fait bon usage de la raison et des passions », qui les emploie « à chercher le bien et à éviter le mal » qui « cherche toujours la vérité » et « abandonne l'erreur et le mensonge ». Le sage gouverne avec justice ses inférieurs, conseille ses supérieurs, dirige ses égaux, toujours maître de soi et presque le maître de l'univers, mais sans éclat et avec modestie comme il convient quand on épouse la vertu toute nue et non pas la renommée. Voilà le modèle que tous les hommes déclarent digne de leur admiration mais qu'on ne reconnaît pas toujours, car certains individus égarent les jugements du monde pour dérober la gloire due à la vertu.

On rencontre une « *fausse sagesse* » (2) qui éblouit, une vertu intéressée qui contrefait l'amour du bien, qui joue un rôle dans l'espoir d'être payée de ses peines ou de s'en payer, qui par son hypocrisie veut acheter la réputation, le crédit, à moins qu'elle ne capte la confiance des naïfs pour les trahir ou les exploiter. C'est une vertu sans âme qui n'existe que dans les gestes, qui convoite des récompenses, qui se distingue de la sagesse par ses intentions intéressées ou perverses, un simulacre qui séduit un moment les spectateurs, mais dont le temps, dont les imperfections finissent par mettre au jour l'inanité.

D'autre part comme le sage ne recherche pas la gloire mais l'attend, qu'il se cache plutôt qu'il ne se montre, il joint à sa vertu la modération et il respecte les bienséances. Les autres hommes au contraire sont rustiques et ne savent pas contraindre les saillies de leur naturel (3). L'un s'abandonne à son ca-

(1) Chapitre II : *L'homme sage*.

(2) Chapitre III : *De la fausse sagesse*.

(3) Chapitre IV : *De la rusticité*.

ractère violent et insulte quiconque le contredit, met son étude à parler grossièrement, d'autres qui cultivent leurs terres portent partout leurs manières paysannes, d'autres se perdent dans les sciences et méprisent le commerce du monde, ou bien vivant dans les camps ou sur les escadres du roi ils parlent à quiconque les approche comme à un matelot ou à un soldat. Ils pourront cependant être bons magistrats, bons généraux ou savants distingués, mais leur rusticité provient d'un orgueil excessif ; ou bien ils veulent dominer et imposer leurs vues, ou bien ils tiennent toute la place dans les entretiens parce qu'ils s'en considèrent comme le centre, ou bien ils se font une trop haute idée de l'excellence de leurs travaux et de leurs occupations. Leur rusticité est un dédain des hommes qui les rend odieux ou ridicules aux yeux des sages, qui entraîne l'admiration des sots. Comme la parfaite sagesse ne va pas sans les bienséances, la fausse sagesse ou même un mérite imparfait s'accompagnent de rusticité. Tels sont les traits sous lesquels nous nous présentons aux regards.

Si de faux dehors quelquefois imités avec maladresse trompent l'opinion avec tant de facilité, c'est qu'elle s'égare volontairement. Trop souvent d'une part l'« estime des hommes » (1) est à vendre, et par intérêt, on prône des sujets indignes. Les médiocres louent les médiocres afin de s'élever eux mêmes en élevant leurs pareils ; de parti pris ils se montrent injustes envers les talents qui dépassent le leur. Nous louons les complaisants qui nous rendent service, qui nous estiment, qui cabalent en notre faveur, nous louons les morts et les sots qui ne peuvent nous faire ombrage, tous ceux en un mot dont nous n'avons rien à craindre ou quelque profit à recevoir. Plus encore que l'intérêt ne se plait à enfler la médiocrité, l'envie de son côté altère les jugements en diminuant le mérite solide (2). Jaloux non pas des travaux de la vertu mais de ses récompenses, l'envieux se laisse entraîner loin de la raison et des bienséances. Malheureux lui-même et auteur de ses infortunes, il médit, il dénigre, il calomnie, il intrigue, pour abattre ce qui le dépasse. De même que par intérêt on favorise des sujets indignes, on accable par jalousie les grands cœurs et les grands talents.

Connaissant la figure et la politique de la fausse sagesse, sachant par quelles apparences et par quelles manœuvres elle séduit l'opinion, il nous reste à considérer le ressort qui la fait

(1) Chapitre V : *De l'estime des hommes.*

(2) Chapitre VI : *De l'envie.*

agir ; c'est de toute évidence l'orgueil puisque le faux sage aspire à la gloire. D'une part il déguise ses faiblesses en paraissant autre qu'il est, en usant d'artifices, en empruntant des mérites étrangers (1). Ou bien il se pare de ses dignités qui éblouissent le vulgaire, ou bien il en impose par le ton de sa voix, ou bien il passe pour éloquent en achetant ses harangues à de bons orateurs ou bien quand il poursuit ses vengeances particulières il prétexte une haine austère du crime, ou bien il s'efforce par la terreur d'obtenir le respect dont il n'est pas digne. D'autre part, non content de déguiser ses faiblesses, la vanité lui fait enfler ses mérites (2). C'est elle qui le rend rustique, qui le fait porter aux nues les travaux où il est persuadé de réussir, les avantages qu'il suppose qui lui appartiennent. Hommes de guerre, nous célébrons les occupations guerrières, grossiers dans notre langage et dans nos mœurs, nous faisons le procès de la politesse. Prenant la cruauté pour sévérité, la sévérité pour la marque d'une justice incorruptible, un juge condamne et tue à tort et à travers. Certains savants ne publient rien, crainte que leurs ouvrages ne démentent la bonne opinion qu'ils ont et qu'on a de leur talent, d'autre écrivent trop, persuadés qu'ils sont de l'excellence de leurs productions ; les uns et les autres se donnent pour ce qu'ils ne sont pas, veulent faire illusion sur leur mérite et dérober une estime qui ne leur est pas due.

Tel nous apparaît le plan des *Caractères Véritables*, dont les inconvénients sautent d'abord aux yeux : il n'évite pas les retours et les répétitions. Il y a des vérités générales comme celle-ci, que tous les hommes dissimulent leur naturel auxquelles le raisonnement de l'auteur nous renvoie sans cesse, des exemples dont il n'arrive jamais à s'éloigner, des observations que nous faisons à chaque pas. Nous considérons la violence tour à tour comme un aspect de la rusticité, comme un procédé de la fausse sagesse pour étonner le vulgaire, comme un déguisement de l'esprit tardif, comme une attitude de la vanité. Redites choquantes, si Legouz ne voulait que peindre le monde, d'autant que la nature offre assez de modèles divers et que le peintre lasse vite qui reproduit toujours le même et avec les mêmes couleurs. Mais Legouz ne peint pas les hommes, il analyse les principes d'un seul et même vice, il en démonte les ressorts et ne se propose d'autre

(1) Chapitre VII : *De l'esprit tardif*.

(2) Chapitre VIII : *De la vanité*.

but sinon d'expliquer par quelle politique les faux sages égarent le jugement des hommes.

Y parviennent-ils ? Oui sans doute, quand ils ont affaire à des complices ou à des naïfs, mais tout en pénétrant les causes de leur succès Legouz découvre les fautes de leur jeu. Si les apparences peuvent séduire l'estime, on perce à la fin les supercheries de la fausse sagesse, cependant que d'abord le ridicule de la rusticité se fait sentir aux honnêtes gens. Si l'intérêt et l'envie pervertissent l'opinion, les sages ne se laissent pas égarer, discernent les cabales ourdies par celui-là, et voient celle-ci se dénoncer, se punir, se dévorer elle-même. Si certains cachent leurs faiblesses, enflent les mérites qu'ils ont, feignent d'avoir ceux qui leur manquent, quelle intelligence avisée se laisserait prendre aux manœuvres grossières de l'esprit tardif ? Par ses grimaces, la vanité en impose au vulgaire et parfois à elle-même, mais elle présente elle-même un antidote de ses mensonges en manifestant sa sottise. Faisant sienne cette pensée de Bacon : « On juge des personnes prudentes et cachées par leurs desseins, et des personnes simples et de peu d'esprit par leur naturel », tantôt sous les gestes étudiés devinant les intentions secrètes, tantôt attirant nos regards sur les balourdises et les maladresses, Legouz nous montre comment s'égarent les jugements du monde et nous enseigne à juger avec vérité. Il compose ainsi non pas un recueil de *Caractères* à la façon de La Bruyère, mais un traité méthodique sur l'art d'estimer les hommes à leur juste prix.

Cependant il a voulu imiter La Bruyère : évitant tout discours suivi, il juxtapose des maximes et des portraits, il se passe de transitions, mais le raisonnement qu'il s'abstient de développer gît en lui et conduit toutes ses démarches, c'est le ressort caché de l'ouvrage, le souffle intérieur qui l'anime et qui le soutient. Il y a dans son livre une démonstration, une analyse méthodique, un but poursuivi sans détours, et ce n'est pas seulement par l'ordre où se succèdent les chapitres que se manifeste la rigueur d'un esprit logique : la même rigueur agence les parties de chaque chapitre et en dispose tous les détails.

L'Art

Quoique les « *Caractères Véritables* » se présentent comme un recueil de maximes isolées, dès l'abord on devine entre elles une chaîne solide qui nous conduit de l'une à l'autre; et bien que par les études, à notre connaissance du moins, Legouz ne fût en aucune façon géomètre, son discours procède par un raisonnement géométrique. Non seulement tout chapitre traite d'un sujet unique, décrit une seule passion, mais la pensée s'y déroule avec ordre et par une suite méditée. L'auteur commence toujours par définir le travers ou le vice qu'il va considérer, par poser des axiomes incontestables, des vérités de consentement universel. Par leur expression même ces vérités concises et sans ornements s'offrent à nos yeux dans la nudité du langage mathématique; loin d'éviter la répétition des mêmes mots, Legouz la recherche, gagnant en force et en clarté ce qu'il perd de grâce. En reproduisant dans le second membre d'une proposition les termes du premier, on fait mieux sentir la nouveauté de ceux qu'on a introduits et qui se trouvent pour ainsi dire exposés dans la solitude. C'est le procédé qu'on emploie dans la rédaction d'un théorème et que Pascal utilise si volontiers.

Une fois posés les principes, c'est-à-dire une fois formulé le caractère essentiel de chaque vice, Legouz déduit les conséquences de ses prémisses, il analyse le contenu de ses définitions et développe les propositions qu'il a énoncées. Des vérités générales, il descend aux applications particulières et celles-ci semblent toujours suspendues à celles-là. Si ces deux maximes sont exactes : « Personne n'ignore ni ce qu'il pense ni ce qu'il est, mais personne ne s'attache à faire savoir aux autres ce qu'il est et ce qu'il pense ». « Quelque parfait que l'on puisse être, on a toujours quelque défaut et quelque faiblesse que l'on veut cacher et qui ne doit pas être exposée au grand jour », il s'ensuivra de toute nécessité que plus on paraît vertueux, plus on dissimule; que si l'on avoue des imperfections, cette humilité est intéressée, que si nous louons nos voisins, c'est à dessein de nous louer nous-mêmes. Si l'on admet le principe : « Ce qui excite l'envie de la plupart des hommes, c'est ce qui leur manque », on comprendra d'emblée que même chez les grands hommes et les grands seigneurs, l'envie soit aveu d'infériorité,

qu'elle se réjouisse des malheurs des autres et souffre de leur prospérité, que l'envieux n'admire rien que ce qui n'est pas à lui. Si ces réflexions ne se déduisent pas à proprement parler de la définition de l'envie, du moins elles la vérifient, elles s'y rapportent, elles la complètent, elles la prouvent, et ne prennent tout leur sens, toute leur valeur que dans la mesure où on ne les considère pas isolées. S'il n'y a pas entre elles de transition apparente, elles se suivent si naturellement que bien souvent sans grand effort on rétablirait la transition, que de ces phrases détachées on construirait avec assez peu de retouches un discours. En tous cas, elles font partie d'un système, elles concourent à la démonstration d'une vérité unique, elles sont les fragments d'une seule étude. Quand La Bruyère observe les hommes et les dépeint dans la diversité et la bizarrerie de leurs gestes, Legouz analyse le principe stable et simple de leurs actions, et remonte à la source par laquelle nos jugements sont corrompus.

Exprimant des vérités abstraites et générales, et somme toute plus d'idées justes que d'idées neuves, s'il n'a pas écrit la dissertation qui gît en puissance dans son livre, c'est que le succès de La Bruyère et de La Rochefoucauld, peut-être un sens intime de l'art lui font sentir combien la pensée frappe avec plus de force quand elle se ramasse dans une maxime. Appréciant la simplicité géométrique, il l'observe toujours dans ses définitions, il ne se fait pas faute d'y revenir à l'occasion, mais une fois entré dans son développement, il recherche volontiers l'éclat et le trait qui étonne. Tantôt le ton est celui de l'indifférence, comme il convient à un observateur impartial de la nature humaine : « Quand nos égaux s'élèvent, nous nous abaissons », c'est l'exposé d'un fait. Tantôt le contemplateur s'anime et s'émeut : « Malheur à ceux qui par leur esprit, par leur mérite, par leur fortune, ont pu parvenir à donner de l'envie à leurs juges ! » Tantôt il semble aux prises avec un ennemi particulier : « Vous avez, commence-t-il, un rang qui est au-dessus du mien. » A l'invective succédera l'ironie, à l'ironie la nudité d'un simple récit, la raison et la passion prennent la parole tour à tour, on sent un écrivain de race qui sait préparer un long développement pour le couper court par un trait inattendu comme La Bruyère, qui revêt ses idées de comparaisons ou d'images quelquefois saisissantes. Ce n'est point ici le lieu d'examiner s'il les tire de son propre fonds ; il sait du moins les faire siennes, les utiliser en homme de goût, qui fut poète en sa jeunesse, et qui garde en son âge mûr un trésor rare dans la robe dijonnaise, le souci de la forme. A vrai dire

il n'atteint pas la perfection ; M. Jacquet l'accuse d'avoir délayé en de longues et lourdes phrases les maximes de La Rochefoucauld, et il est exact que Legouz ne sait pas toujours se borner. C'est qu'il craint de n'être pas compris : le caractère original de son génie, c'est un besoin de clarté ; il répand tant de lumière sur les moindres replis de sa pensée que les idées importantes sont comme noyées dans ce jour uniforme. Si La Rochefoucauld étonne son lecteur afin de stimuler la réflexion, Legouz plaide une cause et ne prétend que convaincre. Ses images les plus neuves ne semblent point hardies parce qu'un raisonnement les prépare et qu'elles le résument.

Pourtant il ne se contente pas de raisonner et d'expliquer. Il est vrai que l'esprit de système le conduit à bien des exagérations, qu'il y a peut-être plus de nuances, plus de complexité dans les sentiments humains que n'en admet sa philosophie. Mais il a observé : entre ses mains, l'analyse nous paraît méthode d'exposition plutôt que de découvertes, et s'il dégage les leçons de son expérience, du moins l'a-t-il acquise auparavant, du moins les vérités abstraites et générales sont entremêlées de portraits et illustrées par des faits précis. C'était d'ailleurs un passe-temps cher aux Dijonnais oisifs comme aux beaux esprits de la capitale que de s'amuser à décrire la figure ou les mœurs de leurs contemporains ; c'en était un autre que de recueillir et de conter des historiettes comme celles dont Legouz a rempli le *Lantiniana*, le *Supplément au Menagiana*, comme celles dont on fit plus tard un *Guziana*. Ayant couru le monde, fréquenté bien des hommes, intercepté bien des secrets, assisté à plus d'un scandale, notre moraliste pouvait tirer de son sac toute une galerie de *Caractères*, tout un musée de souvenirs vécus. Contraint par sa condition de jeter les yeux sur le monde avant de les reposer sur ses livres, magistrat d'abord et seulement ensuite savant de cabinet, c'est après avoir longtemps contemplé les travers et les vices de ses contemporains, peut-être après en avoir beaucoup souffert, qu'il s'est arrêté à étudier le cœur humain. Ne soyons pas surpris si les portraits et les anecdotes se glissent à chaque instant parmi les réflexions, font irruption dans le développement, s'y installent et le remplissent, si les maximes, réduites à la moindre place, ne paraissent presque former qu'une trame et qu'un squelette ; Legouz a vécu parmi les hommes longtemps avant de philosopher.

Il se sert des vérités abstraites de la morale comme d'un cadre où il dispose ses souvenirs, mais ce cadre le gêne et son talent de peintre y étouffe. Le secret de La Bruyère, c'est de

décrire la société et les individus tels qu'ils sont, dans leur complexité, dans leur bizarrerie, dans leur inconséquence, sans se mettre en peine de découvrir des lois immuables à leurs caprices, des raisons à leurs sottises, ni d'expliquer leurs gestes. Legouz a su voir, il lui a manqué de savoir oublier son plan et ses théories, de sentir qu'on ne dissèque que des choses mortes, que l'analyse exclut la vie, qu'on ne peut à la fois établir des vérités générales et peindre des caractères originaux. De là une certaine tendance à démonter les rouages de l'âme autant qu'à regarder marcher la machine, de là l'absence de la couleur dans les descriptions et peut-être un manque de vérité par le souci de rapporter des effets complexes à une cause unique. De là surtout le vague des portraits, la rapidité des récits reçus seulement à titre d'exemples : au lieu de Tartuffe ou même d'Onuphre, nous rencontrerons le fantôme incolore de l'Hypocrite, ou plutôt ce simple avis que la fausse dévotion se distingue de la vraie par ses motifs intéressés. On nous apprendra que tel maréchal de France, bon général d'armées, se conduit dans le monde avec rusticité, que tel orateur fait écrire ses harangues chez le bon faiseur, sans que nous ayons sous les yeux ni ce maréchal ni cet orateur ; à part de rares exceptions, Legouz n'est point parvenu à peindre parce que la peinture est une synthèse et qu'il analyse, parce qu'il néglige les gestes pour pénétrer les intentions, et pour ainsi dire captif dans sa méthode d'exposition, il a illustré ses maximes par de simples allusions.

Encore ces allusions manquent-elles souvent de variété. Pourquoi les apparitions répétées de tel haut magistrat signalé par sa rudesse et sa brutalité ? Il n'a pas tourné les talons que Legouz le rappelle comme s'il avait à chaque instant besoin de sa présence. Elle s'explique assurément : la violence peut naître de la rusticité, de la vanité, de l'envie, de la sottise, et rien ne nous paraît plus vraisemblable qu'un grand seigneur violent qui serait à la fois grossier, vain, envieux et sot, ce sont choses qui vont à l'ordinaire de compagnie. Mais la figure de ce brutal nous l'apercevons par lambeaux, par des traits dispersés çà et là, et cependant on se sent à la fin obsédé par ce revenant que l'on ne parvient ni à voir tout à fait ni à ne plus revoir. En une page ou deux, La Bruyère nous l'eût présenté pour le quitter ensuite, mais en dépit d'une ressemblance apparente, d'une imitation voulue, le génie de Legouz suit de fort loin les chemins de son modèle.

Les allusions personnelles font cependant le prix des « *Caractères véritables* ». Si l'on ne considère que les maximes,

le fond manque de nouveauté, et l'expression paraît souvent terne et diffuse. Les ressources du style ne sont pas employées pour renouveler des vérités générales, mais comme une arme pour blesser ou pour accabler des individus. Si l'ouvrage vit et mérite de durer, c'est que jamais l'auteur ne demeure indifférent, c'est qu'il gémit, c'est qu'il espère, c'est qu'il hait et qu'il injurie. Nous n'avons en notre présence ni un philosophe raisonnant sur les jugements, ni un contemplateur désintéressé des hommes, ni une expérience du monde désabusée et quelque peu aigrie, ou plutôt nous avons tout cela, mais une passion forte a pétri tous ces éléments pour en former le génie de Legouz. Beaucoup plus que les réflexions morales n'entraînent à citer des exemples, elles sont une occasion de frapper des victimes, de lâcher la bride à l'inimitié et à la vengeance. Et si au lieu de s'arrêter à l'aspect extérieur de l'œuvre on en pénètre l'esprit et les intentions, de même que le poète antique dont l'indignation faisait les vers, le moraliste dijonnais semble avoir écrit ce que lui dictaient la colère et le mépris.

Peu importe s'il a composé comme La Bruyère un recueil de maximes illustrées par des portraits; à l'instar de Boileau, il nous présente comme une sorte de trame un lieu commun de morale pour lequel il ne redoute pas la banalité; ce lui est un simple prétexte pour introduire les attaques qu'il dirige contre des personnes. Mais les allusions, les épigrammes, les railleries, les anecdotes s'insèrent entre les maximes comme elles iraient « de vers malins remplir les hémistiches », et quoique en apparence elles semblent parfois faites en passant, ces digressions sont le vrai but du discours. Soucieux moins de peindre le monde qui l'entoure, que d'exciter contre ses adversaires la haine et le mépris, de même que Boileau a son Cotin, Legouz a ses têtes de Turcs sur lesquelles il aime à frapper; s'il blesse plus d'un individu, sa passion dirige la plupart de ses coups sur des ennemis qu'il veut anéantir, contre lesquels il s'acharne, qu'il charge de tous les ridicules et de tous les vices, comme autant de boucs émissaires accablés sous les péchés d'Israël. Ces ennemis personnels, nous devinons où il les a rencontrés. S'il égratigne des courtisans, des savants, des généraux, des gens de toute condition, de Paris, de Versailles ou d'ailleurs, ceux qu'il déchire sont des parlementaires dijonnais. Homme de robe et bourguignon, le milieu qui l'entoure et où il vit lui offre presque tous ses exemples, lui inspire ce ton tour à tour âpre, sarcastique, ironique, avec lequel il les évoque, en sorte qu'il nous a laissé non pas une peinture, mais la satire d'une société provinciale.

La Matière

Malgré l'amertume de ses maximes, on ne saurait considérer Legouz comme un contempteur de la nature humaine; avant que de nous montrer l'injustice des opinions du monde, il nous met devant les yeux une peinture du sage, un modèle de perfection dont nous garderons le souvenir même en présence des faiblesses et des vices. On peut disputer si cette figure nous est proposée comme un idéal irréalisable ou si nous pouvons atteindre à cette sagesse; c'est pour l'homme un assez beau titre à l'estime que de viser un but aussi élevé et d'en approcher. Car Legouz ne doute pas qu'à défaut de sages il y ait au moins des demi-sages.

Il ne considère, il est vrai, qu'un côté de la sagesse, celui par lequel elle se manifeste aux regards, il laisse dans l'ombre toutes les vertus que le monde ne connaît pas, celles dont nos semblables ne ressentent pas l'effet et qui sont un secret entre notre conscience et nous. Fidèle à son dessein d'étudier la société et non pas l'homme, il ne traite de la sagesse que dans la mesure où elle exerce autour d'elle une action bienfaisante, de même que parmi les vices et les travers il prête attention à ceux-là seulement par lesquels nous égarons l'opinion. Mais il est vrai aussi que selon les maximes de Legouz on ne peut imaginer une vertu qui brillerait dans la solitude, qui jouirait en égoïste de ses perfections, cette vierge pure et timide, dont parlait Bossuet, qui ne sort pas de la maison et ne s'aventure ni dans les spectacles ni sur les places publiques. Le destin de l'homme l'oblige à vivre parmi les hommes, lui donne une famille, une patrie, une fortune, un état, lui impose des devoirs à remplir en sorte qu'avec quelque soin que nous nous appliquions à bien vivre nous ne pouvons oublier que d'autres vivent autour de nous.

La sagesse consiste à se conduire selon la raison et à faire un usage raisonnable des passions, elle nous empêche donc de céder à l'orgueil et à la prévention, et par une trop grande estime de nous-mêmes, de mépriser les autres. Sans tyrannie et sans violence, le sage gouverne ses enfants et ceux que la fortune a placés au-dessous de lui, loin d'imposer sa volonté il la fait accepter par la persuasion. S'il prêche, c'est d'exemple; s'il est vaincu dans ses entreprises, ses défaites lui valent autant

d'honneur que des victoires; s'il triomphe, il ne se laisse pas vaincre par le succès au point de croire que ses dignités l'élèvent au-dessus des hommes. D'un commerce facile pour tous ceux qui l'approchent, modeste et bienveillant, si son âme demeure « en repos », « il agit beaucoup », et parce qu'il est écouté et suivi, qu'il conduit par ses conseils un grand nombre d'hommes, c'est lui qui parle et qui décide pour tous dans les calamités publiques. La réalisation de cet idéal, Legouz prend soin de la nommer et de la décrire, c'est Caton, ce sont ces sénateurs stoïques que l'on rencontrait dans la curie romaine, dont la sagesse agissait pour le bien de la cité et se dévouait à l'état.

Signe des temps, au dix-septième siècle la vertu ne suffit pas au sage; pour qu'elle brille de tout son éclat, elle doit s'envelopper de politesse. Certes, ce n'est pas toujours un vice du cœur qui nous rend incommodes à nos voisins, c'est aussi bien le manque d'éducation, l'ignorance des bienséances, une trop grande contention d'esprit, une incapacité de retenir les saillies d'un naturel peut-être excellent. Cependant la politesse doit être regardée comme une vertu ou mieux encore comme la fleur d'un vertu parfaite, comme une modestie exquise qui nous empêche de nous attacher avec trop de chaleur à nos opinions, de rabrouer nos contradicteurs, de brusquer nos inférieurs, de condamner le goût des autres et de vouloir leur imposer nos admirations, de toujours parler de ce qui nous intéresse, de prétendre occuper partout la première place, de ne pas sortir de nos travaux et de nos études. Certes, le mérite peut s'accompagner de rusticité; une sagesse achevée, par cela même qu'elle est toute raison, rend justice à tous, évite de s'enorgueillir de ses talents, consent les sacrifices nécessaires pour maintenir la société, et le sage est un honnête homme.

Mais par suite des erreurs de nos jugements, il ne trouve pas toujours sa récompense, je veux dire le respect qui lui est dû. Si toutes les vertus ne sont pas des vices déguisés, souvent le vice se déguise et se fait passer pour vertu. L'amour propre et le désir de séduire l'estime du monde nous poussent à cacher nos défauts et par des voies plus ou moins habiles à découvrir ceux d'autrui; l'obligation où nous sommes de nous faire supporter par nos voisins nous contraint d'ailleurs à la dissimulation. On pourrait croire que nous nous trompons nous-mêmes à demi, que nous mentons par instinct plutôt qu'avec conscience, qu'à force de jouer un rôle au moins les meilleurs de nous finissent par oublier qu'ils le jouent et par se confondre avec leur personnage. L'homme n'est pas si délibérément mau-

vais, si convaincu de son ignominie qu'il n'y ait dans ses mensonges plus d'illusion que de supercherie, qu'il n'éprouve le besoin de se grandir à ses propres yeux, de s'estimer soi-même autant que de se faire estimer, qu'il ne décore de bonne foi ses faiblesses par des noms honorables. Mais Legouz le représente injuste et fourbe volontairement; à son avis, toutes nos actions et tous nos discours se conforment à un plan réfléchi. La dissimulation lui apparaît comme une hypocrisie méditée qui choisit ses moyens et calcule les profits poursuivis. Si l'intérêt nous incite à prôner de faux sages, nous savons que l'intérêt nous inspire, si l'envie nous pousse à calomnier les vrais, nous savons que nous cédon's à l'envie. Et quoique la vanité se fasse souvent illusion sur l'étendue de son mérite, elle n'est point toujours si naïve qu'on pourrait l'imaginer. Car qu'étant les applaudissements populaires, elle a conscience de les dérober; le juge qui frappe des innocents pour montrer sa puissance, celui qui condamne les adultères afin de passer pour chaste, le littérateur qui refuse d'écrire, le savant qui soutient des faussetés, l'ignorant qui dénigre la science, tous ces vaniteux se prennent pour ce qu'ils sont et n'égarent que l'opinion des autres; « personne n'ignore ni ce qu'il est ni ce qu'il pense », et comme Legouz le dit à propos de la fausse sagesse, « le monde n'est composé que de fripons et de dupes ».

Cependant, jusque dans cette définition un peu simpliste des rapports sociaux, le pessimisme de l'auteur ne me semble pas bien profond. En face des fripons, il y a les dupes qui ne péchent que par trop de simplicité, et même les succès de l'hypocrisie font l'éloge de la nature humaine puisque le vice triomphe sous un nom supposé et qu'en se dissimulant il rend hommage à la vertu. N'oublions pas qu'au seuil des « *Caractères Véritables* » nous avons rencontré la noble figure du sage, que ses perfections ne sont point inaccessibles, que cette apparition demeure toujours présente à l'esprit de Legouz et même à celui des méchants. Une philosophie stoïque et consolante a pénétré le livre entier. Sans doute la vertu n'obtient pas toujours la fortune, les fripons bernent les dupes, s'emparent des honneurs et de la gloire, mais à moins d'admettre que tout va pour le mieux sur la terre, il faut bien laisser au mal quelque petite part dans les affaires du monde. Et si la vertu succombe, ses défaites ne diminuent pas sa grandeur, nul ne doute que Brutus ait pris le bon parti.

L'hypocrisie d'ailleurs, estime Legouz, ne corrompt que pour un temps les jugements des spectateurs. Ou bien il lui

échappe quelque maladresse qui découvre son visage, ou bien quand la pièce est finie, les illusions tombent et l'on voit les acteurs dans leur condition véritable dès qu'ils sont descendus de la scène. « Les hommes ne sont point masqués dans le tombeau » et la postérité leur rend la justice qui leur était due. Même durant leur vie, leur masque ne trompe que les sots, ou les flatteurs qui se laissent tromper par intérêt. Les gens sensés aperçoivent les ambitions qui nouent les intrigues et les cabales, les manœuvres de l'envie; il leur est facile de reconnaître si un ignorant récite les harangues d'autrui, de ne pas se laisser prendre aux mensonges de la vanité. Et l'envieux reçoit son châtiment par l'élévation de ses rivaux, l'imbécile prétentieux et le vaniteux s'environnent de ridicule et de haine; le vice se punit lui-même, en sorte que si la fortune, parce qu'elle est femme, s'attache aux voluptueux et aux méchants, les bons cependant ne manquent pas de consolation ni de vengeance. On ne trouve pas chez Legouz ce sentiment de notre faiblesse irrémédiable si répandu au dix-septième siècle dans les milieux jansénistes, ni ce besoin de l'âme de chercher au-dessus d'elle un guide et un soutien. Il ne fait ni le procès de la nature humaine, ni celui de la société. Il y a des bons qui recherchent la vertu, des méchants qui convoitent les récompenses de la vertu, les uns l'aiment pour elle-même, ceux-ci n'en veulent qu'à sa dot. En éclairant nos jugements, en découvrant l'hypocrisie des fripons, Legouz espère avertir les dupes de ne plus confier la dot à qui refuse d'épouser la fille.

Des exemples pour illustrer ses conseils, il pouvait en emprunter de bien des côtés; la passion qu'il met à décrire ceux qu'il a choisis montre qu'il les a pris autour de lui, qu'il a voulu nous laisser une satire de la société dijonnaise et du monde parlementaire. Même l'idée qu'il s'est formée de la société humaine ne peut bien se comprendre que si l'on considère le milieu où il a vécu. Nous n'entreprendrons pas de reproduire ici tout au long l'étude que nous avons faite ailleurs du patriciat qui peuplait les Cours Souveraines; aussi bien ne nous intéresse-t-elle aujourd'hui que dans la mesure où elle explique les ressentiments et les indignations du conseiller Legouz. Les grandes villes ont ceci de commun avec les déserts qu'on y peut vivre dans la solitude, ou du moins on y choisit à son gré le cercle de ses amis et moyennant un peu d'adresse on y évite les fâcheux. Si l'on y rencontre des hommes incommodes ou dangereux, rien n'oblige à les fréquenter, on les laisse avec leurs pareils et l'on contemple de loin leurs travers et leurs

vices avec sérénité. Mais à Dijon, sous Louis XIV, dans une cité de vingt mille âmes resserrée entre ses murailles étroites, on ne pouvait ignorer son voisin, on le coudoyait chaque jour dans les rues, et voulût-on le fuir il fallait bon gré mal gré qu'on vécût avec lui. Si cette nécessité pesait sur les simples bourgeois, s'ils se connaissaient tous par leur nom, s'ils se trouvaient contraints de converser ensemble, ne fût-ce que pour se quereller, à plus forte raison les magistrats du Parlement devaient se rapprocher entre eux par un contact perpétuel. Siégeant au même tribunal, jouissant des mêmes privilèges, administrant ensemble les affaires de la province, ayant des intérêts communs à défendre, poursuivant contre le roi, contre les autres cours, une politique commune, outre cela tous apparentés les uns avec les autres, formant non seulement une caste, mais une tribu et une famille, chaque jour ils se voyaient au Palais, dans les salons, assistaient aux mêmes bals et aux mêmes fêtes, suivaient ensemble les processions, paraissaient ensemble aux noces et aux enterrements. L'identité de la condition, la confraternité de la profession, les liens du sang les emprisonnaient pour ainsi dire dans une société étroite et fermée. Dès lors, on comprend quelle était à leurs yeux l'importance de l'opinion. Un honnête homme affranchi de toute servitude et qui peut se retirer à l'écart, pourvu que sa conscience soit en repos, s'inquiète peu de l'estime de la foule; il lui est permis de haïr et d'éviter le vulgaire. Le magistrat provincial ne peut éviter ni le commerce ni la censure de ses pairs. Il ressent leurs critiques et il a besoin de leur approbation, il faut qu'il se fasse supporter et sauf de bien rares exceptions, il éprouvera le besoin de tenir un rang honorable. Ne nous étonnons pas que Legouz ait écrit un *traité des Jugements*, ni qu'il l'ait écrit avec passion : pas plus que ses confrères, il ne se désintéressait des voies justes ou injustes par lesquelles on acquiert la réputation.

Dans la robe dijonnaise, c'est-à-dire dans un monde restreint et fermé, il n'y a que peu de chemins qui conduisent à la gloire et peu de moyens pour se mettre en crédit. Si la dissimulation, l'envie, la vanité présentent des caractères permanents, ces vices revêtent des nuances diverses selon le terrain où ils ont germé. L'hypocrisie règle son attitude d'après le goût de ses dupes, elle reproduit l'extérieur des vertus qui leur sont chères, singeant la dévotion là où règne la piété, mimant quand il le faut la valeur, l'équité, la modération. Or on voyait à Dijon siéger côte à côte sur les fleurs de lys des magistrats qui ne se

ressembleraient guère, des bigots et des libertins, des savants et des ignorants, des hommes d'esprit et des imbéciles, des avares vivant chichement du revenu de leurs terres, des prodigues enclins à un faste de grands seigneurs. Des correspondances comme celles de Brulart, des satires comme le *Parlement à l'étable* nous renseignent avec abondance sur la variété des vices et des ridicules. Songeons que l'on devenait juge sans en avoir toujours reçu la vocation ni les capacités, parce qu'on avait hérité d'un office ou qu'on en achetait un à seule fin de bénéficier de ses privilèges et de faire figure dans la ville. À côté d'officiers austères dans leurs mœurs, on rencontrait des ivrognes et des débauchés; auprès de juristes consciencieux, connaissant à fond les lois et les coutumes, d'autres rendaient leurs arrêts à l'aventure, se fiaient à leur simple bon sens pour prononcer sur la vie et les biens des justiciables. Combien sont notés d'infamie par l'Intendant Bouchu, soit pour leur sottise, soit pour leur peu d'application !

Certains trahissaient leurs devoirs pour complaire à des femmes, pour satisfaire des haines; beaucoup trafiquaient de la justice comme leurs pères avaient trafiqué des étoffes ou de l'argent. Quand il s'exerçait à la poésie, Legouz lui-même dans sa jeunesse s'indignait de leur vénalité :

Quel commerce honteux pour un juge suprême,
De vendre au prix de l'or, les lois, son honneur même,
De faire en ses arrests de noires trahisons,

De tenir seulement de Thémis la balance
Pour y peser cet or dont on le récompense
Sans peser des cliens les droits ni les raisons (1).

C'était même le principal reproche qu'il leur adressait alors; qu'on nous excuse si nous nous attardons à citer quelques sonnets moins encore pour prouver une corruption sur laquelle tout le monde est d'accord que comme un document sur le génie naissant de notre futur satirique :

Qu'un avide mortel, au gré de son caprice,
De l'aurore au couchant coure après les trésors,
Que sondant de la mer les gouffres et les bords,
Il remplisse son cœur, vray gouffre d'avarice,

(1) LEGOUZ. *Sonnets*, f. 88.

Qu'il aille chercher l'or, où sans nul artifice
Le produit le soleil avec tant d'autres corps,
Dans ces antres voisins de l'empire des morts
Où l'avare est puni d'un éternel supplice.

Mais qu'il n'approche point de nos palais sacrés
Pour s'y placer au rang des juges révéérés
Qui savent rendre à tous une justice égale,

Et qui font dans leurs mœurs briller l'intégrité.
Un bon juge n'a point l'âme avare et vénale
Et préfère aux trésors l'honneste pauvreté (1).

Cependant les marchands entraient dans le temple de
Thémis :

Peut-on représenter d'une couleur trop noire
D'un juge corrompu les noires actions,
Qui brûlant d'avarice et de cent passions,
A l'injuste plaideur assure la victoire.

Odieux aux mortels plus que l'on ne peut croire,
Il choque aussi le ciel par ses décisions,
Il s'attire vivant mille imprécations,
Et fait après sa mort détester sa mémoire.

Au prix de l'or qu'il touche et des dons les plus beaux,
Il vend ce qu'il adjuge, apanages, châteaux,
Près et troupeaux nombreux qu'on y faisait repaître,

Il les oste à celui qu'il y doit maintenir,
Il vend le bien d'autrui dont il n'est pas le maître
A celui qui jamais ne doit le devenir (2).

Et voici le portrait de l'avare :

L'avare est aux cliens un juge redoutable
Régulant tout, brouillant tout par son avidité
Et dans tous ses devoirs manquant de fermeté,
Dans sa malice seule il est inébranlable.

(1) Ibid., f. 89.

(2) Ibid., f. 89.

Tout ce qui l'enrichit luy paroît équitable,
Il refuse souvent de voir la vérité,
Et trop plein de douceur ou de sévérité,
S'il punit l'innocent il absout le coupable.

Tantôt trop indulgent, tantôt trop inhumain,
Comme Thémis il tient la balance à la main
Sans avoir de Thémis aucune ressemblance.

Ebloui de cet or qui luy semble si cher,
Son esprit seulement ressemble à la balance
Qui penche du côté que l'or fait pencher (1).

Il n'est pas besoin d'or pour faire pencher la balance, les
Dandins se vendent à tout prix :

O vous qui maniez de Thémis la balance,
Fermez chez vous l'entrée aux plus foibles présens,
Dans vos ans les plus meurs, dans vos plus jeunes ans,
Rejetez tous les dons d'une égale constance.

Ces juges, que des fleurs l'agréable nuance
Et que des fruits offerts rendent plus complaisans,
De leurs cliens bientôt deviendront partisans
Laisant à plus haut prix souiller leur innocence,

Pareils à ces faux dieux, auteurs de tant de maux,
Qui recevaient des fleurs, des fruits et des oiseaux,
De qui ne put offrir des victimes plus grandes,

Qui prêts à dépouiller les plus pauvres mortels
Ne dédaignoient jamais les plus viles offrandes,
Ni les plus riches dons qui couvroient leurs autels (2).

Ainsi parlait Legouz adolescent, ainsi pensait-il encore en son âge mûr, et malgré toutes les justes critiques que l'on peut adresser à l'ancienne magistrature, ainsi pensaient ou feignaient de penser ses confrères. Le Parlement était peuplé d'individus de toute sorte et de tout caractère, mais comme ils faisaient partie d'un même corps, comme l'opinion dont ils

(1) Ibid., f. 90.

(2) Ibid., f. 90.

étaient justiciables était l'opinion de leurs confrères, ils devaient régler leurs gestes non pas sur le modèle élu par chacun, mais sur un modèle unique, sur un idéal commun que l'ensemble de leur classe imposait à ses membres. Dans un monde plus divers, ils eussent joui d'une liberté plus grande ; mettant leur vanité l'un à cultiver les sciences, l'autre à réussir dans la poésie, un troisième à causer avec agrément, tel donnant bonne opinion de son courage, tel de sa piété, tel de ses mœurs, par des mérites divers ils eussent acheté l'admiration. Dans la robe d'une petite ville, toutes les hypocrisies copiaient le portrait du parfait magistrat. C'est peut être pour cela que l'hypocrisie paraît à Legouz si généralement répandue, si délibérée, si consciente de son but et de ses moyens. Ayant pour se guider une parfaite connaissance des vertus en crédit, tenue en éveil par la surveillance incessante du public, elle s'étudiait à bien jouer le personnage qu'on applaudissait. C'est l'honneur de l'ancienne France que dans les Compagnies souveraines où abondaient les officiers incapables ou indignes, l'ensemble du Corps ait fait profession d'une haute vertu.

Quels sont donc les principes de conduite qu'approuve l'opinion de la robe ? Ils sont répondait Legouz durant sa jeunesse au nombre de trois que voici expliqués en trois sonnets. Le premier, c'est de toujours obéir à l'honneur : *honeste vivere primum praeceptum juris*.

Un bon juge, en ses mœurs toujours irréprochable,
Toujours exempt du blâme, exempt de passion,
Résiste à l'intérêt comme à l'ambition
Et dans ses saints devoirs demeure inébranlable.

Dans ses nobles travaux il est infatigable,
Paroissant immobile il est dans l'action,
Et tel que le palmier, malgré l'oppression,
Il s'élève et s'accroît sous le poids qui l'accable.

Il adore Dieu seul et respecte les Rois,
Zélé pour sa patrie, il en maintient les lois,
Et les suivant lui-même, aux autres les fait suivre.

Enfin ce sénateur que rien ne peut changer
Qui toujours et partout est soigneux de bien vivre
Assis au tribunal est seür de bien juger (1).

(1) Ibid., f. 87.

Le second principe, c'est de ne pas nuire injustement à autrui : *secundum praeceptum juris alterum non laedere*.

Que les lions affreux dans un antre sauvage
Soient par d'autres lions tristement déchirés,
Que les loups par les loups se trouvent dévorés,
Mais que l'homme dans l'homme honore son image.

Qu'à ses pareils jamais il ne fasse d'outrage,
Que tous leurs intérêts luy soient toujours sacrés,
Qu'ils ne retranche point ni leurs champs ni leurs prés,
Pour s'enrichir luy même et grossir son partage.

Qui des autres ménage et l'honneur et le bien
Ménage en même temps et conserve le sien,
Il se donne souvent le repos qu'il leur donne.

Qui craint à tout moment de nuire et de blesser
N'a point d'autre frayeur ; qui n'offense personne
Ne craint pas que jamais on ose l'offenser (1).

Enfin il faut rendre à chacun son dû : *tertium praeceptum juris suum cuique tribuere*.

Débrouiller le chaos, en tirer la lumière,
Terminer les débats de tous les élémens,
Des astres vagabonds régler les mouvemens,
Et borner chacun d'eux dans sa juste carrière,

Aux fleuves, à la mer, donner une barrière,
Qui retienne leurs flots et leurs débordemens,
Des cités, des états jeter les fondemens,
Sous le sceptre des rois ranger la terre entière,

Dispenser à chacun tout ce qui luy convient,
Rendre à tous les mortels ce qui leur appartient,
Et les entretenir dans une paix profonde,

Soumettre aux mêmes lois mille climats divers,
C'est ce que fit Dieu même en créant tout le monde,
Et que fait la justice en ce bas univers (2).

(1) Ibid., f. 87.

(2) Ibid., f. 88.

Ces vers d'un jeune poète encore inexpérimenté et qu'on dirait inspiré par le souffle de Pibrac, nous font entrevoir sans l'expliquer bien clairement comment on se représentait sur les bancs du Parlement le parfait magistrat. En premier lieu il respecte sa dignité ; par la pureté de ses mœurs, par l'austérité de son maintien il inspire aux peuples la vénération. Tandis que la noblesse se livre bruyamment au plaisir et à la dissipation, c'est un fait que le robin dissimule ses passions sous un voile. La décence est son premier devoir et celui qu'il observe le mieux : s'il s'enivre, c'est à huis clos et il ferme sur ses amours illicites les portes de son alcôve. Surtout, il doit se montrer juge intègre et éclairé, ne pas vendre ses arrêts ni ne les point asservir à la vengeance. Prononçant en dernier ressort, et, sauf exception, sans appel, les parlementaires ne se font pas illusion quand ils prétendent exercer la disposition souveraine des personnes et des biens ; il est certain qu'ils l'exerçaient en fait. Au moins voulaient-ils s'en montrer dignes et quoiqu'il y eût parmi eux bien des ignares, la plupart s'appliquaient à acquérir la connaissance des lois, et l'estime publique allait d'abord à qui la possédait. Mais le Parlement remplissait un autre rôle que celui de tribunal ; gardien des coutumes et dépositaire du droit, il enregistrait les ordonnances royales et prétendait ne les enregistrer que dans la mesure où elles s'accordaient avec les privilèges de la province. A ce titre, il faisait figure d'assemblée délibérante, il détenait ou s'arrogeait un pouvoir politique et quoiqu'il ne représentât en réalité qu'un ordre de privilégiés, il défendait au nom du peuple les lois de l'Etat. Nous avons montré dans un autre ouvrage que presque toujours il les défendait contre le prince. La mode et l'intérêt le poussaient à l'opposition, en sorte qu'à ses vertus de juge le bon magistrat devait unir le courage de désobéir au ministre. Pour arme principale, il avait l'inertie, quelquefois le refus d'enregistrement, le plus souvent l'art de différer de délais en délais l'exécution des Edits ; comme peine il risquait un blâme, et dans les cas graves l'exil. Si l'on rencontre sous la plume de Legouz des maximes qui rappellent celles du stoïcisme romain, c'est que *mutatis mutandis* le Parlement qui s'intitulait sénat bourguignon tenait le rôle du sénat romain sous l'empire. Aux yeux du public, un sénateur devait rendre ses arrêts avec équité, selon le *mos majorum* et braver au besoin le roi pour défendre la patrie contre la tyrannie.

Mais il avait aussi des devoirs envers ses pairs. Comme toute aristocratie l'ordre des magistrats souffrait avec impatience

toute domination, même et surtout celle qu'un de ses membres exerçait sur les autres. Du conseiller au Premier Président, il y avait des degrés dans la robe, mais ce que l'on pardonnait le moins dans un corps par ailleurs composé de parents, d'officiers à peu près égaux par la fortune, c'était que quelqu'un y témoignât de la hauteur et prétendît commander autrement que par des conseils. Encore ne suffisait-il pas de se faire supporter, il fallait plaire. Repliée sur elle même, emprisonnée par ses dignités derrière la façade austère de ses palais, la société dijonnaise éprouvait le besoin de se distraire. Elle s'amusait et elle lisait. Descendu de son tribunal, le magistrat devait encore se rendre agréable dans le monde. Tantôt dans les salons et parmi les dames il divertissait par son esprit, contait des historiettes, récitait des vers, tantôt dans l'asile des bibliothèques, il dissertait avec ses amis sur les lettres ou sur les sciences. Aux vertus du sénateur, il devait joindre les mérites de l'honnête homme.

Voilà le modèle sur lequel tous se réglaient, celui que Legouz avait à présent à l'esprit quand il faisait précéder ses *Caractères Véritables* par un portrait du sage. Il nous décrit un sage qui siégerait au Parlement de Bourgogne. Nul d'ailleurs ne conteste que ce sage soit l'idéal auquel on doit s'appliquer à ressembler : l'hypocrite imite ses gestes ; l'envieux le dénigre pour lui ravir sa réputation. Si le sot veut paraître bon orateur, c'est que l'éloquence est le talent le plus nécessaire dans une assemblée délibérante. L'ennui, c'est que tout le monde veut passer pour sage, qu'il n'est magistrat qui ne veuille être estimé le meilleur de tous, qui ne prétende obtenir pour ses harangues des applaudissements singuliers, inspirer les sentences de ses collègues, et plaire dans les réunions. C'est aussi que dans un monde fermé où tout avantage qui échoit à l'un semble enlevé au voisin, où les occasions se renouvellent chaque jour de blesser et d'outrager, c'est que dans une grande famille sans cesse divisée par des procès de succession, par d'autres que provoque la copropriété des droits seigneuriaux, c'est que dans un petit cercle où les cancan vont leur train, plus souvent on s'approche et plus on risque de se haïr. L'intendant Bouchu le savait bien qui écrivait des parlementaires dijonnais : « Le caractère universel est qu'ils sont fort attachés à leurs intérêts et gardent longtemps leurs ressentiments, y ayant des démêlés entre eux et leurs familles qui ne meurent presque jamais » (1).

(1) BRULART *Correspondance*. I, 320.

Cette remarque éclaire à nos yeux et la passion de Legouz et l'aspect sous lequel il nous décrit la société. Les sénateurs s'accordent pour définir le parfait magistrat, mais répartis par leurs inimitiés entre des clans rivaux ils ne jugent pas leurs pairs avec équité, ils sont prévenus ou pour eux ou contre eux. Chaque coterie cherche à pousser ses champions dans l'espoir qu'ils tireront à leur suite leurs partisans. Pour abaisser le mérite, les envieux organisent une conspiration des médiocres ; les sots sont assurés de l'approbation des sots, et les vaniteux enflent leurs talents. C'est pourquoi Legouz prend toujours soin de distinguer les sages et ceux qu'il appelle avec indifférence, le vulgaire, la foule, les sots, que sais-je encore. Qui plaît aux uns déplaît aux autres, jamais ni une gloire sans ombre ni un désaveu général ; aucun succès n'est sans amertume, aucune disgrâce sans compensation et c'est pourquoi nous n'avons observé dans les *Caractères Véritables* nul pessimisme profond mais beaucoup de colère. Legouz se plaint d'un parti beaucoup plus que des institutions et du monde, et la satire qu'il nous a laissée porte la marque de ses ressentiments.

Il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'un grand nombre de ses allusions à des personnes se rapportent à un seul individu et à sa faction. Dans chacun de ses chapitres, il nous décrit un haut dignitaire de Parlement insolent et brutal et dont il explique la violence par tous les vices à la fois. Violent hypocrite, violent rustique, violent envieux, violent stupide, violent vaniteux, violent flagorné par les flatteurs et admiré par les sots, ainsi pourrait-on énumérer tous les titres de ce personnage au mépris des sages. Son nom, Legouz nous le fait deviner à travers des initiales transparentes, il s'agit du Premier Président Brulart. On sait qu'un lien de parenté unissait Brulart à Legouz, mais les liens du sang réunissaient bien souvent les dijonnais pour les mettre aux prises en champ clos et par une guerre inexpiable. D'ailleurs, aux yeux de Legouz le devoir des parents est de s'entr'aider, et quand ils y manquent, quand tout au contraire ils favorisent des étrangers, ils méritent la haine de leur famille et des gens de bien.

Quels griefs avaient pu exciter sa haine ? D'abord des rancunes personnelles (1). L'argent sous Louis XIV ne suffisait pas à pousser quelqu'un vers les hauts emplois : tel était l'attrait des offices de robe que pour une vacance dix candidats se présen-

(1) Cf. infra, p. 53.

taient. Outre la richesse, on avait besoin pour parvenir de complaisances et de protections, de celles surtout du Premier Président dont l'influence primait toute autre en matière de transmission de charges. A tout le moins, quand Brulart eut été désigné comme chef du Parlement, il vendit à qui il voulut la Présidence qu'il occupait auparavant. S'il l'eût vendue à Bénigne Legouz, Pierre fils de Bénigne en eût hérité, et puisqu'en 1710 Bénigne Germain fils de Pierre échangera enfin le bonnet carré pour un mortier, il nous est permis de supposer que si l'échange ne se fit pas plus tôt, ce fut pour les Legouz non pas faute d'argent mais faute d'un appui. En tous cas, leur clan, ayant en horreur le Président Jacob à qui Brulart avait cédé son office, le rossa à grands coups de bâtons peu d'années après qu'il l'eut acheté. D'autre part, le Premier Président distribue les affaires entre les conseillers, désigne les rapporteurs, alors qu'il n'est pas indifférent aux juges d'avoir à trancher les procès lucratifs ou ceux qui sont stériles en épices, ceux où l'on peut faire éclater sa science juridique ou ceux que l'on résout sans peine et sans gloire. Quand à défaut du gain on aime la réputation, comme il est visible que Legouz l'aimait, il est dur qu'un jaloux nous dérobe l'occasion de faire nos preuves et tienne nos lumières sous le boisseau.

Tous ces inconvénients, assurément l'auteur des *Caractères Véritables* les avait éprouvés de la part de son parent, mais plus sûrement encore, il exprimait les ressentiments de toute une faction. Au dix-septième siècle, les Legouz, les Bouhier, les Bretagne, les Malteste, forment un clan de parlementaires indociles toujours prêts à désobéir aux ordres du roi et d'abord à Brulart chargé de les faire exécuter. Après son père et son oncle, Pierre Legouz comptait au nombre de ceux que le Premier Président dépeint dans ses lettres comme des « factieux dont le prétexte est la liberté et l'honneur de cette compagnie, et l'objet présent de s'opposer à toutes les nouveautés et de diminuer l'autorité de ma charge et mon crédit dans le corps » (1). On comprend que Brulart éprouvât de l'aversion pour ceux dont l'indiscipline pouvait le brouiller avec le ministre ; on comprend aussi pourquoi Legouz nous dépeint un sage qui sans être le premier par le rang est le premier par l'influence, parce qu'il persuade ses égaux. C'est ainsi que procédaient les magistrats remuants de l'opposition, ceux qui maintenaient les restes de l'indépendance et des lois provinciales contre la servilité de

(1) BRULART. *Correspondance*, I, 297.

Brulart et de ses partisans. A des rancunes particulières s'ajoute dans l'inspiration des *Caractères Véritables* une haine de parti, et ce qui en rend à nos yeux toutes les violences légitimes et saintes, c'est qu'ils sont animés surtout par l'indignation généreuse d'un honnête homme.

Ce n'est pas notre dessein de tracer ici un portrait achevé de Brulart et de raconter toute sa vie ; il nous suffira de comprendre pourquoi Legouz l'a choisi comme victime dans une satire sur les erreurs des jugements humains. Une chose est certaine, Brulart a passé en son temps pour une manière de grand homme ; s'il a usurpé sa réputation, si comme le soutient son ennemi son mérite se réduisait à déguiser la médiocrité de ses talents et la faiblesse de son caractère, jamais l'opinion ne s'est tant égarée. Quand en 1692, le P. Archange Cenamy prononçait à la gloire du Premier Président défunt une panégyrique éclatant, non seulement il utilisait les notes de l'avocat François Perrier, l'un des amis du mort, mais il ne faisait de son héros aucun éloge qui parût invraisemblable à l'auditoire ; en présence d'un public averti, l'orateur conformait ses paroles au caractère apparent du personnage qu'il célébrait. Il représentait Brulart comme le type du magistrat intègre et juste, pur dans ses mœurs, austère dans l'exercice de sa charge, inaccessible à la corruption comme à la crainte, sans autre maître que sa conscience, sans autre joie que le sentiment du devoir accompli. Et de fait, Brulart semblait avoir été tout cela. On ne lui connaissait aucun vice deshonorant et il forçait l'estime par des vertus que toute la robe ne pratiquait point. Il ne buvait point, il ne courait pas après les cotillons et les femmes des plaideurs eussent en vain essayé de perdre leur honneur avec lui, elles n'eussent perdu que le procès. Il ne se laissait point acheter, et les recommandations semblaient n'avoir pas plus de prise sur lui que l'argent. Recommander un accusé était même le moyen le plus sûr de le perdre (1). Le défaut le plus apparent de Brulart était un excès de sévérité ; c'était que, soit affectation, soit scrupule, sa justice se faisait rigide et inflexible, crainte de sembler partielle. D'autre part, il avait commencé sa carrière politique par une rébellion éclatante contre l'autorité royale. Quand en 1658 Louis XIV en personne eut fait enregistrer à Dijon des édits bursaux, Brulart osa faire poursuivre le greffier qui les avait enregistrés ; appelé devant Louis XIV pour recevoir son blâme, il eut cette parole célèbre : « Sire,

(1) A. THOMAS. *Une province sous Louis XIV*. Le Parlement, passim.

je ne m'agenouille que devant Dieu, notre maître et le vôtre ». Un exil à Perpignan fit de lui un martyr de l'opposition sans comprimer sa fierté. Quelques années plus tard, au gouverneur qui le pressait de faire enregistrer d'autres édits bursaux : « Monseigneur, disait-il, je vois d'ici les tours de Perpignan ». Vraie réplique de Caton, il semblait mériter le surnom qui lui fut donné de spécimen antiquitatis, car il parlait à la fois et il agissait en romain. Assidu au Palais il s'acquittait avec un soin strict de toutes ses obligations, prononçant sans presque y laisser transparaître sa douleur une harangue d'apparat quelques jours après la mort de son fils. Grand orateur et de beaucoup le meilleur qu'ait produit le Parlement de Bourgogne, il se faisait admirer par des discours tout inspirés du stoïcisme antique, où il traçait du magistrat ferme dans sa justice, inébranlable dans ses décisions, soumis à sa seule raison, une image que n'eût pas désavouée Sénèque. Il semblait réaliser l'idéal de la robe bourguignonne, au point que Legouz alors adolescent célébrait par des sonnets son courage et son sacrifice et répétait dans ses vers ce que Brulart avait répondu au roi.

Il est vrai que Legouz revint de cette admiration et qu'il a tracé d'après la figure de son parent le portrait du faux sage. Si Brulart est chaste, son tempérament le porte à l'être ; s'il est pieux, il veut être vu à la première place ; s'il est éloquent, il fait faire ses discours ; s'il s'applique uniquement aux affaires du Palais, c'est faute d'autres talents. Mais on aurait tort d'en croire la satire, encore que l'intendant Bouchu s'accorde avec elle et dépeigne ainsi le Premier Président : « Il m'a paru de bon sens, d'une capacité médiocre et de beaucoup de présomption » (1). Une haine féroce animait Bouchu. Les harangues de Brulart portent la marque de leur auteur, et non pas celle d'aucun des orateurs contemporains. D'ailleurs sa correspondance nous révèle un écrivain poli, aisé et même spirituel quand le sujet y prête, non pas l'imbécile dont parle Legouz. Mais il est vrai que cette rigueur que la foule prenait pour austérité n'était au fond qu'orgueil et que sécheresse de cœur. Même en un siècle dur, Brulart nous surprend par sa dureté. On chercherait en vain dans ses lettres un mot de pitié, un signe d'attendrissement devant les misères qu'il décrit. S'il critique les institutions en usage, c'est pour un excès de mansuétude, c'est pour se plaindre par exemple que la question soit trop douce et qu'elle n'arrache pas toujours les aveux des accusés (2).

(1) BRULART. *Correspondance*, I, 315.

(2) Ibid., II, 154.

Sa violence le faisait redouter ; aucun avocat n'osait plaider une cause contre laquelle il s'était prononcé. La seule passion qu'il éprouvât avec force, la seule qui pût émouvoir son âme immobile, c'était une immense vanité ; on le voit dans sa correspondance irrité dès que les officiers placés sous ses ordres ne lui témoignent pas assez de déférence, dès qu'une préséance n'a pas été observée dès qu'on a négligé de lui rendre les égards accoutumés (1). Son entêtement dans ses opinions reposait sur une confiance excessive dans la droiture de son jugement ; son austérité romaine et la sévérité de sa justice semblent bien n'avoir été souvent qu'une attitude.

Car ce romain prétendu se montra plus habile et plus courtisan qu'il ne convient à un sage, ce magistrat incorruptible apaisait son humeur intraitable quand il s'agissait de complaire aux grands (2), de favoriser un plaideur de haut rang, de rendre service à Condé, de servir une puissance dont il attendait quelque avantage. Son désintéressement ne l'empêche nullement de solliciter des faveurs, une exemption du droit de commise pour lui-même, pour son frère une commanderie de Malte (3). Exact à réclamer les honneurs dus à sa charge, il se gardait de revendiquer ses responsabilités à l'heure du danger : quand en 1673 toute la Bourgogne s'attend à être envahie par le duc de Lorraine, notre Caton prend peur et donnant pour prétexte des respects que la Chambre de Ville ne lui a pas rendus, il laisse au maire et à l'intendant le soin de préparer la défense. Il est vrai qu'une fois en sa vie, il souffrit l'exil, mais c'était erreur de calcul plutôt que courage. Intermédiaire entre le prince et l'opposition parlementaire, un Premier Président pouvait douter lequel il fallait servir ; sous un prince faible, il valait mieux irriter le Roi qu'ameuter contre soi les colères de toute une compagnie. En 1658, on était excusable de craindre davantage le Parlement. Mais quand il eut expérimenté l'humeur de Louis XIV, Brulart se garda de persévérer dans son erreur et se fit aver résolution l'esclave du plus fort. Sans générosité à l'égard de ses officiers dont il se plaint sans cesse au ministre, qu'il dessert autant qu'il le peut, il n'a plus qu'un souci qui est de ne

(1) Ibid., passim.

(2) Cf. cette note de Legouz à la suite des Mémoires du Comte de Rouvre : « On dit que l'amitié et la protection du pr. Prés. de Dijon sont vénales et que M. le Comte de Tavanès pour l'avoir lui payait certaine pension, que M. de Conti lui donna 20.000 livres à une seule fois pour être protégé de lui... ».

(3) Ibid., II, 215, 183.

pas déplaire au maître. Sans énergie véritable même à l'égard des magistrats rebelles, il ne montre que de l'adresse dans sa politique ; il se vante à chaque instant d'avoir su négocier et s'entremettre, d'avoir entraîné un parti à la soumission (1). Comme le dit Legouz, il règne sur une coterie et par le moyen d'une coterie ; le piquant de l'aventure, c'est que dans ses harangues le ton ni l'inspiration ne changent, que prêchant la docilité avec autant d'ardeur qu'en sa jeunesse il prêchait la constance dans l'obstination rebelle, il emprunte encore les maximes du stoïcisme romain en lui prêtant même une attitude théâtrale que l'on n'observe pas dans la philosophie sévère mais humaine de Sénèque.

Un scandale acheva de le démasquer et de découvrir, sous la toge sénatoriale dans laquelle il s'enveloppait, une âme de boue. Depuis longtemps on savait qu'il avait reçu sa fortune de son mérite beaucoup moins que du hasard : chef d'une famille illustre qui avait donné au royaume un chancelier et un grand nombre de hauts magistrats, la voie des honneurs s'était dès l'abord aplanie sous ses pas, d'autant que des richesses immenses l'avaient aidé à s'y avancer. Mais il était riche des biens dont par des voies plus ou moins honnêtes il avait dépouillé ses proches. Quoiqu'il eût été l'aîné et le tuteur d'un grand nombre de frères, il avait accaparé pour lui seul l'héritage des collatéraux, et non content de se réserver la meilleure part du patrimoine familial, afin de le posséder tout entier ou à peu près, il avait enfermé plusieurs de ses cohéritiers dans divers couvents. Eclairés par l'âge et s'apercevant qu'ils avaient prononcé leurs vœux sans vocation religieuse, ceux-ci en avaient demandé l'annulation ; l'un d'entre eux, Roger Brulart, moine génovéfain contre son gré, avait soutenu un procès qui fit du bruit et dans lequel l'éloquence de l'avocat Lordelot, moins encore que la partialité des juges permit au Premier Président de faire consacrer ses injustices. Il avait un autre frère, Noël Brulart, comte de Rouvre, qui lui, était demeuré dans le monde, s'était marié à la fille d'un financier et après avoir quelques années durant exercé un emploi au grand conseil vivait retiré sur ses terres. Irrité contre ce frère qui s'était soustrait à sa dépendance, qui repoussait sa tyrannie, à qui surtout il avait dû abandonner une part de la succession paternelle, avec qui il avait dû partager la légitime de ses autres

(1) Cf. au tome I de sa *Correspondance*, les lettres qui se rapportent à l'affaire du règlement du Palais.

frères emprisonnés dans des cloîtres avec tant d'adresse et de soins, le Président avait enfin inventé un moyen de se venger et de reprendre les biens qui lui avaient été arrachés. Il poussa d'abord l'épouse de son frère à s'enfuir de la maison conjugale, et comme le comte de Rouvre se résignait sans trop de peine au départ de sa femme dont il était mécontent depuis vingt-sept ans, Nicolas Brulart suborna des témoins, et l'accusa d'inceste avec sa fille. Par lettre de cachet, il se fit désigner pour le tuteur de ses nièces et de son neveu. Il se vengeait ainsi de son frère en le déshonorant, en lui ravissant ses enfants, en même temps qu'il essayait de se faire confier l'administration de ses biens.

L'infortuné comte de Rouvre condamné sans avoir été entendu et relégué sur ses terres par lettre de cachet ne pouvait recourir aux formes ordinaires de la justice ; il lui était tout aussi impossible de faire entendre ses plaintes au roi qui l'avait frappé. Le Premier Président, haut et puissant personnage de qui dépendaient la docilité d'un Parlement et la tranquillité d'une province, avait trop d'occasions de rendre service aux ministres pour qu'on n'interdît pas les marches du trône à ses ennemis, pour qu'on ne préférât pas perdre un innocent plutôt que de le mécontenter lui-même. Des années se passèrent avant que sa victime obtînt enfin des juges et fût autorisée à plaider sa cause devant le Parlement de Paris, de longs délais avant que l'affaire fût enfin examinée. Encore le Comte de Rouvre n'avait-il point épuisé les épreuves qu'on lui avait préparées : la confraternité des magistrats prévenait le tribunal en faveur de ses adversaires, et Nicolas Brulart craignant d'être perdu lui-même s'il n'achevait de perdre sa victime n'avait épargné ni ses soins ni son crédit pour ourdir une perfidie nouvelle et corrompre l'arrêt de la Cour. Il n'eut peut-être que le tort de trop se remuer de révolter des consciences honnêtes qui ne voulaient point devenir complices de ses crimes ; d'autre part les preuves faisant défaut pour soutenir ses accusations, toutes ses calomnies s'évanouissaient du moment que l'affaire était exposée au grand jour. Noël Brulart fut donc absous parce qu'on ne pouvait le condamner, mais il ne fut absous qu'à moitié par crainte du Premier Président. Tout en le mettant hors de cause et de procès, le Parlement de Paris refusait de poursuivre les faux témoins qui l'avaient accusé, persuadé sans doute qu'à les poursuivre on risquait de découvrir le véritable instigateur du complot.

Mais si la justice voulait ignorer le coupable, il était perdu

de réputation aux yeux de l'opinion. Si les cris de l'opprimé n'avaient pu d'abord parvenir jusqu'au roi, ils avaient retenti en Bourgogne. Quoique l'arrêt du Parlement de Paris ne l'innocentât qu'à demi, le seul fait qu'il ne fût point convaincu de crime rendait criminels ceux qui l'avaient persécuté. Dès lors, tous les sénateurs dijonnais qui n'étaient pas enrôlés parmi les valets de Brulart, tous ceux à qui pesaient son orgueil et l'asservissement politique auquel il avait réduit la Compagnie, tout ce qu'il y avait à Dijon qui pensait librement, tout ce qu'il y avait d'honnête s'indigna contre le Tartuffe en robe rouge, ancien romain quand du haut de son tribunal il prêchait les maximes de stoïcisme, s'abaissant à tous les mensonges, prêt à toutes les cruautés, parent dénaturé dès qu'il croyait satisfaire sa cupidité et sa vengeance. On fouillait l'histoire de sa vie, on remontait dans son passé pour y découvrir l'origine de sa prospérité et la suite de ses machinations, et pour achever de briser l'idole, on se procurait de tous côtés les documents qui dénonçaient son hypocrisie.

Du moins Pierre Legouz s'en procura de fort complets dont il reste un recueil tout entier copié de sa main. Qu'il les ait puisés à la bonne source, on n'en saurait douter à lire la lettre suivante que lui adressait un correspondant de Paris :

« Je m'acquitte ici d'une partie de l'ordre dont votre générosité vous a fait m'honorer, j'y aurais satisfait plus tôt et moins mal si j'avais pu obtenir plus de confiance des mémoires sur lesquels j'ai tiré ces fragments ou des conférences plus grandes avec celui que j'en crois l'auteur, car il les conserve si chèrement et se communique sur cela avec tant de retenue, que tout ce que j'en ai pu recueillir n'est que par le ressouvenir de deux lectures que j'en ai faites et de trois conversations encore très courtes sur ce sujet, que j'ai eues avec lui.

C'est donc Monsieur ce qui me fait vous prier de vous contenter de ce commencement, qui à vrai dire n'est qu'une description légère et dépêchée de la cause et du commencement de ces incroyables aventures remplies d'une infinité d'incidents aussi étranges dont quelques uns pourraient fort bien fournir la matière d'un gros volume de vérités si extraordinaires qu'elles semblent heurter non seulement la vraisemblance, mais encore contrarier la bonne nature et l'avantage que Plinie dit que la France a sur les autres pays de ne point produire de monstres.

Si je vous en disais ici davantage, Monsieur, vous me soupçonneriez peut être de vouloir prévenir les sentiments que votre commisération doit avoir pour un gentilhomme de quali-

té, de la vie la plus réglée et la plus exemplaire du monde, persécuté par la tyrannie ambitieuse et avare de ses plus proches pour le perdre de toutes les manières et satisfaire tout à la fois à la haine, à l'ambition et à l'avarice d'un d'entre eux qu'ils ont fait le chef de cette cruelle entreprise, lequel a commencé la première scène de cette tragédie par la perfidie la plus qualifiée et par l'ouvrage le plus fratricide que l'enfer ait encore suggéré à ses suppôts. Au reste, Monsieur, ne croyez pas que dans tout ce que vous allez lire je me sois aucunement souvenu des injustices et mauvais services que m'a rendus le héros de cette tragédie. Je vous invite d'en faire de même de ceux qu'il vous a faits, afin que votre jugement de sa conduite en cette affaire qui a si éclaté soit plus sincère et moins suspect.

Vous pouvez néanmoins remarquer que si c'est ici le chef d'œuvre de sa cruauté, ce n'en est pas l'apprentissage qu'il a fait bien auparavant en beaucoup d'autres occasions et particulièrement à l'égard de presque tous ses autres frères et sœurs. On m'a même parlé d'une affaire étrange qu'il avait suscitée à celui-ci longtemps auparavant par le moyen d'un de ses voisins à la campagne, qui lui avait fait un procès extraordinaire qui, après avoir diverti plusieurs juridictions, est allé finir en comédie au Parlement de Grenoble, à la gloire de ce frère persécuté comme à la confusion de ce gentilhomme indigne et de son protecteur dénaturé, mais parce que je n'en ai pas assez de lumières, je me suis contenté de la description de cette histoire ici.

J'attendrai Monsieur, avant d'en continuer la suite, que j'aie eu de plus grandes communications de ces mémoires dont je viens de vous parler et de ceux qui m'en peuvent donner les éclaircissements nécessaires, mais plus encore quel sera le succès de ce que je vous présente ici, puisque c'est pour vous seul que je l'ai dépêché, sans craindre la haine toujours irréconciliable qu'en aura certainement ce veau d'or, autour duquel j'apprends et je reconnais assez que tant de lâches et de sots dansent, mais pourvu que les vérités que vous allez entendre divertissent, il ne m'importe du reste, puisque je suis avec respect, Monsieur... »

De cette lettre, deux faits sont à retenir, d'abord que Pierre Legouz avait depuis longtemps éprouvé la haine du Premier Président et le payait de retour, d'autre part, qu'il reçut de Paris et de la bonne source les documents dont il s'est servi. Par une rare fortune nous avons eu entre les mains en même temps que son œuvre les éléments de son information : une partie de la

correspondance échangée entre le Président Brulart et son frère, les lettres de cachet obtenues contre celui-ci, les pièces ayant trait au procès intenté contre lui, enfin la moitié environ des Mémoires où le Comte de Rouvre racontait à son fils sa vie et ses misères. Qu'il nous soit permis de remercier ici M. le Comte de Saint Seine d'avoir bien voulu nous communiquer ce recueil, dont nous reproduisons quelques extraits dans notre appendice. On verra en les rapprochant des *Caractères Véritables*, comment un écrivain de talent a su tirer d'une polémique personnelle une satire vivante et humaine; on apprendra en même temps à aimer Pierre Legouz, à l'aimer pour la passion même dont son ouvrage est animé, pour la généreuse indignation qui lui fait embrasser la cause d'un innocent.

Non pas qu'il ait écrit un plaidoyer et qu'il se soit fait un peu tard l'avocat du Comte de Rouvre. Mais instruit du dessous des choses, quand il voyait Brulart entouré d'une cour de flatteurs et de valets, porté aux nues pour sa vertu romaine, et qu'il mesurait la bassesse de ce grand homme, ne nous étonnons pas si magistrat honnête et indépendant, désabusé de ses espérances, aigri par ses déceptions, il a réfléchi sur la vanité de l'estime du monde, et si pour illustrer ses réflexions, si lorsqu'il lui faut un exemple il a toujours devant les yeux le Premier Président et sa clique.

Certes, quoiqu'il prétende s'appliquer à la sagesse, qu'il se reconforte par la conscience de sa vertu, par cette pensée qu'en s'opposant à Brulart il a, comme autrefois Brutus, choisi le bon parti, il manque à Legouz au moins un caractère du sage, la sérénité dans les revers et le dédain des biens extérieurs à l'âme. Il lui manque d'avoir médité les maximes de Sénèque sur la constance, de pardonner les injures ou de les mépriser, et de ne pas exulter devant les « vipères morts ». S'il se montre observateur, sa clairvoyance a été éveillée par sa colère, elle sert ses ressentiments et sa contemplation se nourrit moins de réalités extérieures que de passions intimes. Il y a du vif sous son trait et de la vie dans sa satire, mais ce vif est à lui, cette vie c'est la sienne, et son observation n'est qu'une expansion de sa sensibilité blessée. Mais nous l'aimerions moins si au lieu de crier son indignation il avait su peindre avec calme, car c'est le fait des cœurs généreux que de ressentir les injures éprouvées par autrui.

Il voit le monde et les hommes non pas de haut, comme La Bruyère, sans même la sérénité des colères assoupies; tout plein encore des ardeurs de la lutte, il ne fait qu'à demi figure

de moraliste. C'est un satirique qui a mis dans son livre un sentiment qu'aucune imitation littéraire ne lui a inspiré, qui emprunte des pensées, des images, des phrases entières aux mémoires et aux plaidoyers des victimes de Brulart. Leurs passions et la sienne donnent à ses *Caractères Véritables* un accent original qui les fait lire encore aujourd'hui sans ennui; cependant il n'est pas douteux que dans ses réflexions, dans sa forme, dans l'idée même qui le conduit il se soit souvenu des écrivains qu'il avait lus.

Les Sources

Le danger que l'on court à rechercher les sources où s'inspire un moraliste, c'est d'en découvrir de trop nombreuses. Car il est des vérités générales qui constituent la sagesse des nations et que l'on peut répéter sans rien dérober à personne. Cependant on ne peut douter que Legouz ait connu La Bruyère, ni qu'il ait voulu l'imiter. C'est peu qu'il se rencontre avec son modèle, qu'il se rencontre avec lui beaucoup plus souvent même que ne le croient M. Henri Beaune et M. Jacquet; dans la succession des maximes et des portraits, dans l'effort pour éviter l'apparence d'un raisonnement suivi, il nous semble apercevoir non pas un plagiaire de notre grand moraliste, mais un auteur du même métier appliqué à décrire un monde provincial à peu près oublié par son devancier. Oui sans doute; mais la rigueur logique que Legouz s'applique à dissimuler, il la garde dans son esprit et ses réflexions isolées forment le squelette d'une argumentation; mais le vice social qu'il prétend dépeindre, il l'analyse, si bien que tout l'art de son modèle lui échappe, qu'il ne ressemble à La Bruyère que par l'écorce, que croyant suivre une mode littéraire nouvelle, il suit en fait les anciennes traditions. Et quand bien même il se fût approprié l'art qu'il veut imiter, ses passions violentes l'eussent empêché d'utiliser son talent. En chrétien qu'il est, non seulement La Bruyère juge avec sévérité les faiblesses des hommes, mais il doute de la nature humaine et sourit quand elle aspire aux vertus sublimes. A ses yeux, « le stoïcisme est un jeu d'esprit et une idée semblable à la République de Platon », il considère l'idéal de la sagesse antique comme un rêve impossible, et sceptique quant au progrès moral de l'homme, il plaint les malheureux, déplore le triomphe des méchants ou des fourbes, mais se résigne à supporter l'inévitable. Le sage qu'il nous laisse imaginer fuit les affaires et s'exile de la cité pour se réfugier dans l'étude; il ne manque à son oisiveté « qu'un meilleur nom, et que méditer, parler, lire, être tranquille s'appelât travailler »; il « guérit de l'ambition par l'ambition même, il tend à de si grandes choses qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur. » La première démarche de sa sagesse le détourne de vouloir être quelque chose dans l'Etat; sa fermeté et l'étendue de son esprit le font « se passer des charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez

soi et à ne rien faire ». Loin de s'en laisser imposer par l'éclat des magistratures, non seulement il refuse de les exercer, il les supporte avec peine comme une institution peut-être nécessaire mais barbare, et si par impossible les hommes devenaient sages, on verrait disparaître de la terre et les lois, « et ceux qui doivent tout leur relief et toute leur enflure à l'autorité où ils sont établis de faire valoir ces mêmes lois. »

Quel contraste ! quand nous reportons nos regards vers le sage de Legouz, dont la vertu soutient l'attitude et commande les actes. Ici, le stoïcisme apparaît non comme un rêve mais comme un principe de conduite ; au lieu de se retirer du monde, Legouz s'y jette pour y remplir les charges publiques. Chez lui, ni pitié ni dédain à l'égard des sots et des méchants ; il les approche de trop près, il en reçoit trop d'injures pour les dédaigner ; mais des colères, mais des rancunes, mais des haines. Et certes, la pureté de sa conscience le console, cependant il ne sait mépriser ni la fortune, ni les dignités, ni même le frivole honneur des applaudissements populaires. Sa sagesse n'est point faite pour méditer dans la solitude et dans la retraite, mais pour combattre dans les luttes du Sénat et pour y vaincre, car elle convoite des récompenses terrestres, aspire au triomphe, souffre de ses échecs et met son bonheur non seulement dans la vertu mais dans le prix de la vertu. Loin d'avoir contemplé le monde en spectateur impartial, il s'est blessé à ses épines, il a senti lui-même, il a senti dans les autres les travers et les vices qui rendent un magistrat incommode ou dangereux. Pour imiter La Bruyère, tout lui manquait sauf le désir de l'imiter ; aussi les ressemblances véritables ne se rencontrent-elles que dans le détail, à bien des égards, autant que de La Bruyère Legouz se rapproche des autres moralistes dont les œuvres furent imprimées vers l'époque où il écrivait ses *Caractères*.

M. Jacquet l'apparente à La Rochefoucauld, parenté d'autant plus naturelle qu'une édition des *Maximes* parut en 1693. Mais les *Maximes* de La Rochefoucauld ne sont point entremêlées de portraits ; si des exemples précis ont pu inspirer leur auteur, de ces cas particuliers il a conclu des vérités générales, tandis que Legouz se sert des vérités générales pour expliquer le sens des exemples particuliers. Et quand je considère que le moraliste dijonnais n'étudie qu'une forme de l'hypocrisie, l'hypocrisie extérieure par laquelle nous égarons le jugement des autres, qu'il néglige l'hypocrisie intérieure par laquelle nous nous déguisons à nos propres yeux, quand je mesure le peu de profondeur de son pessimisme, quand je le vois célébrer

la vertu stoïque du sage, j'ai peine à le regarder comme de la même famille qu'un philosophe auquel il ressemble si peu. Que doit-il à La Rochefoucauld ? Des remarques qui facilitent l'analyse des passions, des réflexions sur le principe de nos actions, encore ces réflexions ne les utilise-t-il qu'à demi ; il corrige, il limite, il adoucit, crainte de tomber dans le paradoxe, crainte de laisser supposer que si les jugements de quelques-uns s'égarerent parfois, ceux de tous les hommes s'égarerent toujours et nécessairement. C'est dans la forme que l'imitation serait plus sensible : ce que Legouz a surtout emprunté à l'auteur des *Maximes*, ce sont des images, ce sont des formules ramassées et fortes, mais il en a peut-être autant emprunté à Pascal.

Qu'il ait connu les *Pensées* par l'édition de 1670 ou par celle de 1678, qui se trouve encore à la bibliothèque de Dijon, on ne peut douter que, comme Brulart s'en inspirait dans ses harangues, il les ait eues présentes à l'esprit en composant les *Caractères Véritables*. Certes, par le sujet qu'il traite, par l'idée qu'il se fait du monde et de l'homme, c'est de Pascal qu'il s'éloigne le plus, et l'on se demande comment en se laissant emporter par des passions terrestres il peut ressembler à l'apologiste de la foi. Mais traitant de l'amour-propre, de la fausseté des apparences, les *Pensées* lui offraient des réflexions utiles ; la chaîne solide que l'on devine entre les fragments épars de Pascal, cette même logique se retrouve chez Legouz, de même que la simplicité géométrique des définitions, que l'esprit d'analyse, que la probité d'un auteur moins désireux d'étonner que de convaincre. Enfin, comme il y a de la passion chez Pascal, il y a chez le moraliste dijonnais une passion vive, ardente, qui saisit par ses interrogations pressantes, ses apostrophes, son ironie, une passion toujours aux prises avec le lecteur qu'elle veut entraîner, avec l'ennemi qu'elle veut bafouer ou accabler.

Mais un humaniste bourguignon ne s'enferme pas parmi les génies du premier ordre. Lecteur infatigable, Legouz s'est instruit partout, a puisé sa pensée à des sources diverses, dans le *Traité des passions de l'âme* de Descartes et surtout dans les traités de morale qui parurent en si grande abondance vers l'époque où il écrivit. Il en est peu à qui il ne soit redevable de quelque chose, hormis ceux qui bornés à l'étude abstraite de l'âme humaine négligent de considérer comment se gouverne le monde. Pour tracer le portrait du sage, il s'est rappelé les stoïciens antiques, et Sénèque d'abord sur les préceptes duquel il semble se conformer sans en citer exactement le texte. Les souvenirs de Lucain sont plus

visibles : on ne peut s'empêcher de reconnaître au passage des sentences ou des épisodes de *la Pharsale*, appris peut-être au collège, mais sûrement relus dans l'âge mûr par un magistrat qui se proposait Caton pour modèle. Au dix-septième siècle d'ailleurs, le stoïcisme romain ne saurait passer pour une doctrine morte ressuscitée par l'artifice d'un littérateur ; c'est une morale vivante qui recrute assez d'adeptes pour mériter la colère et les assauts de Pascal, vivante surtout dans le monde des parlementaires ou comme ils s'appelaient eux-mêmes des sénateurs. On la rencontrait dans les ouvrages des anciens comme dans ceux des modernes. Peut-être Legouz a-t-il eu entre les mains le livre d'Antoine Le Grand « *Les Caractères de l'homme sans passion selon les sentiments de Sénèque* » et certainement ses contemporains lui ont enseigné à définir la sagesse « le bon usage qu'on fait de la raison et des passions ». S'il considère la vertu non pas tant dans le gouvernement de notre vie intérieure que dans nos rapports avec nos semblables, avec notre famille, avec nos égaux, avec nos supérieurs, avec la république, la même idée lui est venue qu'à l'abbé de Gérard à qui cependant il ne ressemble guère. Plus sûrement il avait médité l'« *Ecole du sage* » de Chevreau ; non seulement parce que l'ouvrage de Chevreau tout comme les « *Caractères Véritables* » commence par la peinture du sage, mais parce que dans l'un et dans l'autre livre, les traits du sage nous apparaissent identiques et décrits presque dans les mêmes termes. Ici l'on ne saurait parler de rencontre : il y a imitation. Quoi que l'imitateur ait ajouté ou corrigé au modèle tracé par son devancier, il n'a pas pu l'ignorer.

Mais ce qui semblera peut être un paradoxe, le maître qui fournit à Legouz les maximes et quelquefois même l'expression du stoïcisme, c'est le Premier Président Brulart en personne ; l'auteur des *Caractères véritables* s'est rappelé s'il ne les a pas imités de parti pris les propres discours de son ennemi. Qu'il les ait connus, la chose est certaine, car un conseiller ne pouvait se dispenser d'assister aux séances solennelles de la Saint-Martin ni d'entendre les harangues qui s'y débitaient. Il est même possible qu'il les ait admirés, d'autant qu'il les croyait écrits par un avocat et que, si l'on s'en rapporte à ses médisances, Brulart ne fournissait que le geste et la voix. En tous cas dans le portrait du sage, tel que nous le décrit le satirique dijonnais, d'un sage qui serait magistrat, inébranlable dans sa volonté, dévoué à ses devoirs, à sa compagnie, à sa patrie, doux et modéré dans sa vertu, on reconnaît des réminiscences de

Brulart. Quoi d'étonnant ? Après tout, ce qu'on peut reprocher au Premier Président, ce ne sont pas ses prédications, c'est au contraire de bien prêcher et d'agir mal, de croire qu'il s'est acquitté envers la vertu une fois qu'il lui a rendu hommage des lèvres et dès qu'il est descendu de sa chaire, de dissimuler une âme basse sous de faux dehors, de ne pas régler son cœur sur ses paroles. N'était-il pas plaisant et de bonne guerre de lui faire prononcer pour ainsi dire sa propre condamnation, d'évoquer ses harangues sur la constance du sage, sur l'amour de la justice, sur le repos, sur l'ordre et les bienséances, les sermons où il recommandait le bon usage des passions, l'amour de la raison, la douceur, et de lui prouver qu'il vantait une excellente marchandise, sans la posséder. Souvent Legouz emprunte à sa victime elle-même les armes dont il l'accable, en sorte qu'avec un je ne sais quoi de moins dur et moins forcé, il nous dépeint une sagesse dont le modèle lui a été fourni par les propos d'un faux sage.

Mais quand après la vertu, il considère les travers et les vices, comment ils nous rendent incommodes à nos voisins, comment ils égarent ou corrompent les jugements du monde, il peut puiser à pleines mains dans les traités des moralistes contemporains et en effet il puise un peu partout, en sorte que des sources bien diverses se rejoignent et se confondent dans son œuvre. S'il doit peu à Nicole qu'il jugeait sans doute d'une lecture trop austère, et quelques détails seulement à Jacques Esprit, contempteur de Caton et dont le sujet s'écartait du sien, s'il n'a presque rien pris à l'abbé de Bellegarde, il se souvient du Chevalier de Méré quand il parle de la rusticité, de la « *Véritable politique des personnes de qualité* », ouvrage anonyme tout récemment publié par Nicolas Remard des Cours, quand il distingue la vraie et la fausse sagesse, de Senault quand il dépeint la malignité des passions, en divers endroits d'un livre intitulé « *Réflexions générales sur des sujets différents ou essais* », quelquefois de Montaigne, et fort longuement de La Mothe Le Vayer, surtout à propos de l'envie et de ses ravages. Sans parler de son mérite et de sa renommée qui fut grande, La Mothe Le Vayer se recommandait à l'attention par l'amitié qui l'unissait à des érudits dijonnais et à Lantin en particulier ; Mademoiselle de Scudéry obtenait dans la province une faveur plus vive et plus générale. Durant toute une génération, les bourguignons bien nés fréquentèrent chez elle, admirèrent en dépit de Boileau ses romans qui, disait Taisand, « ont parfaitement l'air de la cour » ; chez elle on se formait au monde et à

la politesse, on entrait en relations avec une foule d'honnêtes gens, on prenait contact avec la capitale. C'est auprès d'elle que Legouz avait fait connaissance avec la littérature polie et galante, s'était même un instant imprégné de l'esprit précieux ; ne nous étonnons point qu'il ait toujours présent à la mémoire un recueil d'extraits ou plutôt de dialogues roulant sur la morale et sur les travers de la société, tous empruntés au *Grand Cyre* et à *Clélie*, et qui furent imprimés en 1684 et en 1685 sous le titre : « *Conversations sur différents sujets* ». Qu'il dirige les traits de ses satires contre les rustiques, contre les flatteurs, contre les envieux, contre les railleurs qui blessent sans motif, contre les brutaux qui injurient avec grossièreté, contre les habiles qui se recrutent des partisans par des petits moyens, contre les faux sages, Legouz n'oublie jamais qu'il écrit après Mademoiselle de Scudéry, et lui emprunte mainte réflexion.

Il est vrai que Mademoiselle de Scudéry n'a point observé dans un Parlement de province, mais dans un cercle mondain, qu'elle avait sous les yeux d'honnêtes gens qui n'étaient points magistrats, qu'elle étudiait seulement quelles qualités et quels défauts plaisent ou déplaisent dans la conversation, que ce n'était pas son dessein de découvrir par quelle politique la fausse sagesse dérobe les récompenses de la vertu. Ainsi cette idée au moins appartient en propre à Legouz, d'avoir examiné les causes par lesquelles nos jugements sont corrompus, les erreurs involontaires ou méditées qui nous font distribuer injustement les honneurs et la gloire. Cependant il avait lu le traité de François Bacon « *L'artisan de la fortune, ou les moyens de s'avancer dans le monde* », dont une traduction française venait de paraître en 1689. Ce que décrit Bacon, c'est une prudence où l'amour de la vertu n'exclut pas l'ambition de parvenir, c'est un sage qui ne dédaigne ni le pouvoir, ni la fortune, qui les convoite au contraire, et qui sait les atteindre par des voies honnêtes mais habiles. La première étude de ce sage, c'est de se bien connaître soi-même et de bien connaître les hommes ; il sait estimer à leur juste valeur l'esprit et le caractère de ses voisins et de ses rivaux, il sait aussi cacher ses propres défauts, mettre en lumière ses qualités, toujours maître de ses passions, toujours raisonnant sa conduite et conscient de tous ses actes. Tel se présente à nos regards le conseiller Legouz lui-même, à cela près que vieilli, aigri par le triomphe des méchants, il forme moins de projets, entretient moins d'espérances qu'il ne remâche de regrets et de rancunes, à cela près que la justice tardive que l'on rend à la vertu lui semble un faible dédomma-

gement de ses épreuves et de ses déboires. Au petit traité de Bacon comme au recueil de maximes dont il est suivi, Legouz a emprunté plus que des détails ; tandis que Bacon nous explique comment le sage se pousse dans le monde et fait sa fortune, le moraliste dijonnais étudie la conduite du faux sage. Et comme il se fait des hommes, comme il se fait de la sagesse à peu près la même idée que son devancier, et si le dessein d'un livre en est l'essentiel, nous pouvons dire qu'à Bacon Legouz a pris autant peut être qu'à La Bruyère.

Sans doute, il a écrit une satire où il s'est inspiré de Boileau, et le seul auteur qu'il nomme quand il le cite est Boileau, mais ayant déguisé sa satire sous l'apparence d'un recueil de réflexions morales, on peut être croyant de bonne foi peindre le monde quand il servait sa vengeance, quand il s'employait à décrier un homme, il s'est inspiré d'une foule de moralistes obscurs ou célèbres. Nous retrouvons en lui les caractères permanents de l'humanisme bourguignon, ce génie curieux de tout ce qui se dit et de tout ce qui s'écrit, qui cependant ne se donne à rien, qui après ses longues excursions à travers les livres, revient à ses soucis, à ses modes, à ses goûts familiers. Nusquam est, prononçait Sénèque, qui ubique est ; quand on considère dans le court ouvrage de Pierre Legouz l'amas des souvenirs, l'abondance des sources empêche qu'on distingue d'où provient le flot principal, qu'on regarde comme un disciple l'écrivain qui s'est donné tant de maîtres. Il s'est souvenu de La Bruyère, de La Rochefoucauld, de Mademoiselle de Scudéry, de Pascal, de Bacon, et pourtant ne ressemble à aucun tout à fait ; quoiqu'il ait butiné bien des fleurs, son miel garde un parfum de terroir. Car s'il anime son discours, s'il enrichit sa pensée avec le bien d'autrui, il utilise ces éléments pour une fin qui lui est propre, agité par ses passions de robin dijonnais. C'est au Parlement de Dijon qu'il a formé son expérience de la vie et des hommes, ses allusions satiriques ne sont intelligibles qu'à ses concitoyens et à ses pairs, il écrit pour satisfaire les haines d'un parti, pour abattre une gloire injuste, pour venger un innocent. La matière qu'il emprunte de tous côtés, il le fond dans un moule qui est à lui ; sa philosophie sans profondeur, la figure et l'attitude du sage, l'hypocrisie du faux sage, tout cela n'est vrai que dans un milieu particulier, cela est d'un bourguignon, cela est d'un parlementaire, cela est d'un mécontent de l'opposition, et la passion qui anime les réflexions du moraliste, qui les dispose, qui les enchaîne, qui les illustre par des exemples, cette passion n'appartient qu'à Legouz. S'il est

redevable envers quelqu'un, c'est seulement envers le Comte de Rouvre dont il épouse la querelle, dont il reprend les médisances pour assouvir son inimitié, dont la haine est sœur de sa haine ; aux autres il ne doit ni son esprit, ni son âme. Mais les mémoires qui l'ont inspiré sont le roman d'un innocent opprimé qui gémit de ses malheurs et qui maudit son bourreau. Instruit dans l'art d'écrire par la lecture des bons auteurs, ayant appris surtout à l'école de Descartes, de Pascal et de Bacon à sonder l'âme humaine, à découvrir le ressort des actions, il tente d'expliquer la conduite des personnages dont se plaint Noël Brulart, de révéler les lois générales de gestes particuliers. La satire qu'il nous a laissée s'élève assez haut dans ses vues pour ne pas intéresser seulement les érudits curieux de l'histoire dijonnaise : elle aperçoit son objet d'assez près, elle est assez imprégnée de passion pour demeurer vivante. C'est pourquoi l'œuvre de Legouz fait partie de notre patrimoine littéraire où ne sauraient entrer les mémoires de Noël Brulart, c'est pourquoi d'autre part, même après La Bruyère, mieux que tous les petits La Bruyère qui pullulent au dix-septième siècle, Legouz se fait lire encore parce qu'il est resté lui-même, parce que l'imitation n'a pas étouffé son génie, non comme un moraliste original, mais comme un satirique véhément et sincère, comme un écrivain auquel on ne saurait dénier ce mérite de ne ressembler à aucun autre.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages manuscrits :

- P. LEGOUZ..... *Caractères véritables ou recherche de la vérité dans les mœurs des hommes*. Ms. 267.
- P. LEGOUZ..... *Supplément au Menagiana et Lantiniana*. Ms. 962, fol. 169 à 208.
- P. LEGOUZ..... *Sonnets*. Ms. 511.
- BRULART *Correspondance*. Ms. 540, 541, 542.
- BRULART *Discours*. Ms. 319. (1).
- BOULLEMIER *Catalogue de la bibliothèque publique de Dijon*. Ms. 1.148.
- BRULART DE ROUVRE... *Mémoires*. Avec les notes recueillis par Pierre Legouz concernant les démêlés du Comte de Rouvre avec son frère, le Premier Président Brulart. (Manuscrit communiqué par M. le Comte de Saint-Seine).

Ouvrages imprimés :

- A. THOMAS..... *Une province sous Louis XIV*. Paris Crapelet 1844.
- DE LA CUISINE..... *Le Parlement de Bourgogne*. Dijon, Rabutot, 1864.
- H. BEAUNE..... *Esquisses bourguignonnes* P. LEGOUZ. (Dans l'*Union bourguignonne* des 20, 24, 26, 27 novembre et 5, 17, 18 décembre 1855).
- A. JACQUET..... *La vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV*, 1886.
- DE LA CUISINE..... *Correspondance du Président Nicolas Brulart. Extraits*. Dijon, Rabutot, 1859, 2 vol.
- P. CENAMY..... *Oraison funèbre de Nicolas Brulart, Premier Président au Parlement de Bourgogne*. Lyon, 1693.
- LA MONNOYE..... *Menagiana*, 1727, 4 vol.
Journal des Scavans, années 1695, 1696.
- PAPILLON *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*.

(1) Les références que nous donnons, relatives aux Discours de Brulart renvoient au Tome I du *Parlement de Bourgogne*, par M. de La Cuisine.

-
- BACON *L'artisan de la fortune ou les moyens de s'avancer dans le monde.* Traduit du latin en français. Paris 1689.
- Mlle DE SCUDÉRY..... *Conversations sur différents sujets.* Paris, Osmont, 1685, 2 vol.
La véritable politique des personnes de qualité, 3^e éd. Paris 1693 (ouvrage anonyme de Nicolas Remard des Cours).
- SENAULT *De l'usage des passions.* Paris 1649.
Suite des Réflexions d'Euthyme et de Théagène sur des matières de morale, par M..., Paris 1689 (ouvrage anonyme de l'abbé de Bellegarde).
- DE GÉRARD..... *Le caractère de l'honnête homme.* Paris 1688.
- PASCAL *Pensées sur la religion et sur quelques autres sujets qui ont été trouvées après sa mort parmi ses papiers.* Paris 1678.
- MÉRÉ *Œuvres.* Amsterdam. Mortier, 1692, 2 vol.
- ESPRIT *La fausseté des vertus humaines.* Paris 1688.
- CHEVREAU *L'escole du sage ou le caractère des vertus et des vices.* Paris 1664.
- NICOLE *Œuvres.*
- LA MOTHE LE VAYER... *Œuvres.* Paris, Courbé, 1662.
- MONTAIGNE *Essais.*
- LA ROCHEFOUCAULD... *Maximes*
- LA BRUYÈRE..... *Caractères.*
Réflexions générales sur des sujets différents ou essais. Paris 1677.
- DESCARTES *Les passions de l'âme.* Paris. Bobin 1664.
-

LES

Caractères Véritables

OU

Recherche de la Vérité dans les

Mœurs des Hommes

I. - Que la vérité est déguisée dans la plupart des conversations.

Personne n'ignore ce qu'il pense, ni ce qu'il est; mais personne ne s'attache à faire sçavoir aux autres ce qu'il est, et ce qu'il pense (1).

Quelque parfait que l'on puisse estre, on a toujours quelque défaut et quelque foiblesse que l'on veut cacher, et qui ne doit pas estre exposée au grand jour.

Souvent ceux qui ont acquis le plus d'estime et de réputation dans le monde déguisent avec le plus de soin tout ce qui la peut diminuer.

Ainsi les hommes qu'on croit les plus vertueux, sont souvent les plus dissimulés. Ils ne se montrent pour ainsi dire que de côté, et s'étudient souvent à se bien cacher autant qu'à bien vivre (2).

Connoissant leurs défauts, et ne pouvant se tromper là-dessus, ils s'efforcent de les déguiser aux yeux des autres et de tromper ceux qui les regardent (3).

Souvent lorsqu'on avoue par hasard (4) et dans l'entretien ses imperfections, ce n'est que pour rehausser l'éclat de ses bonnes qualités comme par des ombres (5).

(1) Mlle DE SCUDÉRY (*Conversations* 146) faisait dire à un de ses personnages : « Pour me connoître moy mesme, je ne voy pas que je m'y puisse tromper. Je sçay ce que je pense; ce que j'aime; ce que je hai; ce que je veux et ne veux pas ». Mais l'autre répondait : « Il est vray que vous croyez le sçavoir. Mais vous ne songez pas que vous avez contre vous mesme vos sens, vos plaisirs, vos inclinations, votre propre tempérament, et cet amour propre dont on ne sçaurait trop parler... ». Legouz est seul à penser que l'homme se connaît lui même, parce que l'homme auquel pense Legouz est un magistrat qui ne peut pas ignorer s'il remplit ou non ses devoirs. A cela se borne sa connaissance de soi même.

(2) Variante : et s'étudient plus à se cacher qu'à bien vivre. — Et Legouz ne se propose d'autre but que de démasquer les faux sages Cf. Appendice. N° 5.

(3) SCUDÉRY, *op. cit.* 141 : « on diminue ses défauts, on agrandit ses bonnes qualités, on se flatte, on se déguise. On s'aime en un mot toujours plus qu'on n'aime les autres, et l'on se représente comme on veut estre et non pas comme on est en effet. Et quand mesme on est convaincu de ses propres défauts et qu'on ne peut plus en douter, on les nie. On cherche, et on se tourmente jusqu'à ce qu'on ait trouvé quelque expédient pour les attribuer du moins à une bonne cause ».

(4) Variante : si quelqu'un avoue par hasard.

(5) Variante : l'éclat de ses qualités. — On peut rapprocher pour l'expression ce vers de Boileau :

C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre
ou cette maxime de La Bruyère, II, 17 : « La modestie est au mérite
ce que les ombres sont aux figures dans un tableau ».

S'il avoue qu'il manque de politesse et d'éloquence, ce n'est que pour mieux persuader qu'il a beaucoup de courage. S'il se dit sans mémoire, c'est pour insinuer qu'il a un grand jugement. S'il témoigne lui-même qu'il hait les spectacles, la symphonie et la musique, et qu'il n'y comprend rien, ce n'est que pour faire croire qu'il ressemble au moins en cela à quelques grands hommes, en qui ces dégoûts bizarres estoient accompagnés de grandes vertus (1).

Un homme d'esprit s'accuse et se raille quelquefois luy même d'un petit défaut, afin qu'on luy fasse grâce sur tout le reste, et qu'on ne le raille ou qu'on ne l'accuse pas des défauts plus essentiels et plus grans (2).

Il n'y a que l'homme d'esprit qui puisse connoître ses défauts; et il n'y a que celui qui les connoît qui les puisse bien déguiser (3).

Il arrive néanmoins assez souvent que les hommes de médiocre génie, ne nous parlent point de leurs défauts, parce que l'amour propre, et leur peu de pénétration fait qu'ils ne les connoissent qu'à demi.

Si l'amour que nous avons pour autrui, nous fascine pour ainsi dire les yeux en faveur de ceux que nous aimons, et nous empêche d'en pénétrer et d'en découvrir les défauts, l'amour propre, qui est le plus aveugle de tous, produit le même effet en nous-mêmes et en nostre faveur (4).

(1) Cf. LA ROCHEFOUCAULD, 89 : « Tout le monde se plaint de sa mémoire et personne de son jugement » et La Bruyère, XI, 67 : « Les hommes parlent de manière sur ce qui les regarde qu'ils n'avouent d'eux mêmes que de petits défauts, et encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talents ou de grandes qualités. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire, content d'ailleurs de son grand sens et de son bon jugement » — et Mlle DE SCUDÉRY, 362 : « Beaucoup d'hommes qui de sont pas de profession à aller à la guerre avouent de bonne foy qu'ils ne sont pas braves. Ils se retranchent à la générosité... ».

(2) LA ROCHEF., 327 : « Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de plus grands ». — *Réflexions sur différents sujets* : « Il nous arrive... quelquefois d'avouer nos moindres défauts afin de mettre à couvert les plus grands ». — BACON, 173 : « Il n'y a pas plus de raison de trop accuser ses défauts que de les trop excuser. Ceux qui s'accusent par excès le font souvent pour qu'on ne les accuse pas ou par la vanité de faire croire qu'ils savent confesser leurs défauts ».

(3) On remarquera la logique de Legouz. Cette pensée et ses voisines semblent déduites des définitions qu'on a posées en commençant.

(4) Cf. LA ROCHEF., 2 : « L'amour propre est le plus grand de tous les flatteurs » et Mlle de Scudéry, 140 : « Il y a un certain amour propre caché dans notre cœur qui fait des illusions continuelles dans notre esprit sans que nous nous en apercevions ». Ici, Legouz contredit ses premières maximes, il se rappelle qu'il existe des sots aussi bien que des faux sages.

Nul ne garde si bien le secret à autrui, qu'il se le garde à lui-même. Nous aimons mieux faire connoître les défauts d'autrui que les nôtres, quoiqu'ordinairement nous connoissions mieux les nôtres que ceux d'autrui.

Nous ne raillons et nous ne nous blâmons dans les conversations qu'afin que l'on nous flatte, et que l'on nous loue, et nous ne louons, nous n'élevons les autres, qu'afin que quelqu'un par une envie maligne les blâme et les abaisse en même temps.

Nous ne nous humilions, que pour en estre loués et par un principe d'orgueil; et nous n'élevons les autres que par le même principe, pour leur attirer l'envie et la médisance, et les abaisser par ce moyen au-dessous de nous (1).

Il y a peu de sincérité dans tous nos discours, et dans nos meilleurs entretiens.

Nous n'aimons et nous ne louons les autres, que par rapport à nous-mêmes. Nous estimons ordinairement en eux notre ressemblance. Nous donnons, nous prodiguons des éloges dont il nous revient quelque chose et qui rejaillissent sur nous pour la plus grande partie. Cela n'est guères différent de ceux qui prestent à usure (2).

Si nous louons nos amis, parce qu'ils nous ressemblent, nous savons bien qu'ils ne sont pas exempts, non plus que nous, de quelques défauts qu'on peut blâmer. En leur donnant des éloges, nous connoissons parfaitement ce qui peut les détruire, ou du moins les affoiblir.

Sans estre nés à la cour, et dans le grand monde, tous les hommes sont nés flatteurs envers ceux qu'ils aiment, et médisans envers ceux qu'ils haïssent.

Quoiqu'ils voyent d'ordinaire leurs ennemis de plus loin que leurs amis, ne cherchant pas les occasions de les fréquenter et de les voir, ils en examinent davantage les actions, ils en

(1) LA ROCHEF., 148 : « Il y a des reproches qui louent et des louanges qui médisent ». — Ibid., 184 : « Nous avouons nos défauts pour réparer par notre sincérité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres ».

(2) LA BRUYÈRE, XII, 71 : « Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous mêmes; et il semble qu'estimer quelqu'un c'est l'égaliser à soi ». — LA ROCHEF., 236 : « Il semble que l'amour propre soit la dupe de la bonté et qu'il s'oublie lui-même lorsque nous travaillons pour l'avantage des autres. Cependant, c'est prendre le chemin le plus assuré pour arriver à ses fins, c'est prêter à usure ».

augmentent les défauts, et cet éloignement grossit les objets à leur vue, par un effet contraire à la nature (1).

Il est malaisé de dire du bien de ceux qui n'en font point. Néanmoins il ne faut pas croire ceux qui en disent du mal jusqu'à se déchaîner contre eux. La haine est encore plus infidèle dans ses discours, que l'amitié.

Ceux qui haïssent prudemment, disent quelquefois du bien de ceux qu'ils haïssent (2); peut-être à dessein d'estre contredits, et pour faire que d'autres en disent du mal.

La société seroit bientôt troublée et rompue entre les hommes, s'ils se disoient en face tout ce qu'ils pensent les uns des autres quand ils sont séparés (3).

On craint souvent de sortir d'une assemblée d'hommes ou de femmes, de peur d'y estre censuré et même déchiré quand on en sort. Les hommes font souvent la même chose que ces chiens (4) qui aboient plus fortement contre ceux qui fuient.

Lorsque l'on quitte une compagnie nombreuse, il est difficile qu'on ne soit mal satisfait de quelqu'un; et que l'on se trouve dans la même situation d'esprit où l'on estoit lorsqu'on y est entré. Il est difficile qu'on ne s'échappe contre quelqu'un et qu'on n'en parle d'une autre manière qu'on n'en parloit en sa présence (5).

(1) LEGOUZ s'est inspiré de Mlle de Scudéry. 170. quoiqu'il s'écarte de son avis : « la plus grande difficulté de bien connoître les autres et de se bien connoître soy mesme, vient de la mesme cause qui fait que dans les objets sensibles on ne voit que confusément ceux qui sont fort éloignés et qu'on ne discerne pas bien ceux qui sont trop proches de la veüe : car on peut dire de mesme, que les autres sont trop loin de nous et que nous nous voyons de trop près ». — Cf. aussi *Réflexions sur différents sujets* : « Nous ne nous formons jamais les objets éloignés comme ils sont ». Mais dans tout ce chapitre, Legouz recherche le paradoxe dans l'expression.

(2) LA ROCHEF., 145 : « Nous choisissons souvent des louanges empoisonnées qui font voir par le contre-coup en ceux que nous louons des défauts que nous n'osons découvrir d'une autre sorte ».

(3) LA ROCHEF., 87 : « Les hommes ne vivraient pas longtemps en société s'ils n'étaient les dupes les uns des autres » et PASCAL. 103 : « Je mets au fait que si les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde ».

(4) Variante : que ces animaux.

(5) Observation juste dans une société étroite où chacun se connaît et fait partie d'un même corps. Plus indépendant dans sa vie, La Bruyère avait observé le contraire (XI. 73) : « Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité et avec estime et ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite et faire notre éloge, aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, et que l'on ne rit que pour s'en moquer ».

Cela fait voir qu'il y a bien peu de sincérité dans les conversations des hommes (1).

Il y en a peut être davantage dans leurs écrits, ils pensent davantage à ce qu'ils écrivent, qu'à ce qu'ils disent dans leurs entretiens. Ils écrivent plus modérément de ceux qu'ils aiment, ou qu'ils haïssent, qu'ils n'en parlent entre eux.

Ceux qui écrivent avec esprit, tâchent de ne point donner aux hommes des caractères trop outrés, soit pour le bien, soit pour le mal. Ils dépeignent les choses au naturel, et ils craignent autant de faire tort à la vérité qu'à leur propre réputation, et à celle des autres.

Ce seroit devenir ridicule, que de vouloir louer ceux qui le sont, et ce seroit se décrier soy même que de vouloir noircir ou décrier les personnes de mérite (2).

Lorsqu'un écrivain fait profession de dire la vérité, il n'est jamais redoutable aux honnestes gens, parce qu'en s'érigeant en juge de tous les hommes, il estime la vérité tout ce qu'elle vaut (3), et fait justice aux vertus, comme aux vices.

Quelque estime que l'on ait pour le beau langage et pour les traits brillans, le plus bel ornement du discours c'est toujours la vérité (4).

(1) Après la démonstration, la conclusion; Legouz a suivi son plan avec rigueur. Les maximes qui suivent nous définissent l'esprit dans lequel l'auteur prétend avoir écrit ses *Caractères*.

(2) Cf. LA BRUYÈRE XI 150 « C'est se venger contre soi-même, et donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vraies et de mentir pour les décrier ».

(3) Variante : tout ce qu'il vaut.

(4) Cf. BOILEAU, épître IX. Et Legouz, en effet, sauf de rares exceptions, est honnête dans son style.

II. - L'homme sage

La sagesse n'est autre chose que le bon usage de la raison, et des passions (1).

Tous les hommes naissent raisonnables, et susceptibles de passions, mais tous ne savent pas se servir également de leur raison, ou des mouvemens de leur cœur (2).

L'homme sage discerne parfaitement par les lumières de sa raison le bien et le mal, le faux et le vrai. Régulant les passions de son cœur il les emploie toujours à chercher le bien et à éviter le mal, comme en retenant son esprit dans les bornes de la raison il cherche toujours la vérité et il abandonne l'erreur et le mensonge (3).

Il ne croit pas qu'une vieille erreur reconnue soit préférable à une vérité nouvelle que l'on connoit, et il ne condamne pas facilement une opinion ancienne, par la bonne opinion qu'il a de son siècle ou plutôt de luy même (4).

(1) Cette définition rappelle presque mot pour mot le titre du Chap. I de l'ouvrage de Gérard, et la définition que Chevreau donne de son sage. Cf. aussi Descartes : *Les passions de l'âme*, p. 270.

(2) On retrouve dans cette pensée un souvenir de Descartes et des réminiscences du stoïcisme antique.

(3) « Les préceptes généraux, dit Bacon p. 17, consistent à se bien connoître soy mesme et à bien connoître les autres hommes ». C'était aussi l'avis de Mlle de Scudéry p. 83 (*De la connoissance d'autrui et de soy mesme*). Mais le sage de Legouz vise plus haut qu'à faire sa fortune et à se pousser dans le monde ; il ressemblerait plutôt au sage décrit par Chevreau. p. 1 « Il n'y a rien qu'il ne s'efforce de connoître, mais il commence toujours par lui-même et ne s'arrête pas tant à considérer sa force que sa faiblesse... Son esprit agissant ne cesse jamais de raisonner et de conclure. Il se fait des propositions de toutes les choses qu'il voit et de toutes celles qu'il entend pour s'enseigner et pour conduire les autres... Il cherche les vérités qu'il ne peut aisément trouver jusque dans leurs principes et dans leurs sources. Il remonte dans les premiers siècles pour en tirer de l'oubli des événemens et des hommes..., et courant par ce moyen au devant de l'avenir, il donne des conseils qui approchent bien souvent de la perfection et qui témoignent que ses moindres conjectures valent mieux que les plus solides jugemens des autres ».

(4) Ceci nous semble une allusion à Brulart que Legouz nous représente plus loin attaché avec obstination aux admirations et aux goûts de sa jeunesse. Au contraire en matière de jurisprudence Brulart défendait les innovations de Colbert contre les magistrats frondeurs qui fondaient leur opposition sur le respect dû aux vieilles coutumes.

La prévention et l'orgueil ne l'emportent jamais en luy sur la vérité et sur la raison (1).

Avec cette boussole (2), et avec ce pôle il ne peut jamais s'égarer, ni échouer contre les écueils de la vie, ni suivre de fausses routes.

On a dit que le sage commandoit même aux astres (3). C'est sans doute parce qu'en regardant le ciel, il se sert des lumières qui en descendent pour se bien conduire sur la mer, ou sur la terre.

L'homme sage met tous ses soins à se bien conduire luy même, il n'affecte pas de conduire les autres (4).

Si Dieu et la nature luy ont soumis quelques enfans, il conduit sa famille par les mêmes règles dont il s'est servi pour se conduire luy même.

Et s'il y a d'autres personnes qui luy soient soumises, il les gouverne, et il les considère de même que ses propres enfans. Il les conduit plutôt par l'amour que par la crainte, plutôt par la raison que par la passion, mêlant la sévérité à la douceur, mais témoignant beaucoup plus de douceur et de tendresse pour eux, que de sévérité.

Il n'est pas difficile à l'homme sage de s'acquérir du crédit et de l'estime dans l'esprit de ceux qui luy sont soumis, s'il ne les oblige de faire que ce qu'il fait luy même, s'il ne les instruit et ne les reprend que par l'amour qu'il a pour eux, et s'il ne leur prescrit rien que la raison et la reconnoissance ne leur ordonne (5).

(1) Cette maxime complète la première maxime du chapitre. Toutes deux nous rappellent les paroles de Chevreau (247 sqq) sur la tranquillité du sage : « Il n'a point donné sa voix à celle du peuple et n'a pas mis au nombre des choses nécessaires les indifférentes et les superflues.... Il a si bien modéré ses passions qu'elles ne sont pas capables d'exciter du trouble en son âme plus d'un moment. Il a diminué leur puissance jusqu'à les rendre sujettes et les a si heureusement soumises qu'elles ne murmurent pas même de leur servitude ». Et Legouz pense à Brulart qui ne revient jamais des jugemens qu'il a une fois portés. Cependant Brulart (262) parlait comme Legouz sur le bon usage des passions.

(2) BRULART (256) avait dit : « La modération est proprement la vertu et la boussole des magistrats ».

(3) « Le sage, disait Bacon, p. 9, est au-dessus des astres ».

(4) LA BRUYÈRE IV 71 « Un homme sage ni ne se laisse gouverner ni ne cherche à gouverner les autres ; il veut que la raison gouverne seule et toujours ».

Cette maxime nous prépare à considérer avec sévérité la dureté de Brulart envers les siens qui sera décrite plus loin.

(5) Cf. BRULART 253 « La majesté sans douceur et la grandeur de courage sans modération ne produisent que de la crainte et de l'épouvante et jamais cette estime accompagnée d'amour ». Et l'on sait que les violences de Brulart contre ses pupilles n'avaient en vue que l'intérêt du tuteur.

Les exemples, surtout des grans, ont plus de force que leurs instructions, que leurs préceptes, et leurs lois. Ceux qui marchent devant nous, et qui nous précèdent par le rang qu'ils tiennent dans le monde, nous conduisent mieux que ceux qui nous enseignent de loin, et seulement de la voix et de la main, le chemin qu'il faut tenir (1).

L'homme sage, en s'exposant et en souffrant pour tous, soulage les maux que tous les autres souffrent.

Caton, en refusant l'eau qu'on luy présente et en souffrant la soif, apaise celle que souffrent ses soldats.

Il leur apprend à souffrir en souffrant luy-même (2), à combattre non seulement leur ennemi commun, et l'oppresseur de la liberté, mais la faim et la soif, les ardeurs du soleil, les maladies du corps, le poison des serpens et la mort même (3).

Ce combat du sage avec la douleur et avec la fortune, est toujours le plus beau spectacle que les hommes, et Dieu même, puissent avoir sur la terre (4).

Rien ne touche plus l'homme qu'une vertu qui paroît estre au-dessus de l'homme. Il trouve plus de gloire à suivre la vertu malheureuse, que le vice triomphant (5).

L'homme sage qui prend le parti de Pompée chassé d'Italie, et qui défend la liberté opprimée, est préféré non seulement à César, à l'usurpateur qui l'opprime, mais à tous les dieux conjurés qui autorisent sa violence.

La sagesse consiste dans l'égalité de l'esprit, soit dans la bonne, soit dans la mauvaise fortune (6).

Il est plus malaisé à un homme sage de conserver toute sa vertu dans la prospérité que dans la disgrâce (7).

Comme la teste tourne quelquefois à celui qui se trouve sur

(1) Ainsi Brulart est plus chiche d'exemples que de conseils.

(2) Variante : à souffrir en souffrant; à combattre.

(3) Cf. LUCAIN. Pharsale IX 587-604.

(4) SÉNÈQUE. *De Providentia* 2. 8 : « Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat intentus operi suo deus, ecce par deo dignum, vir fortis cum fortuna mala compositus, utique si et provocavit ».

(5) Lucaïn : *Victrix causa deis placuit sed victa Catoni*. Et Legouz fait il autre chose que de défendre la vertu opprimée contre le vice triomphant. Mais chaque année Brulart tenait des discours semblables.

(6) Variante : l'égalité de l'esprit dans la bonne et dans la mauvaise fortune.

(7) Cf. LA ROCHEF. 25 « Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise ». *La véritable politique*, p. 115 (de l'usage de l'une et de l'autre fortune) : « Si la prospérité rend l'homme fier et orgueilleux ou que l'adversité l'afflige extrêmement il a l'esprit petit et l'âme basse... ». Chevreau p. 177 : Le sage « ne s'assure point dans une bonne fortune et ne se désespère pas dans la mauvaise, il peut gouverner l'une et surmonter l'autre, la première ne le

le sommet d'une tour fort élevée, où il n'avoit pas coutume de se trouver, aussi l'esprit du plus sage s'égare quelquefois dans une grande fortune.

Toutefois un homme sage se conduit mieux dans sa bonne fortune, qu'un homme susceptible de passions. Il ne se prévaut jamais trop de ses dignités, quoiqu'il les doive plus à sa vertu qu'à la fortune.

Il leur fait autant d'honneur qu'il en reçoit d'elles, pareil à ces statues qui soutiennent et qui élèvent le bâtiment qui les soutient et les élève.

Il n'emprunte de la pourpre qu'un éclat extérieur, et son plus grand éclat luy vient de sa vertu.

Les honneurs qu'on rend à un homme sage, ne l'enflent jamais d'une sottise vanité, parce que son discernement luy fait connoître qu'il les partage avec des hommes du commun.

Quel honneur et quel rang peut-on imaginer dans le monde, où les richesses ou la malice et le crime n'ait élevé un méchant ?

Si l'homme vertueux obtient quelquefois ce même rang, il le regarde plutôt comme un présent de la fortune, qu'elle peut luy oster à tout moment, que comme la véritable récompense de sa vertu (1).

Il n'est pas toujours nécessaire à un homme sage d'estre élevé au-dessus des autres pour les gouverner. Ulysse et Nestor n'estoient que de petits princes parmi les Grecs, cependant les plus puissans d'entre eux suivoient les conseils de ces deux héros à cause de leur sagesse (2).

Les hommes se laissent plus facilement gouverner par leurs égaux que par ceux qui sont au-dessus d'eux, comme les enfans marchent plus sûrement, estant menés par ceux qui les tiennent par la main, et qui sont à leurs costés, qu'estans seulement conduits par ceux qui les précèdent.

Même la plupart des hommes sont gouvernés par leurs inférieurs, comme les troupeaux sont conduits par des bergers qui les suivent.

rend pas orgueilleux et la seconde ne le rend point triste et toutes deux ne l'éblouissent ni ne l'épouvantent ». C'est d'ailleurs un lieu commun que Brulart aussi ne s'est point fait faute de développer.

(1) Cette maxime et celles qui la précèdent, d'inspiration toute stoïcienne, sont cependant des satires contre Brulart. Legouz nous dira plus loin que Brulart a été élevé à sa charge sans le mériter et par la fortune, qu'il s'est enrichi par des successions. Cependant le Premier Président montre de la morgue envers les magistrats, il croit valoir mieux qu'eux. Cf. Appendice, N° 2.

(2) C'est la consolation de Legouz que de dominer du moins sur un parti, cependant que Brulart se fait écouter avec peine.

L'homme sage qui est connu de son maître, et qui luy donne de bons conseils, et luy rend des services utiles, commande en quelque façon, à celui qui luy commande. C'est en s'abaissant qu'il s'élève, comme l'orgueilleux s'abaisse en se voulant élever.

Souvent un homme prudent et appliqué entre dans des détails que les grans négligent de pénétrer, et qui néanmoins le rendent seul maître des affaires.

Les hommes se préviennent d'ordinaire en faveur de ceux qui leur sont égaux; et ils croient qu'estant dans le même ordre et dans les mêmes intérêts, ils ont aussi les mêmes sentimens. Ainsi ils les écoutent quand ils parlent, ils les suivent quand ils conseillent, quand ils marchent.

Ceux qui demeurent dans un rang médiocre et où il y a un plus grand nombre d'hommes, s'ils se conduisent sagement, conduisent toujours un plus grand nombre d'hommes.

On gagne plus d'amis par la probité, que par les mauvaises mœurs et par les cabales. Ceux mêmes qui ne pratiquent pas la vertu, la suivent et la respectent dans un homme vertueux. Ils prennent aisément son parti, parce qu'ils croient qu'il ne peut prendre que celui de la vertu, qui est toujours le meilleur.

Quoique la conscience et que l'âme d'un homme sage soit toujours en repos, son esprit et son corps sont dans un mouvement continuel. Dans les affaires publiques et particulières il agit beaucoup, sans que sa grande activité l'empêche de beaucoup méditer sur ce qui s'est fait, ou sur ce qui est à faire (1).

Mais quoiqu'il agisse et médite continuellement, il parle fort peu, et ne s'explique souvent que par ses bonnes actions.

Le grand bruit ne convient qu'à la multitude, et aux hommes du commun, et les fleuves profonds font moins de bruit en roulant leurs eaux que les petites rivières.

L'homme sage sçait se taire, et sçait parler à propos; c'est par là qu'il se fait des amis et qu'il les conserve (2).

(1) Ici comme dans tout ce portrait du sage, Legouz se donne le malin plaisir d'emprunter à Brulart. Celui-ci avait décrit ainsi le repos dans la sagesse : « Avec elle, on est modéré, intrépide, incorruptible et admiré, et le dernier degré de la sagesse est un calme de l'esprit qui rend invulnérable, non pas pour être hors de l'atteinte des coups, mais pour en être inutilement frappé (p. 294) ». Cf. également la harangue de Brulart sur les combats du juge.

(2) BACON disait p. 28 : « On s'aperçoit facilement de leur fausseté (des paroles) et de leur déguisement en deux manières : 1° quand on parle sur le champ et sans avoir fait réflexion à ce que l'on doit dire 2° quand on parle avec passion et emportement ».

Il se tait dans ses maux et dans ses adversités, et il parle dans les calamités publiques (1).

Il dissimule autant qu'il peut les défauts des autres et il publie leurs vertus.

Il dissimule ses propres vertus (2) et parle quelquefois de ses défauts (3).

C'est un moyen sûr pour s'acquérir des amis, parce que la plupart des hommes ayant beaucoup de défauts aiment à voir, dans un homme de grand mérite, quelques rapports entre eux et luy. Ils l'aimeroient moins, si une vertu sans faiblesse l'élevait davantage au-dessus d'eux. L'intervalle qui seroit à traverser pour aller jusqu'à luy et jusqu'à son cœur leur ôteroit l'espérance d'y pouvoir jamais arriver. Une trop grande distinction par le mérite même nuit souvent à l'amitié (4).

C'est ce qui fait qu'un homme sage, pour s'accommoder au goût des autres hommes, affecte de leur montrer des défauts qu'il n'a point, et de cacher une partie de ses vertus.

Personne en ce monde n'est exempt de défauts, et le plus sage, c'est celui qui en a le moins (5).

Il y a des sages qui n'ont point d'autre défaut que de faire une profession trop publique de la sagesse. Il y en a d'autres que leur grande capacité détourne de la route commune. C'est quelquefois un défaut que la grande science, et elle ne compatit pas toujours avec la véritable sagesse.

C'est une espèce d'ambition que de vouloir sçavoir toutes choses, et la sagesse doit modérer cette ambition, aussi bien que celle qui a pour objet la grande fortune (6).

Il y a des sages qui se modèrent dans les plaisirs, ou

(1) BRULART parlait dans ses malheurs : il déplorait dans une harangue la mort de son fils ; il ne parlait point pour demander le soulagement des peuples, c'est-à-dire la réduction des impôts.

(2) Ce sage fait tout le contraire de ce que fait Brulart. Cf. CHEVREAU p. 2 : Le sage « se cache le plus qu'il peut, il veut qu'on devine plutôt ses actions qu'on ne les découvre. Il se plaît à voir le monde et ne se soucie pas d'être vu.

(3) Variante : et ne parle plus que de ses défauts. Legouz atténue l'expression, crainte que le sage ne ressemble à un hypocrite par trop d'humilité.

(4) LA ROCHEF. 90. « Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités » Les anciens disaient : *amicitia pares invenit aut facit*.

(5) Cf. *Réflexions sur différents sujets* p. 15 : « Les plus sages sont ceux qui sont sujets à moins de dérèglements ».

(6) BRULART prêchait aussi la modération : « Disons que la modération est proprement la vertu et la boussole des magistrats et de tous ceux qui concourent avec eux à l'administration de la justice. Nous ne sommes établis que pour la rendre avec cette tranquillité toujours égale qui est de son essence et qui la fait aimer des hommes (256) ». Mais Brulart ne pratiquait pas ses maximes et s'emportait contre les coupables ; il ne savait pas non plus modérer l'ambition « qui a pour objet la grande fortune ». Cf. Appendice, N° 2.

plutôt qui y paroissent tout à fait insensibles, mais ils ne peuvent se modérer dans la colère, et quoiqu'ils l'employent toujours à faire la guerre au vice, on peut dire que cette colère est un défaut, qui produit quelquefois autant de mal que de bien.

Il y a d'autres sages qui semblent exempts de ressentiment et de colère, mais qui en secret cherchent les plaisirs, et quoiqu'ils les prennent par des voyes honnestes, et sans faire tort à personne, on peut dire que cet attachement aux plaisirs est un défaut, puisqu'il les détourne des bonnes actions qu'ils pourroient faire (1).

Il se peut faire qu'un homme sage soit propre aux premiers emplois de l'état et de la robe, qu'il soit un ministre éclairé du prince et de la justice, qu'il ait également de la droiture et du sçavoir, qu'il soit toujours appliqué à son devoir, toujours attentif à rendre à chacun ce qui luy appartient, qu'il se souvienne de tout ce qu'il a appris touchant son ministère, qu'il prévoye par sa prudence tout ce qui peut arriver dans la suite, qu'il soit profond dans la connoissance des lois, qu'il soit presque sans passion, comme les lois mêmes, qu'il méprise les plaisirs, et le luxe, et la bonne chère, qu'il ne veuille même acquérir des richesses que par de bonnes voyes, mais pourtant qu'il soit avare et d'un tempérament trop froid ; et si ces défauts ne diminuent le prix et le mérite de toutes ses vertus, au moins ils en ôtent beaucoup à sa frugalité et à sa continence, qui semblent estre les effets de son avarice, et de la froideur de son tempérament (2).

(1) LA BRUYÈRE XI 98. « Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus que de se corriger d'un seul défaut. Ils sont même si malheureux que ce vice est souvent celui qui convenait le moins à leur état et qui pouvait leur donner dans le monde plus de ridicule ; il affaiblit l'éclat de leurs grandes qualités, empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits et que leur réputation ne soit entière. On ne leur demande point qu'ils soient plus éclairés et plus incorruptibles, qu'ils soient plus amis de l'ordre et de la discipline, plus fidèles à leurs devoirs, plus zélés pour le bien public, plus graves ; on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux ».

(2) JACQUES ESPRIT (II 42) refusait ses louanges à la continence des gens chastes, parce qu'elle vient « de l'extrême froideur de leur complexion ». Par le tour, ce passage nous semble une imitation de La Bruyère.

III. - De la fausse sagesse

Quoique la parfaite sagesse semble ne pouvoir estre accompagnée d'aucun défaut, comme l'or n'est point susceptible de rouille, néanmoins il n'y a point de sage dans le monde, qui estant considéré de près, se trouve aussi honneste homme qu'il le parait, et qui n'ait quelque défaut (1).

L'opinion que nous avons de sa vertu va souvent plus loin que cette vertu même. Il est bon pour l'honneur d'un grand homme qu'on le voye d'un peu loin, comme les plus excellens ouvrages de l'art et de la peinture ne doivent estre regardés que dans un certain point de vue, et une certaine distance, pour estre admirés (2).

Mais si cela est véritable à l'égard du plus honneste homme et du plus sage (3), il ne l'est pas moins à l'égard de ceux qui n'ont qu'une fausse sagesse. Il est bon pour eux qu'on ne les voye que de fort loin et par dehors.

Il n'est pas impossible que par de beaux dehors l'homme le plus vicieux passe quelquefois pour le plus sage. Le pyrrhonisme semble peu raisonnable lorsqu'en examinant les choses naturelles, il nous enseigne à douter de ce que nos sens nous assurent ; mais les erreurs où les hommes sont tombés en jugeant des mœurs d'autrui nous font voir qu'il est bon de douter de tout, et de suivre le pyrrhonisme, lorsqu'il s'agit de juger des hommes (4).

On ne peut raisonnablement douter qu'il n'y ait de bonnes et de mauvaises actions, et que le sage ne soit celui qui fait le plus d'actions louables.

(1) LEGOUZ reprend ici comme point de départ une maxime du chapitre précédent.

(2) LA ROCHEFOUCAULD 104 « Les hommes et les affaires ont leur point de perspective. Il y en a qu'il faut voir de près pour en bien juger, et d'autres dont on ne juge jamais si bien que quand on est éloigné ».

(3) Variante : à l'égard du plus honneste homme, il ne l'est pas moins.

(4) LA BRUYÈRE XII 42 : « La règle de Descartes qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement et distinctement est assez belle et assez juste pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes » Simon Foucher et Lantin prétendaient que Descartes avait emprunté aux académiciens la théorie du doute méthodique ; c'est pourquoi sans doute Legouz tout en jugeant comme La Bruyère qu'il faut douter du mérite apparent des hommes se réclame du pyrrhonisme et non du cartésianisme. Mais il semble aussi que Legouz se soit souvenu de Pascal. 425

Comme le faux sage c'est celui qui avec quelque vertu apparente ou véritable a une infinité de vices et fait le plus grand nombre de mauvaises actions, aussi le vray sage, c'est celui qui avec quelque petit défaut apparent ou véritable a un très grand nombre de vertus, qu'il fait voir aussi par un très grand nombre de bonnes œuvres (1).

Comme il ne faut point juger d'un arbre par sa feuille mais par son fruit, il ne faut point juger de l'homme par ses paroles et ses entretiens, souvent peu sincères, mais par ses actions.

Ne croyons point ce que nous disent les faux sages si nous ne voulons en estre trompés, mais croyons ce que font à nos yeux les vrais sages, dont nous connoissons la vertu par de fréquentes et de fortes épreuves.

Le malhonneste homme et le méchant peut faire quelquefois de bonnes actions (2), mais il ne les soutient pas par d'autres : il ne peut demeurer ferme dans une bonne résolution, il ne fait le bien que pour faire le mal, il ne pratique la vertu en apparence, que pour s'acquérir du crédit dans le monde, pour

(1) Cf. BACON, 157 : « Le mal est tellement caché dans le bien que nous faisons qu'il y a toujours quelque mélange de l'un et de l'autre dans la meilleure fin et les meilleurs moyens que nous puissions prendre pour faire de bonnes actions. Le mal est si naturel à l'homme que le mieux qu'il puisse faire dans le monde est de tendre seulement au bien et de s'efforcer sans cesse à diminuer ses imperfections ».

(2) Cf. LA ROCHEF., 187 « le nom de la vertu sert à l'intérêt aussi utilement que les vices » 221 « On fait souvent du bien pour pouvoir impunément faire du mal ». De même, Jacques Esprit I 513 écrira : « L'intégrité des magistrats est une affectation d'une réputation singulière ou un désir de s'élever aux premières charges ». La distinction que fait Legouz entre la vraie et la fausse sagesse, nous la retrouverons dans la *Véritable politique* 113 « L'amour propre se déguise si adroitement qu'il faut avoir les yeux bien fins pour le connoître au travers des apparences de la vertu sous lesquelles il se cache. Aussi ne jugeons point d'un homme par les choses qu'il fait à la vue de tout le monde. Comme il se sent observé il se fait violence et n'est pas dans son état naturel, surtout dans les actions d'éclat où chacun travaille à acquérir de la réputation et prend soin de cacher jusqu'à ses plus petits défauts.» Mlle de Scudéry remarquait qu'on peut « suivre la vertu par des motifs indignes d'elle. Les mauvaises causes peuvent, en quelques rencontres avoir de bons effets » (p. 116) Et Bacon (p. 31) : « Il ne faut pas même se fier aux actions quoiqu'elles soient des marques les plus certaines des sentiments des hommes, qu'après avoir pesé et examiné leur nature et leur qualité, étant certain que celui qui veut tromper ne manquera jamais de se montrer fidèle en des choses de peu de valeur et peu considérables pour tromper avec plus de profit en des choses de grand prix et plus importantes. »

LA BRUYÈRE, IV, 72 : « Toutes les passions sont menteuses; elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres; elles se cachent à elles-mêmes. Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, et qu'il ne s'en aide ». La démonstration de cette vérité est essentielle dans la satire de Legouz. Brulart parle en homme de bien et semble honnête et désintéressé. Mais la fin qu'il poursuit enlève toute grandeur à ses vertus.

y jeter de la poudre aux yeux, pour empêcher qu'on ne l'y observe, et enfin pour pouvoir s'abandonner plus impunément au vice.

Comme le singe imite l'homme sans estre sage et raisonnable comme luy, aussi l'homme vicieux imite souvent l'homme de bien par des actions extérieures, sans jamais luy ressembler dans le fonds.

Même comme celui qui a le talent de bien contrefaire imite le ton de voix, le geste, la démarche de ceux qu'il méprise et qu'il hait le plus, aussi le méchant homme imite quelquefois les actions d'un homme de bien par le mépris et la haine qu'il a pour luy et pour la vertu.

Le méchant veut estre vu et applaudi dans tout ce qu'il fait de bon, et il craint d'estre aperçu dans le mal qu'il fait.

Otez les spectateurs à ce théâtre, il n'y aura plus de comédiens ni d'acteurs : ces sortes de gens ne prennent le masque et les beaux habits que pour estre vus, et pour tromper ceux qui les voyent. C'est aux yeux du peuple qu'ils prennent des airs nobles, qu'ils marchent d'un pas et parlent d'un ton relevé, qu'ils font enfin les héros. Hors de là, ce ne sont que des malheureux, qui ne sont et qui ne paroissent rien quand ils reprennent leur naturel.

Les faux sages sont comme des acteurs et des personnages de théâtre. Ils veulent estre regardés et ne prennent le masque de la vertu qu'à ce dessein. Ils veulent attirer les regards du peuple et le satisfaire pour en tirer quelque tribut et quelque utilité. Dès qu'ils ne sont vus de personne, ils dépouillent leur gravité feinte et tous ces beaux dehors dont ils tâchoient d'éblouir la foule. (1)

Quoi qu'il soit certain qu'il y a de bonnes actions dans le monde, il est assez difficile de juger quelles sont les bonnes (2).

Une action est bonne par son principe, par ses moyens et par sa fin.

Mais qui peut connoître l'intention d'un malhonneste homme, qui est le principe de son action, et qui peut découvrir la fin qu'il se propose en la faisant ? La fin qui nous paroît est quelquefois bonne, et la fin qui est cachée, est fort mauvaise (3).

(1) Le comédien, c'est d'abord Brulart, en paroles défenseur des peuples et ferme comme un stoïque, en fait servile devant les puissants, sans vertu et sans caractère. Sur sa vie privée, cf. Appendice n° 5 et 2.

(2) LA ROCHEFOUCAULD, 170 : « Il est difficile de juger si un procédé net, sincère et honnête est un effet de probité ou d'habileté ».

(3) Quand Brulart se faisait confier la tutelle de ses neveux, il prétextait leur intérêt; en fait il obéissait à la cupidité et à la vengeance.

Qui croira que cet homme si pieux en apparence et qui s'est introduit par là dans la maison d'un grand, qui sembloit n'y vouloir pratiquer et inspirer que la vertu, que la libéralité envers les pauvres, que le mépris des richesses et de la volupté, méprisât si peu luy même la volupté et les richesses qu'il voulut seul profiter du mépris qu'il en auroit inspiré à son maître. (1)

Qui croiroit que ce fourbe qui est entré dans cette famille avec une douceur de colombe, y eût répandu le venin d'un serpent, qu'il eût mis tous ses soins à la traverser et à la tourmenter, et à la ruiner s'il en avait eu le pouvoir et qu'il ne fût entré dans cette maison, dans cette société, dans cette compagnie que comme le poison entre dans le corps pour le consumer et pour le détruire ?

Croiroit on que cet homme qui a donné pendant quelques années des marques de sa probité, et qui semble en donner une nouvelle en s'offrant de secourir le public et la veuve et l'orphelin, eût une vue intéressée, et n'eût point d'autre dessein que de s'emparer du bien de cette veuve et de cet orphelin sous prétexte de les défendre ? (2)

Cet autre (3) qui nous impose par sa fausse complaisance, et sa douceur feinte, gardera ce caractère auprès de nous jusqu'à ce qu'il nous gouverne, et dès ce moment il nous fera connoître son naturel farouche et cruel et dépouillera toute sa douceur. Rien n'est plus doux au toucher ni plus envenimé qu'un serpent.

Il n'y a rien de moins sincère quelquefois que celui qui nous parle partout de sa sincérité (4). S'il prône en luy cette vertu, c'est parce qu'il s'en veut défaire promptement, comme les marchands vantent les denrées dont ils veulent se défaire. Si vous l'en croyez, il parle toujours à cœur ouvert, ou plutôt il porte son cœur sur ses lèvres : il ne fait à vos yeux que des actions vertueuses, il vous fait de petites et de fausses confidences, afin que vous lui en fassiez de plus grandes et de plus sincères.

(1) Souvenir de Tartuffe et d'Onuphre.

(2) BRULART avait pris en mains les intérêts de sa belle-sœur et de son neveu.

(3) Variante : cet homme, qui nous impose. Il s'agit évidemment de Brulart qui après avoir siégé au Parlement comme Président à mortier se brouilla avec ses anciens confrères quand il fut devenu leur maître. Il agit de même envers ses frères qu'il traita d'abord avec une douceur feinte, qu'il persécuta dès qu'il se vit le plus fort.

(4) LA ROCHEFOUCAULD, 62 « La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens ; et celle que l'on voit d'ordinaire, n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres ». Il y avait sans doute au Parlement des âmes basses qui espionnaient et trahissaient pour le compte du Premier Président ou du roi. Si Legouz ne fut pas leur victime, ce que nous ignorons, le conseiller Fyot de la Marche fut dénoncé pour ses mauvaises lectures.

res. (1) Il tâche à pénétrer partout votre secret, et dès qu'il en sera venu à bout, et qu'il aura moins d'intérêt à le cacher qu'à le trahir, il ne manque pas de le faire ; dès qu'il trouve un maître qui est plus en état de payer sa perfidie que vous ne l'estes de payer sa discrétion, il ne manque pas de vous livrer et de vous vendre à luy, et de luy vendre, pour ainsi dire, tout ce qu'il sembloit avoir de vertu et de sincérité.

Nous ne pouvons jamais estre trahis que par nos amis et par ceux à qui nous nous fions.

Il est dangereux de se laisser conduire par ceux que l'on ne connoit pas entièrement, et qui sont gouvernés eux mêmes par leur interest, ou par leur orgueil.

Ces hommes et ces guides (2) sont toujours infidèles. Ils nous engagent dans tous les pièges qu'on nous tend, et ils sont comme ces feux qui brillent la nuit errans (3) à la faveur des vents qui les poussent, et qui ne nous luisent que pour nous précipiter dans un gouffre.

C'est ainsi que l'ab... C... après avoir fait profession d'amitié avec P. devint son persécuteur et son ennemi pour plaire au C. A., et le livra lâchement à celui qui ne le cherchoit que pour le perdre. (4)

C'est ainsi que L. R. après avoir esté longtemps l'ami de M. A. manqua de le livrer au C. M. qu'il avoit offensé, si celui-ci ne se fût sauvé par un coup d'adresse et de bonheur.

Ce n'est jamais qu'à nos dépens que nous admettons un lâche ou un ambitieux dans notre confidence ; il ne s'en sert jamais que pour nous nuire, et pour nous perdre s'il le peut, et pour élever sa fortune sur les ruines de la nostre (5).

Le plus homme de bien est toujours la dupe de celui qui ne l'est pas.

Tout le monde n'est composé que de fripons et de dupes. Les gens sans foy et sans honneur sont les trompeurs et sont les maistres dans le commerce du monde comme dans le jeu ; et

(1) Variante : de plus grandes. Il tâche...

(2) Variante : Ces guides sont toujours. Ainsi les frères de Brulart furent victimes de son intérêt et de son orgueil. Cf. Appendice.

(3) Variante : qui brillent errans.

(4) Il nous a été impossible de retrouver les anecdotes auxquelles Legouz fait allusion. Le C. M. dont il est question doit être le Cardinal Mazarin.

(5) Allusion à la conduite de Brulart avec son frère à propos de l'héritage de M. de Somberton, leur oncle, qu'il réussit à capter, à propos d'un mariage qu'il lui fit manquer.

les honnêtes gens sont trompés, ne passent et ne sont souvent en effet que les dupes des méchants. (1)

Si toutefois les honnêtes gens perdent quelquefois leur bien, leur fortune, et même la vie par les stratagèmes des méchants, ils ne peuvent jamais perdre leur honneur ; on a toujours de la vénération pour la vertu, même opprimée, et la postérité lui rend la justice que son siècle lui a refusée.

On connoit quelquefois mieux le vrai sage en son absence, ou après sa mort, que pendant sa vie ou que lorsqu'il est présent ; on l'estime, on le regrette, lorsqu'on se voit exposé aux traits des faux sages qui l'ont fait périr. (2)

Comme les hommes ne prennent le masque que pour monter sur le théâtre, aussi ils ne prennent l'apparence et le masque de la sagesse que pour s'élever dans le monde à quelque rang, où ils ne peuvent parvenir par un véritable mérite. (3)

Rien ne gâste et ne ruine davantage le beau teint naturel, que le fard dont se servent les femmes, et rien ne détruit tant la vraie sagesse que le fard d'une sagesse supposée. (4)

Souvent en feignant de l'amour, on est devenu amoureux, mais lorsqu'on s'est accoutumé à feindre de la vertu, on n'a jamais de vertu, parce qu'on reconnoit pour son malheur que la vertu feinte avance autant que la véritable, et que n'ayant pas besoin de la vertu véritable pour faire sa fortune, on ne pense point à l'embrasser ni à quitter la feinte.

Il y a eu dans tous les temps des hommes vicieux qui ont affecté d'avoir l'apparence de la vertu, et dans tous les temps on a dû se défier de ceux qui affectoient de paroître les plus vertueux et de se distinguer par des réformes austères et par des airs graves. (5)

(1) LA BRUYÈRE XI 26 « S'il y avait moins de dupes, il y aurait moins de ce qu'on appelle des hommes fins et entendus, et de ceux qui tirent autant de vanité que de distinction d'avoir su, pendant tout le cours de leur vie tromper les autres. Comment voulez-vous qu'Erophile à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des grâces et des bienfaits de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir ou désobligés, ne présume pas infiniment de soi et de son industrie ».

(2) Souvenir des paroles du Comte de Rouvre. Cf. Appendice.

(3) LA BRUYÈRE XI 140 « La différence d'un homme qui se revêt d'un caractère étranger à lui-même, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage ».

(4) Comme il arrive souvent chez Legouz, l'image est fausse.

(5) Souvenir de Brulart. Le Premier Président était chargé d'appliquer les réglemens concernant le costume des magistrats (*correspondance*, II, 259). Plus sévère que le ministre il prétendait empêcher de siéger ensemble les juges incompatibles (II 218) En 1662 il avait contraint sa Compagnie d'enregistrer le nouveau règlement du Palais (I 240 sqq.) C'est au nom de la morale offensée qu'il avait persécuté son frère Noël et renfermé son autre frère dans un cloître.

Quand il y auroit eu quelques vrais sages en tout temps, il est certain que le plus grand nombre estoit de ceux qu'on pouvoit nommer leurs singes et leurs faux imitateurs.

Il y a eu autrefois dans les synagogues des hommes profonds, éclairés, et véritablement vertueux ; il y en a eu d'autres qui n'en avoient que la figure et les beaux dehors, et que la sagesse même a nommés des sépulchres reblanchis.

S'il y a eu dans le portique et chez les Grecs (1) des Zénons et des Cléanthes, des Sénèques parmi les Romains, qui avoient beaucoup de vertus véritables, il y en a eu plusieurs autres qui n'ont fait qu'une profession extérieure de la sagesse stoïcienne, qui se contentoient d'avoir les écrits de ces grans hommes dans leurs bibliothèques et d'avoir leurs bustes et leurs statues de plâtre dans leurs maisons, et qui n'en estoient eux-mêmes que des bustes de plâtre et des représentations très imparfaites.

Les corps naturels forment et envoient de toutes parts leurs images, qui sont exprimées par les corps luisans qui leur sont opposés et il y a toujours plus d'images que de corps. Ainsi, il y a plus de figures et de représentations de la vertu que de vertus réelles et véritables.

La fausse vertu n'est qu'un art, qui n'est jamais si parfait que la nature qu'il imite (2) ; bien loin de la surmonter, cet art n'est pas même si parfait ni si noble que ceux qu'on appelle les beaux arts et qui expriment toutes choses par les ciseaux et les marbres, par les tableaux et le mélange des couleurs.

La véritable vertu est toujours naturelle et tire sa source de la nature et de la raison, et elle ne peut jamais avoir pour objet que le vrai bien.

Il est aussi naturel à un homme de bien de bien penser et de bien faire que cela est peu naturel à un méchant.

Celuy-ci force toujours son inclination et son naturel pour faire le bien. Il ne fait pas le bien parce qu'il a du penchant à le faire, mais parce qu'il a de la honte du mal, et quoique ce bien qu'il fait avec violence luy coûte beaucoup, on luy en a peu

(1) Variante : dans le portique des Zénons.

(2) Variante : que la nature, bien loin. Nous verrons en effet que la fausse vertu ne triomphe que pour un temps.

Cf. *Suite d'Euthyme et Théagène*, 279 : « La réputation que donne la véritable probité est d'un prix si exquis que ceux qui ne sont pas effectivement gens de bien veulent du moins le paroître, mais ils se contentent de garder quelques apparences et se reposent là dessus ».

d'obligation, puisque c'est toujours la crainte ou la honte du mal qui le luy arrache. (1)

Il ne fait jamais de bien, que pour en recevoir, et par un motif d'intérêt. Il veut par là établir son parti et grossir sa cabale. (2)

Il gagne quelquefois un homme de bien par quelque action apparente de vertu, qu'il ne fait que par force ; et il gagne beaucoup de méchants par de mauvaises actions, qui forment entre eux et luy une parfaite ressemblance.

Comme le masque que prennent les acteurs ne leur couvre que le visage, qui n'est qu'une partie du corps humain, aussi la fausse sagesse ne déguise en l'homme qu'une partie de ses actions. Il en laisse voir le plus grand nombre aux méchants comme luy, et ses mauvaises actions sont toujours en plus grand nombre que les bonnes.

Un homme de bien peut se tromper dans l'idée qu'il a de la vertu d'un autre. Plus il a de bonne foy, plus il écrit qu'un autre n'en manque pas.

Il peut aussi se tromper dans l'idée qu'il a de la vertu qu'il embrasse.

Celui-là n'est pas menteur, qui dit une chose fausse quand il la croit véritable, et celui-là n'est pas un faux sage qui embrasse une vertu qu'il croit véritable, quoiqu'elle soit fausse.

Il se peut faire aussi qu'un homme sage et vertueux croye s'estre trompé dans le choix qu'il a fait de la vertu, et qu'il ne se trompe que dans cette dernière opinion.

Brutus effrayé et désespéré dit un peu avant sa mort que la vertu n'est qu'une ombre et qu'un fantôme. Mais ces mots qui luy échappent par désespoir ne font croire à personne, qu'il n'ait pas pris le bon parti et qu'il n'ait pas embrassé la véritable vertu. Il n'empêche pas qu'on ne dise qu'il a esté le dernier des romains qui ait eu de la vertu et du courage (3).

(1) LA BRUYÈRE, XI, 64 « Nous faisons par vanité ou par bienséance les mêmes choses et avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fièvre qu'il a gagnée à veiller sa femme, qu'il n'aimait point ».

(2) Ce n'est pas la dernière fois que Legouz parle des cabales, cabales de Palais par lesquelles Brulart gouvernait sa compagnie, cabales domestiques d'autre part, dans lesquelles il enrôlait une partie de ses frères et de ses parents pour attabler les autres. Cf. Appendice n° 4, 2 et 8.

(3) Par souci de ne rien omettre, Legouz affaiblit sa pensée. Un autre eût seulement écrit que Brutus avait été le dernier des Romains.

Il ne faut pas juger de la vertu par les bons, ou par les mauvais succès qui l'accompagnent. La fortune est comme les femmes, qui s'attachent plus aux hommes voluptueux et méchans, qu'aux gens de bien.

Mais on peut juger de la vertu par l'opinion qu'un homme de bien laisse de luy après sa mort ; on ne connoit le bien qu'après l'avoir perdu. On peut juger de même d'un faux sage plus sainement après sa mort que pendant sa vie et que dans l'éclat de sa fortune.

Les hommes ne sont point masqués dans le tombeau. Ils ne peuvent plus y déguiser ce qu'ils sont, ni ce qu'ils ont esté. La mort les démasque tous, les égale tous, et met ceux qui leur survivent dans une égale liberté de juger d'eux et des autres. La postérité est un juge incorruptible, et son tribunal est toujours celui où l'on rend le mieux justice à la vertu comme au vice. (1)

Les vrais sages ne nous peuvent donner que de la satisfaction et de la joye pendant leur vie, et ne nous peuvent faire pleurer qu'à leur mort ; mais les faux sages nous coûtent souvent des larmes pendant leur vie, lorsqu'ils nous trompent et nous font injure et ne nous peuvent jamais réjouir ni rassurer qu'à leur mort.

C'est le terme fatal de leurs prospérités, et celui de nos malheurs. Nous ne commençons d'estre véritablement libres, que lorsqu'ils sont enfermés dans le tombeau.

Les vipères morts, écrasés et mis en poudre guérissent autant de maux, que les vipères vivans en ont fait par leur venin (2).

Le venin meurt avec le serpent. (3)

(1) Cf. LA MOTHE LE VAYER, II, 436. « La plus acharnée malignité ne dure que jusques au tombeau qui n'ensevelit pas le mérite des actions vertueuses ».

(2) Cf. la comparaison de Théophraste parlant de la dissimulation : « le venin des aspics est moins à craindre ».

(3) C'est l'oraison funèbre de Brulart. Quelque sauvagerie que l'on puisse trouver dans la haine de Legouz, on l'approuve quand on a lu les Mémoires du Comte de Rouvre.

IV. ~ De la rusticité

La rusticité n'est autre chose qu'une mauvaise habitude qu'on a prise de vivre, et de parler grossièrement, et contre la bienséance. (1)

Ce n'est pas par une seule action, ni un seul discours que l'on connoit la rusticité, mais par une longue suite de discours, et par un grand nombre d'actions. (2)

Ainsi, il n'y a que ceux qui vivent, et qui conversent le plus souvent avec nous, dont nous puissions connoître la rusticité.

Il n'y a guères d'hommes qui estant offensés par d'autres ne soient un peu rustiques dans leur ressentiment et dans leur colère, qui ne disent des injures à ceux qui leur en font, et qui ne menacent d'en faire. Quelque douceur naturelle qu'ils aient, ils se démentent dans ces mauvais momens, mais ce n'est que par accident qu'ils sont rustiques..

Ce qu'on appelle rusticité, c'est celle d'un homme qui ne sort jamais de ce caractère, qui parle toujours rudement, et avec peu de politesse, et qui vit de même.

L'intérêt qui assemble autour de luy beaucoup de gens les oblige à se contraindre et à luy dissimuler ses plus grands défauts. « Ainsi il est bien éloigné de s'en corriger. Il les montre

(1) THÉOPHRASTE : « Il semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances ».

LA BRUYÈRE XI 8 « L'incivilité n'est pas un vice de l'âme, elle est l'effet de plusieurs vices : de la vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie. Pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'a est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible et manifeste. Il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit ».

(2) Par conséquent la rusticité n'est pas un simple oubli ou une simple ignorance des usages ; elle est un vice ou comme dit La Bruyère l'effet de plusieurs vices. Brulart disait (244) : « il est réservé à la seule bienséance d'avoir l'économie de toutes les vertus » « il est de son devoir de se joindre à la justice comme à toutes les autres pour en découvrir et augmenter les agréments. En effet, il est tellement de la nature de la bienséance d'être jointe et liée avec les vertus, qu'elle ne peut jamais paraître sans elles; et comme elle est pour ainsi dire leur esprit, c'est elle qui les anime, qui les conduit, et les porte à produire au jour la commodité, les agréments, et tout ce qui peut plaire dans la vie honnête ».

à découvert, et il ne se contraint jamais pour des personnes qui luy applaudissent et qui rampent devant luy. (1)

Quand un homme grossier s'accoutume ainsi à dominer, et ne voit que ses inférieurs, il ne pense jamais à réformer en luy ce qui choque, et il demeure toujours grossier.

L'éducation fait la rusticité, autant que le naturel. Si l'on ne voit et si l'on ne fréquente que ceux qui ont les mêmes défauts qu'on a, on ne fera jamais que les augmenter comme ceux qui ont une même maladie contagieuse se la communiquent l'un à l'autre et l'accroissent chaque jour.

Il n'y a point d'homme si grossier, qui ayant du bien ou du crédit, ne trouve des flatteurs qui le louent de sa politesse.

C'est ainsi que les hommes par simplicité ou par intérêt ont adoré quelquefois des troncs d'arbres et des pierres brutes, et ont trouvé des dieux rustiques dans les matières les plus insensibles et les plus grossières (2).

Ce n'est pas seulement à la campagne et dans la province, que l'on trouve de la rusticité, c'est dans les premières villes, et quelquefois à la cour qui est le séjour de la politesse.

Ceux qui ont une disposition extraordinaire à la rusticité ne s'en dépouillent jamais en quelque lieu qu'ils soient.

Un homme grossier se trouvant dans une ville où le monde est poli et parle beaucoup, veut aussi beaucoup parler, mais il

(1) Mlle DE SCUDÉRY, 163. « Non seulement on ne leur (aux grands) dit pas la vérité, mais on leur dit des mensonges et la flatterie va quelquefois si loin, qu'on imite leurs défauts naturels ». 164 « Pour ceux qui commandent aux autres, rien ne les aide à se connaître et ils sont seuls à juger d'eux mêmes ».

La Bruyère XII 41 « Les flatteurs, les fourbes, les calomnieux, ceux qui ne délient leur langue que pour le mensonge et l'intérêt sont les charlatans en qui il se confie... »

On voit que le rustique de Legouz est un grand personnage, à savoir son ennemi le Président Brulart, qui règne sur un parti au Parlement. Cependant Brulart ne se croyait pas tel (Cf., p. 245) « Ce qui choque les gens bornés ne surprend guère l'honnêteté, et ce qui leur plaît est le plus rarement de son goût. De sorte que l'intérêt, bien loin de l'éblouir, ne peut la faire abaisser; qu'elle n'est point sujette aux préventions, ne s'attache à rien, sans en connaître la valeur, et qu'elle a toujours plus d'égards au mérite qu'à la fortune; et comme elle ne cherche qu'à se rendre agréable et qu'à plaire, dans cette vue elle montre toujours une douceur et certains agréments qui vont droit au cœur et qui y portent avec la politesse l'amour de la raison. C'est pour cela que la dureté et la rudesse ne sont jamais d'un honnête homme, qu'il a en horreur la violence, qu'il ne peut s'accommoder des emportements ni du trop de chaleur, et qu'il préfère l'excuse et le pardon à la vengeance. En effet l'humanité lui inspire quelque chose de si tendre qu'il ne peut même sans souffrir exercer contre les plus coupables toute la sévérité des lois ».

(2) Ces maximes seront développées au chapitre de l'estime des hommes.

parle d'un ton de voix si élevé, que cela fait voir qu'il vient de loin, et cette rusticité luy fait perdre une partie de l'estime que les choses qu'il avoit dites lui avoient acquises.

Un magistrat qui est dans une application fort grande et dans un travail continuel, recevra quelquefois ses cliens d'un air si rude, et leur parlera d'une manière si aigre, qu'il les obligera de s'accommoder, et ne leur donnera pas moins d'aversion pour sa rusticité que pour le procès qui leur en a attiré des marques. (1)

Le mérite peut estre accompagné de beaucoup de rusticité. (2) Souvent un homme qui songe à remplir son esprit de la connoissance des lois et des maximes, ne pense nullement à polir ses meurs ni à plaire. Comme il présume beaucoup de luy même et de ses lumières, il a mauvaise opinion des autres, il leur parle et les traite rudement, et en brusquant ceux qui le contredisent, il fait que le plus grand nombre est intimidé, et demeure dans le silence. C'est ainsi qu'il s'établit, surtout si avec cette rudesse, il a l'air d'un bon homme et d'un homme franc, ce qui se rencontre souvent avec l'air bas et grossier. Quelque bonne qualité que puisse avoir un homme de ce caractère, il ne doit souvent son crédit qu'à sa rusticité. Je ne say par quel caprice des hommes il arrive qu'ils croient que la politesse et le bon sens ne compatissent que rarement. On a souvent meilleure opinion du bon sens d'un homme grossier, que de celui d'un homme fort poli.

La rusticité se rencontre assez souvent avec la naissance. Un homme de qualité et qui en aura assez l'air, en se montrant et en parlant en quelques occasions, ne sera pas de même partout. Il fera (3) mille brusqueries à ceux de sa famille, à ses enfans, à ses supérieurs ; il voudra trancher partout du maître, et sa manière rude luy donnera pour ennemis quelquefois les

(1) Cliens est pris au sens du latin *clientes*. Les patriciens bourgeois cherchent toujours des analogies entre les institutions de leur époque et celles des romains. M. Thomas nous apprend qu'en effet les plaideurs aimaient mieux s'accommoder que plaider devant Brulart.

(2) LA BRUYÈRE : XII, 48. La grossièreté, la rusticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'esprit ». Et Mlle de Scudéry 560 « Ils font connaître toute leur plaisanterie à une façon de parler populaire et basse, qui ne remplit l'imagination que de choses agréables, qui met dans leur bouche tout ce qui n'est que dans celle des personnes les plus grossières, et qui fait voir que pour avoir appris tout ce qu'ils disent, il faut de nécessité qu'ils aient passé la plus grande partie de leur vie avec la plus mauvaise compagnie du monde ».

(3) Variante : en se montrant et en parlant en public ne sera pas de même en particulier. Il fera. Sur tout ce passage, cf. NICOLE : *Essais de morale*.

grans de la cour, et quelquefois ses plus proches parens, et ceux qui auroient le plus d'attachement pour luy. (1)

La rusticité d'un homme de naissance et d'un rang distingué est bien plus insupportable que celle d'un homme du commun, qui n'a que fort peu de mérite, et qui est rustique dans toutes ses manières de parler et d'agir.

Ceux qui sont tout à fait grossiers, qui ont toujours le visage noir et hâlé, qui laissent croître leur barbe comme les gens de la campagne, qui mêlent de l'ail et de l'oignon dans tous leurs potages, et dont l'haleine le marque, qui font des terres par leurs mains, qui éveillent eux mêmes leurs valets pour aller à la charrue, qui ont plusieurs charrues attelées de bœufs ou de chevaux, qu'ils suivent eux mêmes au milieu de leurs terres, qui trafiquent dans les foires, qui achètent et vendent du bétail et des ustensiles, [qui mettent leur main dans le plat sans cuiller et sans fourchette, qui par leur trop grand appétit dégoûtent tout le monde] (2) qui entrent dans leurs écuries et s'abaissent jusques à panser, à étriller et à ferrer leurs chevaux, qui pansent aussi leurs playes (3) et (procurent) (4) force remèdes pour guérir leur gale, et qui manquent pas de nous parler et de nous entretenir de tous ces détails, sont à la vérité très rustiques et très incommodes, mais ils donnent dans un ridicule qui nous venge assez du tort qu'ils nous font: (5)

On en rit, mais on les souffre parce qu'ils nous incommode souvent sans le sçavoir et sans le connoître, et parce que leur rusticité n'est, pour ainsi dire qu'extérieure et ne consiste que dans des qualités et des défauts du corps.

La rusticité d'un homme qui a des lumières et qui est dans un rang distingué est bien plus odieuse. Quand il offense quelqu'un, il le veut faire, et il sait bien qu'il le fait. Quand il parle et raille grossièrement, il trouve des gens autour de luy, qui l'imitent, car c'est la manière la plus adroite de

(1) Nouvelle allusion à la dureté de Brulart envers les siens et envers ses inférieurs. On trouve à peu près la même réflexion au chapitre II. Et Legouz répète ici à peu de chose près ce que dit le Comte de Rouvre. Cf. Appendice 2, 4, 7.

(2) Le texte primitif ne contient pas les mots entre crochets. Ils ont été ajoutés en marge.

(3) Variante : qui pansent aussi leur cautères.

(4) Illisible dans le manuscrit.

(5) Portrait imité de Théophraste mais très curieux. La fortune des parlementaires de province consistant uniquement en terres, tous s'occupaient de leurs domaines en propriétaires avisés. Legouz nous apprend que leurs soucis habituels influaient sur leurs manières et leur conversation.

flatter un homme, que de faire la même chose que luy. (1)

Ils font passer pour un grand homme, celui qui estant considéré par des yeux plus fins ne se trouvera qu'un grand rustre.

Ils sont comme ces échos rustiques des bois et des rochers qui renvoyent et qui imitent les paroles des personnes les plus rustiques.

C'est une pure rusticité que de ne vouloir jamais revenir d'un sentiment et d'une prévention, quoique l'on en connoisse l'injustice. (2)

La haine rustique est plus durable et plus opiniâtre que les autres.

La fermeté est fort louable lorsqu'il est évident que l'on a pris le meilleur parti, soit pour aimer, soit pour haïr. Mais elle est fort à blâmer lorsqu'elle ne tend qu'à nous faire haïr constamment des personnes vertueuses, ou à nous faire éviter des opinions aussi raisonnables qu'elles semblent nouvelles.

Il y a de la rusticité à n'estimer que les choses de son temps, lorsque l'on est dans un âge fort avancé, et à débiter des contes et des quolibets usés parmi le monde nouveau et poli. (3)

Il y a aussi quelque rusticité à critiquer fièrement ce que font les écrivains polis du temps, à dessein de se mettre au-dessus d'eux.

Un homme qui aura écrit poliment il y a trente ou quarante ans, ne pourra souffrir qu'aujourd'hui l'on compose avec plus de politesse que luy ; il aura esté poli, et le sera encore assez si vous voulez dans ses écrits, mais il sera rude dans ses mœurs et dans sa manière (4) de juger de tout et de tout censurer. Il dira fièrement que cet ouvrage de prose ou de poésie ne vaut rien, sans l'avoir lu, ni avoir examiné ce qu'il vaut, et il auroit quelque interest à l'estimer parce qu'il vaut mieux que les siens, et

(1) Ce que souhaite Legouz ce n'est pas la politesse mondaine ni l'élégance des manières. c'est chez les supérieurs le respect de ceux qui sont au dessous d'eux. Or Brulart tout en négociant pour se faire un parti se plaisait à intimider. Cf. le tome I de sa Correspondance (affaire du Règlement du Palais) et appendice n° 2.

(2) Nouvelle allusion à la prévention de Brulart qui l'empêchait de revenir sur ses opinions.

(3) Cf. MÉRÉ 39 : Cet homme qui n'avait ni goût ni sentiment ne laissait pas de se mêler à tout ce que nous disions, mais il nous surprenait presque toujours et nous faisait souvent rire. Il admirait l'esprit et l'éloquence de M. du Vair et nous rapportait les bons mots du lieutenant criminel d'O. » Il suffit de lire les discours de Brulart pour voir qu'il en était demeuré aux modes de la Fronde et de Louis XIII.

(4) Variante : mais il sera rude dans sa manière.

qu'il ne peut le mépriser sans mettre les siens à fort bas prix. (1)

Rompre en visière mal à propos à d'honnêtes gens, blâmer en face leurs ouvrages ou leurs opinions, les critiquer aigrement et le plus souvent sans sujet, contester et disputer dans une conversation, ce sont des effets de la rusticité. (2)

Il y a beaucoup d'hommes qui se gâtent par l'habitude qu'ils ont avec des gens rustiques, et qui deviennent comme des copies de ces originaux, mais on peut dire qu'en fait de rusticité il y a des originaux si merveilleux, qu'ils n'ont point de copies.

Cet homme est assez bien fait, il a de l'embonpoint, il a bonne mine ; à le considérer d'un peu loin, il passeroit pour assez honnête homme. (3) En l'approchant même, on ne connoit pas qu'il manque de probité et d'honneur, mais il a des qualités qui peuvent le faire passer pour un homme très rustique, et qu'on a tiré de la charrue pour l'élever à une dignité, sans qu'il ressemble pour cela à ces illustres romains dont on raconte la même chose.

Quand il entre dans une compagnie, c'est sans se baisser pour faire la révérence, et c'est en faisant un si grand bruit de ses pieds, qu'on diroit que ce n'est pas un homme, mais un quadrupède (4) qui s'introduit dans la chambre. Si d'abord l'on entre en conversation, il y veut primer, en parlant beaucoup, quoique toujours mal. Il parle de ses voyages, et il en dit mille choses qui sont visiblement fausses, se servant en cela du beau privilège de ceux qui viennent de loin. Il conte ses aventures avec une hardiesse qui fait voir qu'il est persuadé des bonnes choses qu'il dit, quoiqu'il ne dise rien qui vaille. Si l'on parle de chevaux, jamais Solrysel n'en a tant scéu ni tant dit que luy. Il connoit les remèdes qui les guérissent, les maladies qui les attaquent, leur âge, leurs qualités (5), bonnes ou mauvaises. Si l'on vient à parler de troupeaux de bœufs ou de moutons, c'est là qu'il triomphe. Il sait les profits qu'on en peut tirer par an, Si l'on se jette sur les bâtimens et sur l'architecture, quoi-

(1) On voit que Legouz s'exerce à étonner par un trait inattendu à l'imitation de La Bruyère. Il est visible par ce passage et par d'autres qu'à la source de son animosité contre Brulart il y avait la vanité blessée d'un auteur.

(2) LA BRUYÈRE, V, 22. « Cléon parle peu obligeamment ou peu juste, c'est l'un ou l'autre ; mais il ajoute qu'il est fait ainsi et qu'il dit ce qu'il pense ». Legouz reviendra sur cette remarque, dans son dernier chapitre, car cette rusticité est l'effet de la vanité. Cf. aussi infra p. 100.

(3) Variante : pour honnête homme. Il s'agit de Brulart.

(4) Variante : mais une beste à quatre pieds qui.

(5) Variante : leur âge, leurs propriétés, leurs qualités.

qu'il ignore ce que c'est, et qu'il n'ait presque jamais tenu de compas, ni lu une page de Vitruve, il parle de bâtimens aussi décidément que le cavalier Bernin ou que Mansard. S'il a fait bâtir quelque maison (1) de campagne, il la préfère à toutes celles des autres ; il ne trouve de beauté et de régularité que dans la sienne ; il nous dira par le détail ce que coûtent les bois de la charpente, les pierres de taille, les fenestres, les croisées, et ne cessera point d'en parler qu'il ne vous ait tout conté, quoique vous ne lui demandiez rien. Si l'on s'entretient des maladies du temps et des vapeurs, il y sait des remèdes infailibles ; il nous fait connoître par vives raisons, et toujours d'un ton de voix emphatique qu'il faut boire du cidre ou de la limonade, (2) il la compose lui même, et surtout il fournit des remèdes aussi sûrs que naturels aux filles et aux femmes qui sont tourmentées de vapeurs. Au reste, il se vante de faire autant d'opérations chimiques que le plus habile charlatan ; il fait le verre et il le coupe, il sait l'usage du feu et il l'avale même. Doit on s'étonner qu'il brille tant de feu dans son esprit et dans son entretien. (3)

Cette rusticité d'un homme qui se vante de tout sçavoir et qui sait peu est une plaisante chose ; elle divertit beaucoup de personnes mais elle fatigue les plus honnestes gens qui ne peuvent goûter que les bonnes choses et qui épargnent d'autant plus un si bon honne qu'ils connoissent bien qu'ils pourroient l'attaquer et le railler impunément.

Cet autre qui a du mérite, mais dont l'esprit et l'humeur ont trop de penchant à la colère ne parlant que rarement de sens froid, paroît avoir autant de rusticité qu'un homme dépourvu de bonnes qualités. (4) Si l'on balance un peu trop à suivre ses

(1) Variante : S'il a fait quelque maison.

(2) Variante : du jus de pommes ou de la limonade. Le *Lantiniana* contient beaucoup de recettes de ce genre, mais il n'est pas probable que Legouz fasse allusion à Lantin qui était un vrai savant. Il devait y avoir au Parlement beaucoup de copies de Lantin très inférieures au modèle.

(3) Legouz ajoute en marge à la suite de : dans son esprit et dans son entretien : « Si quelqu'un le contredit, il le brusque et lui dit tout ce que la colère la plus brutale peut inspirer sur le champ. Sa vanité pourtant l'empêche plus sûrement de s'apercevoir du mépris universel qu'on fait de ses discours ».

(4) Cf. BACON, 147 : « Quand un opiniâtre a commencé de contester quelque chose, son esprit se ferme à tout ce qui peut l'éclairer. la contestation l'irrite quelque juste qu'elle soit, et il semble qu'il ait peur de trouver la vérité », et Ibid., 165 : « Les qualités les plus naturelles des âmes basses et faibles sont la contestation et l'opiniâtreté, il n'y a que les âmes fortes qui savent se dédire et abandonner une mauvaise partie ». C'est encore un portrait de Brulart dont tous les éléments seront développés au chapitre de la vanité. Ici non plus la rusticité n'est pas un simple manquement à la politesse, c'est une impuissance à contenir les excès d'un naturel orgueilleux et violent. Cf. aussi NICOLE. *Essais de morale*.

caprices de dévotion, ou ses opinions de jurisprudence, il traite ceux qui doutent tant soit peu là dessus comme des gens qui ne voient goutte en plein jour, il leur parle de haut en bas, il opine d'un ton de voix toujours élevé, la colère qui luy fait prendre des pensées et dire des choses extraordinaires luy cause aussi des mouvemens de corps et de visage, qui semblent des convulsions, (1) et ce sont des convulsions qui n'amènent pas la mort prochaine de celui qui parle, mais souvent de ceux qu'il juge. Ses grimaces font peur, et sa colère effraye quelquefois les innocens aussi bien que les coupables. On diroit qu'il prend plaisir à condamner et à faire voler des testes, et quand il ne le peut faire, il fait du moins voler les chapeaux de ceux qui ne le saluent pas assez promptement.

Peut on ne pas trouver beaucoup de rusticité dans un homme qui n'a jamais pensé à se polir quoiqu'il ait toujours vu le monde ; qui n'aurait pu même y parvenir quand il y aurait pensé par la petitesse de son génie, car quoiqu'il ait du sens, il manque d'esprit, (2) et s'explique toujours de la façon la plus grossière. Il se retranche sur la sincérité et sur la franchise, et sa mise, son teint de cyclope ne démentent pas son naturel et ne le déguisent point. Toute sa vie est pleine d'actions et de discours très rustiques, qu'il croit expier en condamnant ceux qui en font de pareilles, avec la dernière sévérité.

J'en connois un autre qui est à peu près de même caractère, et qui n'en est différent qu'en ce que sa rusticité paroît encor davantage, parce qu'il veut toujours parler sans sçavoir ce qu'il dit. (3)

Les dignités ne corrigent point les défauts, elles les produisent et les étalent au grand jour.

Comme on voit quelquefois des figures rustiques posées sur le haut des bâtimens, servir d'ornemens à l'architecture par leurs diversités, aussi il se peut faire que des hommes très rustiques soient dans les premiers rangs, et qu'ils y donnent un nouveau lustre à ceux qui ont plus de politesse.

La rusticité peut naître du naturel particulier et disgracié des hommes, et elle peut venir aussi du naturel du pays ; il y a des villes où les vins et où les esprits sont plus grossiers qu'ils

(1) Variante : Qui semblent des convulsions. Ses grimaces font peur. Ce sont les violences de Brulart que décrit Legouz en empruntant au Comte de Rouvre plus d'un trait de sa peinture.

(2) Ces paroles de Legouz rappellent étrangement le jugement que Bouchu portait sur Brulart. Cf. aussi La Bruyère loc. cit. (supra p. 98). C'est Brulart encore dont il est question.

(3) Cf. Mlle DE SUCDÉRY, p. 217.

ne sont ailleurs ; il y en a d'autres où les esprits sont aussi grossiers que les vins et les mets y sont délicats.

Y-a-t-il de la politesse dans une ville où l'on offre au roy de bons fruits et de bon vin et où on luy fait entendre qu'on en a encore de meilleur, qu'on réserve pour une autre occasion ? (1)

Peut on dire aussi qu'il n'y ait point de rusticité dans cette autre ville où l'on maltraite et d'où l'on chasse un pauvre étranger, sans autre sujet que pour luy voir la barbe mal faite et un habit d'une couleur différente des habits qu'on y porte ?

Ne nous flattons point là dessus : la plupart des hommes, même très laborieux et très appliqués à leur devoir ont quelque chose de très rustique.

Ce mar... de fr... est un grand guerrier ; on ne le peut nier. Il est parvenu par sa valeur au comble des honneurs ; son seul courage l'y a poussé, mais ce n'est point un héros de douce et d'amoureuse manière. Il est rude et sévère à ses soldats, il est rigide observateur de la discipline militaire, et il tient pour maxime que pour se perfectionner dans la profession des armes, il faut peu venir à Paris et à la Cour. Peut-il avoir la politesse qu'on ne ne puise que dans ces sources ? (2)

Ce capitaine de vaisseau et ce commandant d'escadre (3) se sont signalés sur mer, ils en sont venus aux mains avec les ennemis en plusieurs batailles navales où ils ont toujours eu l'avantage, ils ne craignent ni l'eau ni le feu, ils affrontent les ponts avec une fermeté inébranlable ; ils demeurent (4) intré-

(1) La ville offrait un présent quotidien au roi durant le temps qu'il résidait à Dijon. La Chambre de ville dut à cette occasion commettre une grossièreté dont nous n'avons pas retrouvé une relation précise.

(2) Ce maréchal de France : Catinat : « Il s'éleva par degrés sans aucune brigue; philosophe au milieu de la grandeur et de la guerre, les deux grands écueils de la modération, libre de tous préjugés, et n'ayant point l'affectation de paraître trop les mépriser. La galanterie et le métier de courtisan furent ignorés de lui ». (Voltaire. *Siècle de Louis XIV.* Ch. XVI). Catinat était l'homme du jour; il venait de vaincre à Staffarde en 1690, et surtout il venait de prendre Montmélian. Or, la prise de Montmélian avait excité la verve des rimeurs dijonnais (Cf. Aimé PIRON : *Montmélian tarbolai*) et provoqué des réjouissances publiques.

(3) Ce capitaine de Vaisseau : Jean Bart qui ne devint chef d'escadre qu'en 1697; ce commandant d'escadre : Duquesne mort en 1688. Peut être aussi anticipant sur l'avenir, Legouz désigne-t-il Jean Bart par les termes commandant d'escadre. Le capitaine de vaisseau serait alors Duguay Trouin. On sait que tous deux venaient de se distinguer dans la guerre de la ligue d'Augsbourg.

(4) Variante : ils demeurent avec un visage serein.

Cf. MÉRÉ, 190 : « La guerre est le plus beau métier du monde, il en faut demeurer d'accord, mais à le bien prendre, un honnête homme n'a point de métier ».

pides avec un visage serein lorsque le ciel ne l'est pas, on ne les voit pas pâlir au milieu des tempêtes et des gouffres de la mer, au milieu des coups de canon et des foudres qui crèvent la nue, mais ils sont rudes et peu polis sur terre, ils n'y parlent pas du ton des autres hommes, et ils s'expliquent partout aussi rudement que s'ils commandoient aux soldats et aux matelots d'un vaisseau, et que s'ils parloient aux forçats et aux comites d'une chiourme. Je ne say pas même s'ils n'en ont pas l'air et les manières.

Y a-t-il de la politesse dans ces bureaux de douane, de finance (1), où l'on ne fait quartier à personne ? Si ceux qui y songent à s'enrichir et à exiger des droits dont ils sont les inventeurs, ne les exigent pas humblement et avec des paroles douces et agréables, comme ils n'ont pas le cœur fort tendre, ce n'est pas en attendrissant les cœurs qu'ils veulent se faire payer, souvent ce qu'on ne leur doit pas ou plus qu'on ne leur doit. Ils veulent intimider et dépouiller tout le monde, ils ont toujours l'œil hagard, la parole rude, l'air fier et chagrin, la mine tout ensemble basse et hautaine, enfin leur rusticité n'est pas moindre que celle de ces malheureux ouvriers qui travaillent aux mines d'or, mais ceux-là le cherchent et l'amassent pour autrui et ceux-ci travaillent principalement pour eux mêmes.

La rusticité des autres personnes est incommode, et trouble un peu la douceur de la société civile, mais la rusticité des gens qui s'établissent dans les bureaux est véritablement nuisible, et en troublant notre repos, elle nous fait perdre injustement notre bien.

On a comparé également ces bureaux et les commis qui les occupent à ces divers départemens affreux que Pluton a donnés dans un opéra aux divers supplices des malheureux, et l'on a fait une élégante parodie des vers qui s'y chantent, en les appliquant à ces bureaux impitoyables comme ceux des enfers.

L'employ qu'on a, le grand travail, l'application continue, l'intérêt et l'avarice contribuent à la rusticité. Faut-il attendre que cet homme qui ne voit rien de si sublime que la pratique du Palais, et qui ignore pourtant la belle jurisprudence, ait un autre naturel et une autre conduite que celle des praticiens. (2)

Il est vray qu'il prend quelquefois un air riant et radouci, et

(1) Variante : dans ces bureaux de finance.

(2) Legouz revient ici au Président Brulart, fort appliqué à son métier de juge, mais, disait Bouchu, sans capacité c'est-à-dire sans connaissances de jurisprudence. Du reste, Legouz développera cette remarque à propos de la vanité.

qu'il a bonne opinion luy même de sa politesse et de son éloquence ; mais il n'égale pas même les Cicérons qui se sont faits chez P. Fournier. (1) Il a un fonds de rusticité qui luy fait rompre en visière à ses amis, à ses parens, aux hommes et aux femmes, il se fait sottement un honneur et un mérite de piquer tout le monde et de dire des choses fort choquantes en face, comme en l'absence de ceux dont il parle, enfin les ronces et les buissons hérissés d'épines et pleins seulement de fleurs sauvages ne sont pas plus rustiques que luy.

L'oserai-je dire ? l'attachement aux sciences les plus sublimes et la profonde spéculation produit quelquefois de la rusticité dans les mœurs.

Il arrive souvent qu'un profond théologien qui s'échauffe trop souvent à disputer en prend si bien l'habitude qu'il veut disputer avec son père, avec sa mère, avec ses plus proches parens et les convaincre par ses argumens de son mérite et de sa capacité.

La conversation des honnestes gens ne doit jamais dégénérer en dispute. La conversation douce contente tout le monde, et la dispute, comme le jeu, laisse toujours du chagrin à celui qui est vaincu.

Un grand pape, avant que de parvenir au pontificat, se fit haïr par ses confrères par des disputes de scolastique où il affectoit de l'emporter toujours et ses airs rudes luy gagnoient peu d'amis parmi ses égaux. (2)

Ce grand philosophe (3) s'est fait admirer par les découvertes qu'il a faites dans la nature. Son esprit a autant d'étendue que le monde, il pénètre les causes, les propriétés, et les effets de tous les corps naturels, mais ses grandes spéculations qui l'empêchent de penser à polir ses mœurs luy ont laissé un extérieur qui tient beaucoup de la rusticité.

R estoit successeur de R ; il estoit très habile mathématicien, il avoit parcouru et observé tous les corps célestes, il avoit même donné son nom à quelques uns ; cependant soit que sa naissance luy donnât un air grossier, soit que cet air fût un effet de ses

(1) BOILEAU. Satire, I, 124 : « Et dont les Cicérons se font chez P. Fournier ». Nouvelle allusion au Président Brulart.

(2) LA BRUYÈRE, XII, 56. Les portraits que dessine la Bruyère ne ressemblent pas à ceux de Legouz, peut être cependant les ont-ils inspirés.

(3) Ce grand philosophe : Leibnitz ami de Lantin, de Nicaise, de Simon Foucher et fort populaire auprès des érudits dijonnais.

méditations et de ses abstractions, il est certain qu'il paroissoit rustique. (1)

La considération qu'on a pour de grands personnages fait qu'on ne les reprend pas de leurs défauts, mais elle n'empêche pas qu'on ne les observe, et leur mérite même ne sert qu'à les faire mieux remarquer.

(1) « Roberval estoit successeur de Ramus ». Roberval n'était pas proprement le successeur de Ramus, mais occupait la chaire que Ramus avait fondée. Il avait été l'ami du dijonnais Lantin; la rusticité de son caractère se manifestait surtout par une humeur un peu vive. Méré dit d'un autre savant, p. 39 : « C'était un grand mathématicien qui ne savait que cela. Ces sciences ne donnent pas les agréments du monde ».

V. - De l'estime des hommes

Le meilleur moyen de se faire estimer des hommes, c'est la vertu et la bonne conduite ; mais ce moyen n'est pas toujours le plus prompt et le plus sûr pour s'acquérir de l'estime.

Ceux qui dissimulent adroitement leurs défauts, et qui vantent leur vertu, sans en avoir, sont souvent plus estimés que les véritables vertueux.

La plupart des hommes n'étant différens que par les apparences, ne jugent aussi que par là les uns des autres, et il arrive souvent que celui qui a les plus belles apparences de la vertu est le moins vertueux. (1)

Il n'y a que les insensés qui tâchent de passer pour plus vicieux qu'ils ne sont, et qui se plaisent à tomber par là dans le mépris.

Mais les hommes de bon sens veulent souvent qu'on les croie plus sages qu'ils ne sont, et se parent d'un mérite qu'ils n'ont pas, pour s'acquérir de l'estime.

On estime ceux qu'on croit pleins d'honneur et de bonne foy, mais souvent on connoît peu ce que c'est que cette bonne foy, et que cet honneur. (2)

Il n'y a point de fourbe qui n'ait l'air d'un honneste homme et qui n'ait mérité ce nom de fourbe par une sincérité et une honnesteté qui n'est que dans l'apparence. Cependant, comme personne n'aime à estre trompé, personne aussi n'aime ceux qui trompent.

On les estime quelquefois, et pour quelque temps, mais on cesse de le faire lorsqu'ils cessent de se déguiser.

Comme il est malaisé de mentir souvent sans se couper et sans se contredire, il est difficile à un homme dont la mine, dont le visage et les yeux mentent de soutenir toujours ce personnage et de ne se pas démentir. (3)

(1) LEGOUZ reprendra ici les remarques qu'il a faites dans le chapitre de la fausse sagesse. Mais après avoir reconnu comment le faux sage cherche à tromper son entourage, nous verrons pourquoi il y a des gens qui se laissent tromper. Ce chapitre et le suivant présentent d'ailleurs de grandes ressemblances avec la Préface des Mémoires de Noël Brulart, comte de Rouvre.

(2) LA ROCHEFOUCAULD, 166 « Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite ».

(3) Ainsi le faux sage ne trompe ni tous les hommes, ni pour toujours. Il y a chez Legouz plus de haine contre des personnes que de pessimisme. C'est que Brulart a été démasqué. Cf. Appendice N° 5 et 7.

On n'aime les fourbes qu'autant qu'on leur ressemble ou qu'autant qu'ils sont inconnus.

L'amitié d'un homme raisonnable ne peut estre fondée que sur l'estime, ni l'estime que sur la vertu, et sur le mérite apparent ou véritable. (1)

Il se peut bien faire qu'on n'aime pas ceux que l'on estime ; on estime souvent plus ceux que l'on hait, que ceux que l'on aime. L'estime s'arrache et l'inclination se donne, on estime la vertu et le courage dans un ennemi public, quoiqu'on abhorre sa personne.

Mais il ne se peut faire que l'on n'estime point du tout ceux que l'on aime. (2)

On appelle estime la bonne opinion que l'on a pour la vertu, pour l'esprit, et pour le courage d'un autre. L'estime aussi bien que l'amitié n'a pour objet que le mérite d'autrui, mais il semble qu'elle naisse de nostre propre mérite, et que nous ne puissions ni aimer, ni estimer que par rapport à nous mêmes.

Nous n'aimons souvent et nous n'estimons dans les autres que les traits de nostre ressemblance, et nous n'avons de l'amour pour autrui qu'à cause que nous avons toujours beaucoup d'amour propre. (3)

Il n'est pas vray, comme on le croit, que ceux qui s'aiment beaucoup ne puissent aimer personne, ni que ceux qui ont beaucoup d'amis se haïssent eux mêmes.

La plupart des hommes n'estiment et n'aiment leurs amis, que parce qu'ils s'aiment et s'estiment bien plus qu'eux.

Ceux qui n'ont qu'un mérite médiocre, et qui possèdent plusieurs qualités qui leur sont communes avec un grand nombre d'hommes les aiment et les estiment par cette raison, et cela fait qu'ils ont souvent plus d'amis que les hommes de grand mérite, qui n'ayant que des qualités rares, ne les peuvent trouver ni estimer en tant de personnes. (4)

(1) Variante : et sur le mérite.

(2) LA ROCHEFOUGAULD, 296 : « Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point ; mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous ».

Cf. *Réflexions sur différents sujets*, 20 : « Il est difficile d'aimer les gens que nous n'estimons pas, mais il est encore plus difficile d'aimer ceux que nous admirons ».

(3) Déjà dit au chapitre I, mais Legouz a besoin de cette maxime et des suivantes pour démontrer que les hommes médiocres ont plus d'amis que les autres.

(4) LA BRUYÈRE, XII, 43 : « Rien ne nous venge mieux des mauvais jugements que les hommes font de notre esprit, de nos mœurs et de nos manières, que l'indignité et le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent. Du même fond dont on néglige un homme de mérite, l'on sait encore admirer un sot ».

Si l'on demande pourquoy cet homme d'une si grande pénétration d'esprit, et d'une érudition si profonde, manque d'amis qui l'estiment autant qu'il le mérite, c'est qu'il trouve peu de personnes qui soient assez éclairées pour connoître l'étendue de son esprit et de son sçavoir, et qui puissent (1) mériter son estime par de semblables qualités.

Un homme qui a plus de mérite que le commun, a souvent quelque air de fierté et d'indifférence pour les autres, qui contribuent peu à luy attirer leur estime.

L'estime entre, pour ainsi parler dans le commerce des hommes ; on la donne pour l'acquérir, ou plutôt on la vend, et le prix en doit estre payé comptant. On ne loue guères que ceux qui louent, et souvent on preste des éloges pour en estre payé avec interests, et pour en attirer de plus grans. (2)

On a de l'estime et de la considération pour ce magistrat, il a plusieurs amis, qui prônent son mérite, il a des parens et des alliés aussi honnestes pour luy que ses amis, c'est sans doute parce qu'il les estime et les considère, qu'il leur rend service dans l'occasion, et non pas parce qu'il va plus loin que les autres par ses lumières.

Il a sceu former de bonne heure son parti et le soutenir, cela s'appelle avoir du sens et du jugement. (3)

Combien y a-t-il de gens qui ne doivent la considération et l'estime qu'on a pour eux, qu'à la cabale qu'ils ont faite pour l'avoir.

Ils sont parvenus à estre estimés et loués par des moyens qui ne sont pas tout à fait louables.

On se promet beaucoup plus, et l'on espère de tirer bien plus de fruit de la bonté d'un homme que de son habileté ; c'est ce qui fait qu'un homme qui parait obligeant est souvent plus loué et plus estimé qu'un habile homme.

Souvent il ne suffit pas d'estre bon pour estre estimé, mais il faut dire et étaler aux yeux des hommes les marques de bonté

(1) Variante : l'étendue de son esprit et qui puissent.

(2) LA BRUYÈRE, II, 4 : « Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs et sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, et qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, et de venir au niveau d'un fat qui est en crédit ». Legouz a déjà dit au Ch. I : « Cela n'est guère différent de ceux qui prêtent à usure ».

(3) C'avait été l'habileté de Brulart que de trier dans le Parlement les caractères faibles et de s'en servir pour dominer dans la compagnie.

qu'on a données en sa vie, (1) et les services qu'on a rendus, pour acquérir de l'estime.

Un habile homme, qui d'ailleurs a le cœur bon, et qui ne manque pas de cette bonté et de cette complaisance qui fait valoir les autres, mais qui ne l'étale pas tant, n'est jamais estimé comme ceux qui affectent de faire paroître en eux cette bonté.

Cet homme de mérite ne s'intrigue pas, ne s'empresse pas pour faire des mariages et des accommodemens, (2) il ne va pas frapper à toutes les portes pour trouver un mari à la fille de cette amie, il trouve de la bassesse dans cet empressement, il ne s'ingère pas pour réunir ces nouveaux mariés qu'une brusquerie indiscreète et une jalousie réciproque a divisés, il ne se tourmente pas pour réunir ce fils et ce père dont il sait la division, et il paroît aussi éloigné de la vouloir finir que d'en vouloir profiter, il ne va pas au devant de tout le monde pour rendre service, et il ne prévient jamais ceux qui luy en pourroient demander, il ne sera jamais tant estimé, avec tout son mérite, que ceux dont le mérite ne consiste souvent que dans ces empressements à servir tout le monde.

Voulez-vous sçavoir pourquoi ce magistrat qui n'est plus est estimé et loué de tant de personnes ? il est assurément très digne de l'estre, mais en vous informant de tout, vous verrez que l'un a esté marié de sa façon et par son conseil, que l'autre a réussi dans cette affaire et dans la poursuite de ce bénéfice par ses amis et les conseils qu'il luy a donnés, qu'il est devenu par ses soins l'homme d'affaire et l'économe de ce vieillard caduque, et qu'il luy a fait conserver le bien qu'il a laissé à ses enfans, qu'il a tiré cette veuve et cet orphelin de ce procès où ils auroient succombé, s'il n'avoit appuyé leur faiblesse. Ces actions sont belles et dignes de louanges, mais elles rendent ces louanges suspectes dans la bouche de ceux pour qui elles ont été faites. (3)

Vous dites que estoit un bon ami, un bon parent, un magistrat habile, un grand homme ; vous ne le pouvez nier sans ingratitude, vous n'en pouvez douter et je n'en doute pas non plus après ce qu'il a fait pour vous, mais quand vous commencez d'outrer son éloge, et que vous dites que c'estoit le plus grand personnage qu'on ait vu de son temps, je ne puis en

(1) Variante : qu'on leur a données, et les services.

(2) LA BRUYÈRE, II, 39 : Portrait de Celse, l'important.

(3) LA ROCHEFOUCAULD, 172 : « L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités dérobe l'estime et donne souvent plus de réputation que le véritable mérite ». Nous savons en effet et nous voyons par sa correspondance que Brulart était officieux envers ses amis.

demeurer d'accord : il y a eu des hommes bien plus habiles que luy, quoiqu'ils n'aient jamais rien fait pour vous.

Il y a des hommes qui ne passent pour grans que comme les fossés, à mesure qu'on en oste de la terre : plus on en retire de profit, plus on leur oste de leur bien par les caresses qu'on leur fait, plus ils sont grans, plus ils ont de part dans notre estime.

Le plus grand homme dans notre esprit, est celui qui nous fait le plus de bien. Je loue votre reconnoissance et sa générosité, mais je ne say si je dois louer son discernement, et si en vous faisant beaucoup de bien, il n'a pas fait voir qu'il n'est pas tel que vous me le dépeignez.

Il estoit doux et familier avec vous ; il excusoit vos défauts, que peut être il ne connoissoit pas, il trouvoit en vous un mérite qu'on a de la peine d'y trouver. C'est par là que vous jugez qu'il estoit plus éclairé et plus pénétrant que les autres hommes, et que vous luy donnez la préférence sur tant d'autres, qui vous connoissent à fond ; c'est par là qu'il a gagné toute votre estime.

La plupart des hommes jugent des autres hommes, comme ce philosophe ancien jugeoit du vin. On luy demandoit lequel il trouvoit le meilleur ; il répondit que c'estoit celui qu'on luy donnoit. Les hommes estiment le plus ceux qui leur donnent. (1)

Un juge seroit corrompu et indigne de son employ s'il prenoit des présens, et s'il rendoit ses jugemens en faveur de ceux qui luy donneroient le plus, cependant on fait tous les jours la même chose, lorsqu'il s'agit de juger du mérite : on n'en juge que par l'intérêt, et l'on prononce toujours en faveur de celui dont on retire le plus d'utilité.

On ne fait le procès à personne pour avoir gagné ou donné des suffrages de cette manière, et il semble que non seulement il est permis d'estimer beaucoup un homme qui nous fait du bien, mais que c'est une reconnoissance et un devoir indispensable.

Si l'on examine à fond les choses, on connoitra que ce n'est pas le mérite ni la personne de cet homme qui est estimée : c'est ce meuble précieux qu'il donne, c'est cette tapisserie, c'est ce diamant, c'est son crédit, c'est son argent.

On n'ose se vanter d'avoir reçu toutes ces choses et de porter

(1) LA ROCHEFOUCAULD, 356 : « Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent ». — BACON, 151 : « La société et même l'amitié de la plupart des hommes n'est qu'un commerce qui ne dure qu'autant que le besoin ». Il n'est pas besoin de rappeler ici que Legouz n'a observé qu'au sein du Parlement.

pour ainsi dire ces chaînes d'or ; on n'ose les estimer en détail, et on estime celui qui les donne, pour commencer à l'en payer.

Ces sortes d'estimateurs sont d'autant plus injustes, qu'ils louent souvent le mérite le plus médiocre, et ils font connoître par leurs louanges outrées, qu'ils n'ont pas dessein de reconnoître autrement tout le bien qu'on leur a fait.

Il est juste que celui qui reçoit un bienfait le publie et loue son bienfaiteur ; cette louange est le premier fruit qu'un homme généreux retire de son bienfait. (1)

Comme il le perdrait luy même ou s'en payeroit par ses mains s'il le publioit, aussi celui qui le reçoit le paye en quelque sorte en le publiant.

Mais ce n'est pas par de simples discours obligeans et des éloges fastueux qu'il le doit payer.

On ne paye pas les bienfaits des hommes comme ceux des dieux ; on ne reconnoît les grands biens qu'ils nous font que par un peu d'encens.

De tous ceux qui s'épanchent à louer et qui font le plus de bruit, et qui estiment le plus leurs amis en public, il y en a très peu qui les louent sincèrement, et qui les estiment autant dans le fonds de leur cœur.

S'ils en ont reçu du bien sans le mériter eux mêmes, ils ne sauroient jamais beaucoup estimer dans l'âme ceux qu'ils ont éblouis par un faux mérite, ceux à qui ils ont persuadé qu'ils estoient honnestes gens, ceux enfin qu'ils ont trompés.

Quoique chacun soit prévenu d'amour propre pour soy même, et que cet amour luy cache une partie de ses défauts, il les connoît pourtant, et dans la connoissance qu'il en a, il ne sauroit beaucoup estimer ceux qui n'ont pas assez de discernement pour les connoître. (2)

Il y a une estime qui est toute au dehors, qui ne consiste qu'en paroles, qu'en civilités, et qui ne va point jusqu'aux effets.

Les discours sont de faibles marques d'estime s'ils ne sont suivis de quelque chose de plus réel.

C'est estimer un homme, que de luy procurer du bien, que de luy donner ou que de luy conserver cet employ, que de s'opposer à ceux qui luy veulent nuire.

Cependant on juge ordinairement de l'estime où est un homme par le bien qu'on dit de luy, et souvent on fait du bien à ceux de qui l'on en dit fort peu, ce qui marque que la langue et le cœur ne sont pas toujours d'accord quand il s'agit d'estimer.

(1) Variante : est le premier fruit du bienfait d'un homme généreux.

(2) Ainsi chacun se connaît et Brulart méprise ses complaisants.

Qui croiroit que l'estime extérieure est souvent un effet du mépris ou de la pitié qu'on a pour celui qu'on estime ? (1)

On ne pouvoit souffrir ce cavalier quoiqu'il eût beaucoup de mérite, on blâmoit sa vanité et son courage même, tandis qu'il se portoit bien et qu'il avoit autant de santé que de valeur ; mais depuis qu'il est revenu estropié de ce siège ou de ce combat, ou depuis qu'il a perdu la vie et qu'il s'est signalé en mourant, on l'élève jusqu'au ciel, on voudroit l'immortaliser par des éloges. Les plus grans hommes de l'antiquité n'ont été que des héros pendant leur vie, et ne sont devenus des dieux qu'après leur mort.

Vous estimez beaucoup ce magistrat, il en est digne par sa capacité et par sa sagesse ; vous le préférez à tous ceux qui luy ont succédé ; n'est-ce point par envie contre ceux là, ou par interest, et parce qu'il vous considéroit un peu plus qu'ils ne vous considèrent ? n'est-ce point par une espèce de compassion que vous aviez pour ses infirmités, pour ses infortunes, ou pour sa timidité et pour sa foiblesse ?

Souvent la foiblesse et l'irrésolution passe pour sagesse, comme l'humeur brusque et prompte passe pour courage ; on se trompe également dans le jugement que l'on fait de l'un et de l'autre.

Nous estimons beaucoup ce que nous pouvons imiter et égaler facilement, et nous rabaissons pour l'ordinaire ce qui est fort au dessus de nos forces. (2)

Comme les morts ne peuvent plus nuire à nos desseins et ne nous font plus d'ombrage, nous les louons avec excès et sans envie, il arrive même très souvent que ceux que nous attaquions et que nous déchirions vivans sont dans nostre estime après leur mort. (3)

Comme on déchire quelquefois les habits des saints qui sont vivans pour avoir de leurs reliques, on déchire la réputation des hommes vertueux pendant leur vie, et on les canonise après leur mort.

Il n'est point d'apothéose d'homme vivant, quelque vertu, et quelque mérite qu'il ait.

Pourquoy donnez-vous en apparence toute votre estime à ce

(1) LA BRUYÈRE, XII, 78 : « L'on gagne à mourir d'être loué de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être plus : le même éloge sert alors pour Caton et pour Pison ». Cette idée fournira la matière de tout un développement au chapitre suivant.

(2) C'est le thème du chapitre suivant.

(3) Ce sont les éloges funèbres accordés à Brulart qui irritent l'honnêteté de Legouz.

magistrat qui occupoit le premier rang ? (1) C'est parce qu'il est mort et qu'il ne vous fait plus d'ombrage. Pourquoi le préférez vous à d'autres ? C'est qu'il vous procuroit plus d'employ, et plus de profit que les autres. Ainsi vous préférez l'avantage d'avoir plus d'employ et plus de profit à l'inutilité où vous estes tombé depuis la mort de celuy que vous estimez.

Pourquoy dites vous que cet avocat, que ce jurisconsulte en sçavoit plus que les autres, qu'il égaloit dans sa profession les plus habiles du royaume ? Vous luy donnez cet éloge parce qu'il a écrit pour vous, et vous a donné sa peine gratuitement.

Si l'on pénétroit les sources de l'estime des hommes, il seroit souvent malaisé de n'avoir pas de l'indifférence et même du mépris pour cette estime.

Tel dans sa jeunesse a donné du mépris pour sa conduite et pour ses débauches, qui dans un âge plus avancé et depuis que la goutte et les infirmités l'ont obligé de se renfermer chez luy, et de s'appliquer aux lettres, a acquis beaucoup d'estime. (2)

Il est aisé de conclure de là que l'estime des hommes est fondée sur la pitié qu'ils ont pour ceux qu'ils estiment.

(1) Brulart évidemment.

(2) LA ROCHEFOUCAULD, 93 : « Les vieillards aiment à donner de bons préceptes pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples ». — LA ROCHEFOUCAULD, 192 : « Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons ».

VI. ~ De l'envie

Ce qui excite l'envie de la plupart des hommes, c'est ce qui leur manque. (1)

Mais quoique la vertu leur manque souvent, ce n'est pas elle qui est l'objet de leur envie ; c'est la grande réputation, c'est la grande fortune.

Personne n'est jaloux du travail et de l'application continuelle de ce général au mestier de la guerre, de ce magistrat à l'administration de la justice, mais plusieurs luy envient le grand nom qu'il s'est acquis et le degré où il s'est élevé par ce travail, et par cette application.

Les fatigues cruelles, les injures de l'air et des saisons que l'on souffre, les coups et les blessures dangereuses que l'on reçoit dans la profession des armes, les veilles, la privation de tous les plaisirs dans le mestier de la robe, bien loin de nous causer de l'envie, nous donnent de la compassion pour ceux qui les souffrent. Mais la récompense de ces peines, les gouvernemens donnés, les lieutenances générales, les bâtons de mareschaux de France, les charges éminentes qui sont la récompense de ceux qui ont signalé leur mérite dans des emplois médiocres, recueillent l'envie, et chagrinent ceux là mêmes qui ne voudroient pas faire les mêmes choses pour parvenir à une même élévation. (2)

On n'est pas envieux de ceux qui souffrent, ni de leurs peines et de leurs fatigues qui semblent les réduire à une espèce d'esclavage.

L'homme est naturellement amoureux de sa liberté ; c'est pourtant en se rendant esclave de son devoir et en le faisant exactement qu'on se rend quelquefois maître des autres.

Quoique souvent on ne soit pas envieux de la vertu qu'on ne veut pas embrasser et suivre tout de bon, on est néanmoins plus envieux de l'élévation et de la réputation que procure la

(1) LA ROCHEFOUCAULD, 29 : « L'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres ». Legouz au lieu d'appeler l'envie une fureur en découvre les raisons. De cette connaissance par les causes il déduira ses remarques ultérieures.

(2) Cf. SALLUSTE (*Jugurtha* LXXXV), le discours de Marius au peuple : « Invident honori meo, ergo invident labori, innocentiae, periculis etiam meis, quoniam per haec illum cepi ».

vertu, que de celle que donnent les richesses, et c'est sans doute parce qu'il y a bien plus de gloire à s'élever par la vertu que par le bien. (1)

Tout ce qui a le plus d'éclat, c'est ce qui excite le plus l'envie.

L'envie n'attaque jamais que ce qui est au dessus d'elle. Porter envie à un homme, c'est avouer qu'on est au dessous de luy.

Et si les grans portent quelquefois envie aux hommes de mérite qui sont bien au dessous d'eux, ils avouent par là que ces hommes les surpassent en quelque chose. On ne peut envier ni désirer jamais ce que l'on possède, si ce n'est qu'on aspire à le posséder seul ou à le posséder toujours. (2)

Ceux qui sont exposés à l'envie des grans ne le deviendront jamais eux mêmes. Lorsque les envieux ont le pouvoir en main, ils l'employent à détruire ceux qui leur donnent de l'envie. Les grans ne peuvent faire souffrir un plus grand supplice à ceux qui leur donnent de l'envie, que celui que l'envie même leur fait souffrir.

Quelle est la rage de ce prince, lorsqu'il entend louer dans ce courtisan, dans ce capitaine, des vertus qu'il n'a pas ou qu'il voudroit avoir seul.

Quel sujet d'envie pour ce grand capitaine qui a accru la puissance et la splendeur de l'empire romain, (3) lorsqu'il voit qu'on prépare les honneurs du triomphe à un autre, qu'il craint que ce triomphe nouveau n'efface tous les siens. Il met tout en usage pour le priver de ces honneurs, et en les luy refusant, il luy ouvre le champ à une plus grande gloire, et à la conquête de l'empire romain et du monde.

Quel sujet de jalousie pour un héros qui a beaucoup de vertu, de voir un guerrier noirci de crimes et d'attentats s'élever au dessus de luy. Celui qui envie la fortune d'un scélérat ne le

(1) Encore une maxime qui n'a pu être écrite que dans un milieu où l'on est estimé pour des vertus de magistrat.

(2) Conséquence de la définition posée au début du chapitre. C'est la consolation de Legouz que de valoir mieux que son rival.

(3) LUCAIN. *Pharsale*, I, 120 sqq.

Tu nova ne veteres obscurant acta triumphos
Et victis cedat piratica laurea Gallis,
Magne, times.

Mais ce n'étaient pas les honneurs du triomphe que réclamait César et que Pompée lui refusa. Le conquérant des Gaules demandait un nouveau consulat, il est douteux qu'en le lui accordant on eût satisfait son ambition et les désirs de son parti.

punit pas assez en publiant ses crimes. Il voudroit l'abaisser par d'autres voyes, (1) et ce n'est pas tant par le zèle qu'il a pour la justice que par l'envie qu'il porte à son élévation.

Lorsqu'Alexandre a porté envie à Parménion, il a commencé de faire voir qu'il avoit moins de vertu que luy.

Les conquérans ont souvent plus de gloire que leurs lieutenans, mais ils souhaiteroient de l'avoir toute, et de ne la point partager avec eux, et en traitant injustement et cruellement ceux qui entrent dans le partage de cette gloire, ils perdent la leur et augmentent celle de ceux qu'ils rendent malheureux par leur jalousie.

L'envie deshonne toujours celui qui la conçoit et fait honneur à celui qui est envié.

Il n'y a point d'homme, quelque heureux qu'il nous paroisse, qui ne méritât d'estre plaint par quelque endroit, mais l'envie n'envisage que le bonheur de ceux qu'elle attaque ; et elle ne les attaque que parce qu'elle est aveugle, et qu'elle ne voit pas leurs malheurs.

C'est une espèce de malheur à la cour et dans le monde que de passer pour très heureux.

Si le bonheur d'un homme pouvoit estre caché, il seroit plus solide et plus durable (2). Dès qu'on le croit heureux, on s'efforce de l'empêcher de l'estre. L'envie traverse son bonheur et ses desseins. Comme dans les batailles on ne doit souvent sa vie qu'à la fausse opinion qu'on donne de sa mort, en demeurant étendu et immobile sur la terre, aussi l'on ne doit souvent dans le monde la durée de son repos et de son bonheur, qu'à la fausse opinion qu'on donne aux autres qu'on n'est pas heureux.

Tout homme qui a le bonheur de plaire à un grand et à des personnes d'un haut rang, s'il fait connoître ce bonheur, ne manquera pas de déplaire à ses envieux et d'en estre persécuté. (3)

Cet homme a du mérite, de l'esprit, et de la raison, il s'est fait connoître par une sage conduite auprès d'un prince ou d'un grand magistrat, il a formé le plan d'un établissement (4), mais par malheur pour luy il est trop ouvert et trop communi-

(1) Variante : il voudrait l'abaisser, et ce n'est pas.

(2) Cette observation se trouve dans les *Mémoires* du Comte de Rouvre. Brulart haïssait son frère parce qu'il le croyait heureux.

(3) Le comte de Rouvre avait acquis l'estime et l'amitié du chancelier Séguier son parent.

(4) Souvenir emprunté aux *Mémoires* du Comte de Rouvre. Brulart fit échouer le mariage que son frère projetait avec Mademoiselle Bernard et l'empêcha de devenir Premier Président aux Comptes.

catif, il a fait part de son dessein à ce lâche qu'il croit son ami, à ce faux frère qui en conçoit une jalousie horrible, et qui par ce mouvement ne manque pas de faire échouer son dessein.

Rien n'est plus violent quelquefois ni plus injuste que l'envie de nos plus proches parens.

Rien n'est plus sensible que les injures de ceux que nous croyons nos amis, et que le sang et la parenté obligent de l'estre, et quoique l'envie donne ordinairement plus de chagrin à ceux qui la conçoivent qu'à ceux qui en sont l'objet, elle peut aussi causer de grans chagrins à ceux qu'elle attaque, quand leur fortune n'est pas encore faite. (1)

Si l'on s'informe pourquoi cet homme de mérite ne s'est pas élevé à ce rang, c'est sans doute parce que ses envieux et parce que des gens sans mérite le luy ont fait perdre ; ils n'en pouvoient approcher sans violence, sans malice ; leur mérite ne les élevoit à rien ; ils employent la calomnie et toutes sortes de voyes injustes pour faire trébucher celui qui n'a pas besoin d'un haut rang pour les effacer, mais que ce haut rang auroit mis dans un grand jour. Ils l'usurpent sur luy, et le grand jour les gaste comme ces faux diamants qui perdent tout leur éclat aux rayons du soleil. (2)

L'abaissement d'un homme de mérite est un triomphe pour ses envieux, quand même ils ne profiteroient pas de son malheur ils s'en réjouissent toujours.

Ils ne peuvent s'élever jusqu'au degré de réputation où l'a mis son mérite, il faut qu'ils rabaissent du moins sa fortune pour s'égalier à luy en quelque sorte.

On peut assurer avec vérité, lorsqu'on voit rire un envieux, qu'il est arrivé quelque malheur dans le monde ; rien ne le peut réjouir que ce qui afflige les gens de mérite.

Le ris d'un envieux est comme le ris forcé de ceux qui sont piqués des tarentules, insectes dont le poison ne se peut presque surmonter.

Il est comme le ris funeste de ceux qui mangent de ces herbes envenimées (de Sardagne), qui en leur causant la mort, semblent néanmoins leur causer quelque joye.

L'envie fait toujours le contraire de ce qu'il faut faire lorsqu'on a de la raison, et qu'on veut suivre les règles de la bienséance.

Un envieux pleure, soupire, gémit lorsqu'il arrive du bien

(1) Cf. *Mémoires* du Comte de Rouvre.

(2) Variante : qui perdent tout leur éclat au soleil. Nouvelle allusion au Comte de Rouvre, à la Première Présidence de la Chambre des Comptes, et au procès d'inceste intenté à Noël Brulart.

à quelqu'un ; il rit, il danse, il saute de joye, lorsqu'il voit les malheurs d'autrui. On diroit que c'est un Timon ressuscité et un misanthrope, un ennemi déclaré de tout le genre humain.

Pallida Tisiphone risit gravisa futuris. (1) On nous a dépeint les furies comme des femmes hideuses, qui se réjouissoient et qui rioient des malheurs qui faisoient pleurer tout le monde, (2) et qui gémissaient voyant le bonheur et la vertu d'autrui, et dont la teste estoit hérissée de serpens, dont la main estoit armée de flambeaux ou de courroyes pour brûler, pour frapper et pour tourmenter les méchans dans les enfers et qui leur défendoient de se servir des viandes et des mets qui estoient devant leurs yeux. C'est là le portrait de l'envie. Elle brûle, elle déchire le cœur de ceux qui en sont touchés, elle les frappe par de rudes coups, elle les punit des maux qu'ils ont faits par des maux encore plus grans qu'ils souffrent (3), et elle leur défend même de se servir de ce qu'ils ont, comme s'ils se portoient envie à eux mêmes.

En effet, les envieux négligent ce qu'ils possèdent et n'estiment que ce qui ne leur appartient pas. L'envie leur fait chercher le bien d'autrui, et leur fait abandonner, ou compter pour rien tout ce qu'ils ont.

Cet esprit mal tourné, et plein d'envie, n'est plus sensible aux talens qu'il peut avoir luy même, dès qu'il entend louer les talens d'un autre. Il ne connoit ni ce qu'il peut faire, ni ce qu'il peut estre, dès qu'on luy annonce que celui qu'il n'aime pas s'est élevé au dessus de luy. On diroit qu'en s'élevant il luy a tout enlevé et qu'il s'est enrichi de ses dépouilles, tant il croit manquer de tout (4).

(1) La citation latine a été ajoutée après coup.

(2) Variante : des femmes hideuses et dont la teste.

(3) Variante : par des maux plus grands et elle.

(4) LE VAYER II 435. Il se trouve des personnes qui ne rient jamais que du malheur d'autrui, qui pensent ne pouvoir devenir riches que des dépouilles de leurs voisins et qui vivent de sorte qu'on dirait que la mort de ceux à qui ils portent envie est seule capable de les rendre immortels.... Il y en a aussi qui ne s'affligent de rien tant que de la prospérité des autres, qui voudraient que le ciel n'eût de bonnes influences que pour eux, et qui meurent d'envie s'ils voient quelqu'un dans une condition plus fortunée, ce leur semble, que la leur. Car l'envie a cela de propre qu'elle multiplie les objets soit du bien, soit du mal, et les rend incomparablement plus grands qu'ils ne sont... Et je vous ajouterai la pensée d'un auteur persan au sujet de cette humeur incorrigible que donne l'envie. Il dit que l'abondance qu'elle croit toujours voir au dehors la rend si necessiteuse chez elle que rien ne la peut jamais satisfaire, de sorte que, pour user de sa façon de parler, les yeux d'une personne envieuse ne peuvent être remplis que de la seule terre de son tombeau.»

Cf. aussi Descartes. *Les passions de l'âme*, 245. Mais Legouz songe d'abord à la jalousie de Brulart, décrite dans les Mémoires de Noël Brulart.

L'envieux ne manque pas seulement du bien ou des qualités qu'il envie aux autres, mais même de celles qu'il possède, car dans l'étonnement où la met sa jalousie, il n'est plus capable de se servir de ses talens acquis ou naturels ; il manque enfin de tout ; et il voudroit tout avoir.

Il ne trouve rien de beau, ni de grand, ni de parfait, que ce qui n'est pas à luy. Il a mauvaise opinion de luy même, sans avoir de la modestie, il a le cœur bas et tout ensemble orgueilleux.

Et quoiqu'il ne trouve rien de grand ni de beau que ce qu'il n'a pas, et que ce soit là l'unique source de ses chagrins, on diroit à l'entendre parler qu'il ne trouve rien à son gré de tout ce qu'il voit éclater dans les autres, et qu'il n'approuve que les qualités qu'il trouve en sa personne.

Si un homme n'est pas né avec un extérieur agréable, il connoit bien que cela luy manque, et la connoissance qu'il en a fait toute sa peine. Il ne peut s'empêcher d'estre touché des agrémens qu'il découvre en d'autres personnes, mais il en parle comme s'il les méprisoit entièrement. (1)

Quel déguisement et quelle bizarrerie dans un envieux ! il méprise toujours en apparence tout ce qu'il estime le plus. (2)

Il ne peut s'empêcher d'estimer un esprit brillant, qu'il n'a pas. Il tâche pourtant de le décrier, comme s'il n'estoit ni bon, ni solide. (3)

S'il a du brillant au contraire, et peu de conduite, il décrie le jugement et la conduite comme des qualités plus propres aux Suisses et aux Allemans qu'aux Français.

S'il est philosophe, sans estre écrivain poli ni orateur, quoiqu'il souhaitât avoir ces talens, il les met au plus bas prix, et il en parle comme des qualités de l'esprit qui ne luy sont point nécessaires et qui ne servent qu'à égarer la raison. (4)

(1) Le Comte de Rouvre se vante d'avoir eu dans sa jeunesse un extérieur agréable dont son frère était jaloux.

(2) Conséquence logique de la définition première de l'envie.

(3) Brulart n'estimait chez un magistrat que les qualités utiles au Palais. Il était homme à approuver la censure de Bouchu à propos de De La Mare : « aimant les livres mais non pas les livres de son métier ».

(4) LA BRUYÈRE XII 62. « Il est ordinaire et comme naturel de juger du travail d'autrui seulement par celui qui nous occupe. Ainsi le poète, rempli de grandes et sublimes idées, estime peu le discours de l'orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits ; et celui qui écrit l'histoire de son pays ne peut comprendre qu'un esprit raisonnable emploie sa vie à imaginer des fictions et à trouver une rime ; de même le bachelier, plongé dans les quatre premiers siècles, traite toute autre doctrine de science triste, vaine, et inutile, pendant qu'il est peut être méprisé du géomètre ».

S'il est au contraire écrivain poli et bon orateur, sans estre ni théologien ni philosophe, ni jurisconsulte, il renverra tous ces Messieurs avec leurs plus grans raisonnemens dans le fond des universités.

L'homme le plus envieux qui voudroit avoir tous les talens rassemblés en luy même, les méprise pourtant, pour dissimuler le chagrin qu'il a de ne les point posséder. Il dissimule ses défauts et son envie même.

Tout ce qu'il dit contre les autres ne seroit point écouté, si l'on découvroit la passion qui le fait parler; comme un homme n'est pas suivi dans ses opinions lorsqu'on sait qu'il juge par inimitié, et que la passion corrompt ses jugemens, aussi l'envieux trouve peu de créance dans les esprits, lorsqu'on connoit qu'il ne parle, qu'il ne juge et ne condamne que par envie.

Rien n'est plus contraire à la justice que l'envie, et ne corrompt davantage les jugemens des hommes. Malheur à ceux qui par leur esprit, par leur mérite, par leur fortune ont pu parvenir à donner de l'envie à leurs juges ! Ils leur sont inexorables, ils deviennent pour eux des Rhadamantes ou des furies et des bourreaux.

Les grandes richesses de Sénèque, son esprit et sa sagesse, le beau génie de Lucain son neveu, donnèrent de la jalousie à Néron ; ce tyran les juge et les condamne à la mort impitoyablement.

C'est aussi peut estre par envie que ce même tyran condamna à la mort ce Fabius qui rendoit le verre maniable et capable d'estre taillé au ciseau (1) comme la pierre et les métaux. Il prévoyoit que cet homme rare pourroit devenir aussi riche qu'un empereur romain, et qu'on quitteroit l'or et l'argent pour du verre.

L'envie n'est jamais si cruelle qu'entre les égaux, entre les gens d'un même pays, entre les proches parens.

Plus ces deux hommes sont égaux en naissance, en esprit et en mérite, moins ils se peuvent souffrir. L'un craint toujours que l'autre ne s'élève au dessus de luy, ils sont accoutumés à s'égaliser, à se ressembler. Pour peu qu'il arrive des choses qui les tirent de pair, et qui ostent cette égalité qui est entre eux, c'est un sujet de chagrin et d'envie pour celui qui demeure en arrière. (2)

(1) Variante : taillé au marteau comme la pierre.

(2) LA BRUYÈRE XI 85. « L'émulation et la jalousie ne se rencontrent guère que dans les personnes de même art, de mêmes talens, et de même condition ». Sans doute Legouz fait allusion à Brulart et à son frère.

Quand nos égaux s'élèvent, nous nous abaissons, quoique nous demeurions toujours dans le même poste que nous tenions auparavant ; nous craignons l'élévation de nos égaux parce qu'elle nous avilit et nous fait paroître moindres que nous ne sommes. Il est fâcheux d'estre effacé par ceux qui ne sont pas plus que nous et que la fortune élève injustement. (1)

L'envie semble estre juste lorsque la fortune ne l'est pas, et qu'elle porte bien haut ceux qui ne le méritent pas mieux que nous, ou qui le méritent beaucoup moins, mais l'envie est la plus injuste du monde, lorsqu'elle ne peut souffrir du moins qu'un homme qui a du mérite le fasse connoître.

Vous avez un rang qui est au dessus du mien, vous avez acquis des richesses par des successions ou par vostre industrie, vous avez trouvé dans ce mariage avantageux de quoy vous soutenir, de quoy vous agrandir ; et vous estes cependant si mal tourné et si envieux, que vous ne pouvez souffrir que je me distingue par l'esprit, par l'intrigue, ou par l'érudition, vous tâchez d'empêcher que je ne me tire de la foule et de l'obscurité où vous désireriez que je fusse toujours plongé. Il y a en cela une injustice, une lâcheté toute évidente. (2)

Un homme a quelque talent pour s'expliquer, vous luy otez les occasions de le faire, ne pouvant luy oster son talent, vous luy faites tout le mal que vous pouvez, vous craignez que sa probité et sa vertu ne paroisse trop, aussi bien que son esprit et son éloquence, on diroit que vous estes toujours en embuscade pour empêcher qu'elle ne passe au travers des chemins qu'elle veut suivre, et qu'elle n'arrive à son but. Son éclat vous blesse les yeux, comme la clarté du soleil blesse les yeux qui sont trop foibles. (3)

L'élévation et le feuillage épais d'un arbre (4) par son ombre empêche les bleds et les plantes qui sont autour de luy de croistre, n'est-ce pas ainsi que ceux de nos égaux que la fortune a trop élevés nous empêchent par leur envie de nous élever comme eux ou du moins de prendre un juste accroissement.

Un esprit généreux qui seroit dans un grand poste se feroit un honneur d'en procurer aux autres, de les louer, de les élever,

(1) BRULART craignait l'élévation de son frère et réussit à l'empêcher, cependant que lui-même était parvenu aux honneurs.

(2) Ce sont les doléances du Comte de Rouvre qui s'expriment ici par la plume de Legouz.

(3) Comparaison empruntée à Mlle de Scudéry, p. 148. C'était le Premier Président qui dispensait aux magistrats les occasions de se faire valoir.

(4) Variante : le feuillage épais d'un arbre empêche.

et de témoigner qu'il est exempt de jalousie, qu'il est autant au dessus de l'envie qu'au dessus des autres hommes. (1)

Mais vous suivez des maximes bien opposées ; plus vous vous estes tiré de cette égalité que vous aviez avec cet ami, avec ce parent, plus vous craignez d'y rentrer, plus vous empêchez qu'il ne se distingue, qu'il ne s'élève comme vous, ne craignez vous pas qu'on ne soupçonne par là qu'il n'y a rien que le rang qui vous distingue, et que vous ne voulez en priver cet ami et ce parent, qu'à cause que s'il vous égaloit par le rang, il vous surpasseroit, il vous effaceroit infailliblement par son mérite. (2)

Il a souvent assez de courage et assez d'esprit pour vous effacer sans estre dans le même rang que vous, votre lâcheté et votre jalousie l'excite à faire un effort d'esprit qui le distingue bien plus qu'une dignité égale à la vostre ne le distingueroit, il fait des ouvrages qui feront voler son nom dans les pays étrangers, dans les siècles à venir, et votre nom mourra avec vous, votre réputation sera bornée dans une ville, dans un coin de terre, elle y sera même flétrie par les lâchetés et par la jalousie que vous y faites paroître en attaquant et en déchirant les gens de mérite par vos médisances, et cette réputation périra longtemps avant vous, et dans le moment même que vous vous efforcerez d'étouffer celle des autres.

Vous estes dans un poste où vous estes persuadé qu'il est de votre dignité de demeurer dans un grand repos (3), mais croyez vous qu'il soit aussi de votre dignité de décrier ceux qui travaillent et qui font des choses que vous ne pouvez et que vous ne voulez point faire ?

Dans une cause commune, vous ne pourriez si bien parler, ni si bien écrire que celui qui s'y trouve intéressé avec vous, c'est ce qui fait que vous tâchez de décrier le talent de parler et d'écrire.

Cet écrit qu'on a fait même pour votre défense ne vous plait point, (4) parce qu'il est meilleur que tout ce qu'on avoit fait sur ce sujet, et parce qu'il est au dessus de vos forces, vous le blâmez sourdement, vous le censurez avec des ignorans comme

(1) Le Comte de Rouvre proteste à chaque instant qu'il était prêt à aimer et à admirer son frère si Brulart s'était conduit en bon parent et l'avait aidé à faire sa fortune.

(2) Allusion à la Première Présidence que convoitait le Comte de Rouvre. Cf. Appendice 6.

(3) Allusion ironique au discours de Brulart sur le repos du sage. La politique du Premier Président consistait à éviter les affaires, et en effet de 1670 à 1690 l'histoire du Parlement nous paraît bien vide.

(4) Allusion probable à des critiques que Brulart aurait adressées aux avocats qui plaident pour lui contre ses frères.

vous, et vous n'avez point de repos que vous ne l'ayez comme noirci et défiguré, et que vous n'ayez empêché une troupe d'ignorans de le lire ; ne le pouvant autrement supprimer ; je ne m'étonne pas qu'ils fassent la même chose que vous, car vous blâmez cet écrit sans l'avoir lu vous même, et vous ne l'avez pas lu parce que vous n'auriez pu le bien entendre, ni le lire sans chagrin.

Vous avez oui lire par hasard quelque endroit de cet écrit que vous n'entendez qu'à demi, et sur la fausse idée que vous en concevez, vous blâmez tout le reste.

Il ne faut que blesser un membre pour faire périr tout le corps, c'est ainsi qu'en censurant et en tâchant de rendre ridicule une partie d'un bon ouvrage, vous croyez l'anéantir et le détruire entièrement.

Vous y trouveriez de bons raisonnemens et de la force s'ils venoient d'une autre main, mais l'auteur vous déplaît, il est l'objet de vostre envie ; cela suffit pour condamner un ouvrage qui même ne vous a pas été inutile.

N'y a-t-il pas en cela de la fureur ? (1) Que diriez vous d'un homme qui après avoir été guéri par la force d'un remède, le décrieroit pourtant, par la haine et par l'envie qu'il auroit conçue contre le médecin ?

Plus vous estes convaincu de la bonté et de l'utilité de cet écrit, que vous ressentez par le fruit que vous en retirez, plus vous en estes envieux, ou plutôt de celui qui l'a fait, car les bonnes choses, les bons remèdes, les bons mots, les bons ouvrages d'eux mêmes n'excitent point l'envie. S'ils s'estoient formés d'eux mêmes, on les admiroit, ou si les auteurs en estoient inconnus ; c'est un malheur pour une bonne pièce que l'on en connoisse l'auteur qui est haï et envié.

Comme il se peut faire qu'on estime quelquefois de méchans ouvrages par l'estime qu'on a pour l'auteur, aussi il se peut faire que l'on méprise et que l'on censure les meilleurs écrits par l'envie que l'on porte à ceux qui les ont composés.

L'envie semble recevoir quelque excuse quand elle attaque des esprits vains et fanfarons qui n'ayant souvent qu'un faux mérite, veulent s'élever au dessus des autres, et prônent avec excès des actions ou des ouvrages médiocres. Mais cette envie est bien injuste, quand elle s'attache à déchirer et à noircir ceux qui ont encore plus de modestie que de mérite, qui cachent tout ce qu'ils font de bon, et qui, s'ils sont obligés de le produire, ne

(1) Variante : en cela quelque fureur.

le font qu'avec beaucoup de circonspection, qu'après avoir consulté là dessus les plus habiles, et qui veulent bien leur attribuer tout l'honneur de ce qu'ils ont fait sans leur secours.

Ce rival plus pénétrant et plus éclairé que vous, vous laissez en repos sur vos défauts, et il convenoit même de vos bonnes qualités, il avouoit que vous avez de la vivacité dans les affaires, et de la facilité à vous en expliquer, que vous en parliez avec assez d'agrément, il ne publioit pas vostre foible qui est souvent de ne pas parler françois quand vous vous piquez le plus de politesse, de faire de mauvais discours en public, d'estre ignorant et peu propre aux sciences, d'estre fourbe et dangereux. (1) Vous l'obligez à découvrir tous ces secrets, par vostre procédé malhonneste, et par vostre esprit inquiet et envieux qui ne peut le laisser en repos, qui luy porte des coups qui rejaillissent sur vous, vous luy supposez des choses qu'il n'a point dites ni écrites, et vous témoignez enfin que vostre plus grande joye seroit de le pouvoir rendre ridicule ; vous n'en viendrez point à bout, il a les armes à la main pour vous rendre la pareille et il luy sera bien plus aisé de réussir dans son dessein.

Bientôt vostre envie, qui est une fureur, deviendra une rage quand celui que vous attaquez vous fera connoître à vos dépens tout ce qu'il vaut, et qu'il emploiera ce mérite même qui vous estoit caché à vous désoler et à vous accabler.

C'est assez punir un envieux que de luy découvrir tout ce qu'on a de mérite ; il est à la gesne, il souffre la torture la plus rude, il a le cœur déchiré et brûlé, à la seule vue de la vertu d'autrui ; (2) mais quel tourment ne souffre-t-il pas, quand cette vertu est employée contre luy ?

L'envieux en attaquant un homme de mérite luy donne lieu de le faire éclater davantage, (3) et dans ce nouvel éclat, il trouve un nouveau sujet d'envie qui le désole.

Si jamais on n'avoit censuré par envie les actions de cet honneste homme, ni les petits défauts de cet écrivain, il auroit esté moins attentif à ce qu'il fait, il n'auroit jamais pensé à parvenir à cette souveraine perfection où il est parvenu.

(1) C'est le portrait de Brulart tel qu'il nous sera dépeint dans les chapitres suivans. Cf. Appendice 1, 2, 3, 5.

(2) Cf. LE VAYER II 436. « Si vous êtes le but de l'envie, vous avez cette consolation d'être en même temps l'écueil des envieux », et II 1160 : citation : l'envie fait souffrir

Sed videt ingratos intabescit videndo
Successus hominum, carpitque et carpitur una
Suppliciumque suum est.

(3) Cf. BOILEAU. Epître VII. 48 sqq.

Il est souvent glorieux et même utile d'avoir des ennemis et des envieux.

Si l'envie empêche de reposer et de dormir tranquillement, comme ce fameux capitaine qui dit que les trophées de le faisoient veiller, (1) aussi le soin que prennent les envieux d'attaquer des gens de mérite les fait veiller de même et les rend plus vifs et plus appliqués à tout ce qu'ils font de bien.

Toutes les choses du monde ont deux faces opposées, l'envie les prend toujours par le mauvais côté.

Cet homme est libéral ; elle dit qu'il est prodigue, celui-là est sage et économe, (2) elle le fait passer pour avare, ce jeune homme vit dans la retraite, elle dit qu'il est bourru et mélancolique ; cet homme vit bien avec sa femme, elle dit qu'il en est la dupe ; celui là aime les lettres, l'envie le dépeint comme un sauvage ; cet autre aime beaucoup le monde, l'envie tâche à le décrier comme un esprit toujours dissipé et incapable de la moindre application ; quelque parti que l'on prenne, et en quelque lieu qu'on se retire, si l'on y fait voir quelque mérite on y est suivi et attaqué par l'envie ; il n'y a point de fort qui luy soit impénétrable, mais après avoir porté des coups, elle en reçoit souvent de plus mortels que ceux qu'elle a portés. (3)

L'envieux est comme l'abeille qui pique cruellement mais qui crève et qui meurt souvent dans la blessure qu'elle a faite. Si l'oracle luy permettoit de faire du mal à condition d'en souffrir le double, il consentiroit de se faire crever les deux yeux, pour éborgner seulement son voisin. (4)

Les envieux meurent, mais l'envie est immortelle, elle passe de l'un à l'autre. La mort même de celui à qui l'on porte envie ne l'éteint pas, Hercule même n'a pas dompté ce monstre en mourant.

(1) En marge : *Miltiade*.

(2) CHEVREAU 77. « Son rival veut gagner le peuple s'il le salue, s'il est libéral il entretient des séditeux et des téméraires ». Chevreau écrivait peu après la Fronde.

(3) Le Comte de Rouvre avait tout à tour aimé le monde et vécu dans la retraite ; il avait au début de son mariage tâché de plaire à sa femme et cependant de ne pas gaspiller son bien. C'est de lui seul et des différents personnages qu'il a tenus que Legouz parle ici.

(4) En marge *Vida*. Ces réflexions sont empruntées au Comte de Rouvre, mais on les retrouve chez beaucoup de moralistes. Cf. Le Vayer 1161 « Quand elle (l'envie) ne pleure pas du bien d'autrui qui s'est soustrait à sa vue, ce défaut la fait gémir et l'afflige. Vixque tenet lacrymas quia nil lacrymabile cernit. C'est ce qui a fait prononcer à Isocrate que l'Envie a du moins cela de bon qu'elle se fait bien du mal et donne bien de la peine à ceux qui en sont touchés. L'on ne saurait dire sur la mine triste et livide d'un envieux s'il luy est arrivé quelque malheur ou quelque bonne fortune à un autre.... L'envieux se ronge et se consume tout le premier ».

Voyant que l'envie détruit tant de fortunes naissantes, ruine si fort la réputation même qui l'a excitée, et trouve tant de créance dans les esprits en répandant le poison de sa médisance, voyant au contraire que la pitié qu'on a pour des infirmes et pour les morts augmente si fort leur réputation, je ne say si l'on doit convenir que l'envie vaut mieux que la pitié, comme on l'a dit depuis tant de siècles. (1)

Il est certain qu'il vaut mieux estre l'objet de l'envie (2) par son bonheur que l'objet de la compassion par sa misère, et qu'une grande misère est toujours un fort grand mal. Mais je ne say si une fortune médiocre, accompagnée même de quelques accidens, un mérite obscur, et une vertu cachée qu'on laisse ordinairement en repos et qui ne fait ombrage à personne, n'est pas plus agréable et plus utile pour nous qu'une fortune ou qu'une vertu fort éclatante qui nous attire beaucoup d'envie, c'est-à-dire beaucoup d'ennemis sur les bras qui travaillent jour et nuit à détruire cette fortune, et à décrier cette vertu par toutes sortes de voyes. (3)

Nous sommes dupes si nous distinguons nos envieux de nos ennemis ; ils sont assurément les plus irréconciliables de tous.

Ceux qui ne peuvent souffrir nostre bonheur, nous témoigneroient peut estre de l'amitié dans nos disgrâces (4) ; ils veulent nous voir au dessous d'eux, c'est-à-dire dans le dernier abaissement, car il faut estre placé bien bas pour l'estre au-dessous d'une âme basse et dévorée par l'envie.

Il y a des gens qui nous témoignent quelque amitié pendant plusieurs années, qui nous voyent qui nous suivent, qui nous font des honnestetés extérieures, des complimens étudiés, et qui changent de style et de discours, quand ils voyent que nostre réputation s'accroît et que nostre fortune s'augmente.

Avant que cet homme eût esté en crédit auprès de ce prince, il estoit honoré de ses compatriotes, depuis qu'il s'est établi chez les grans, il est discrédité dans son pays, on l'accuse de

(1) En marge. *Pindare*.

(2) LE VAYER II 435. « On ne porte envie qu'aux hommes d'un mérite extraordinaire, intacta invidia media sunt, ad summa ferre tendit. Si vous n'étiez du nombre, cette furie ne vous entreprendrait pas et l'on ne vous persécute de ce côté-là, que parce que vous ne pouvez commodément être attaqué par une autre voie. Il vaut mieux que vous soyez l'objet de l'envie que celui de la compassion et qu'on regarde votre fortune de travers qu'avec pitié votre misère ».

(3) Ainsi le Comte de Rouvre fut persécuté par Brulart, ses frères et ses plus proches parents.

(4) LA BRUYÈRE XII 93. « La disgrâce éteint les haines et les jalousies ».

tous les orages qui viennent d'en haut, on croit qu'il est le premier auteur des maux d'une province, et peu s'en faut qu'on ne luy impute la gelée, la gresle et les tempestes, comme les peuples stupides de la campagne les attribuent aux maléfices et au pouvoir des sorciers et des magiciens. (1)

Avant que cet homme eût écrit, on le louoit, on l'estimoit comme un homme sage, comme un honneste homme ; depuis qu'il s'est avisé d'écrire, et qu'il a fait voir quelque talent et quelque fond d'esprit que n'avoient pas mille gens évaporés, mille esprits dissipés, tous ceux de ce caractère se déclarent contre luy. (2)

Comme nous ne louons dans les autres que nostre ressemblance, et que les qualités que nous avons, et qu'en les louant nous avons toujours le dessein de nous louer nous mêmes, nous cessons de les louer quand ils commencent à faire des choses qui sont au dessus de nostre portée. (3)

Les gens du commun n'estiment que ceux du même ordre. Ils portent toujours envie aux grands hommes et aux esprits rares.

C'est un malheur parmi des gens médiocres, de faire paroître trop de talent et trop d'esprit ; on est attaqué par le plus grand nombre, et si l'on ne succombe sous la multitude, comme dans un combat inégal, au moins il faut lutter longtemps pour forcer les obstacles que nous forme l'envie de tous côtés.

On loue plutôt dans un ouvrage, dans un discours, les pensées communes que tout le monde peut trouver, peut imiter, que les pensées fines, que les traits d'esprit les plus rares, et les tours les plus délicats qu'on ne peut suivre, qu'on ne peut trouver.

On dit ordinairement que la pierre de touche des vrais amis est l'adversité ; on connoit mieux un bon cœur dans les malheurs qui arrivent que dans la bonne fortune ; il y a peu d'amis qui ne nous quittent quand la fortune nous abandonne. Mais il est aisé de voir que la grande réputation ou la grande fortune ne

(1) Quel est ce bourguignon tout puissant ? Bossuet venait de déclainer dans la province les persécutions contre les quiétistes, mais on peut douter qu'il s'agisse ici de lui. A notre avis, il s'agit plutôt de Brulart qui fut populaire tant qu'il se tint à la tête de l'opposition parlementaire. Depuis qu'il a pris le parti du roi, on le rend responsable de tous les édits néfastes qu'il fait enregistrer.

(2) S'agit-il de La Monnoye dont les difficultés avec certains dijonnais commencèrent en effet vers cette époque, ainsi qu'il en témoigne dans ses lettres ?

(3) Conséquence logique des maximes établies au chapitre I et de la définition de l'envie.

nous donnent souvent que des amis dissimulés et intéressés qui tâchent de profiter des bons succès qui nous arrivent, et qui lorsqu'ils n'en profitent pas exercent contre nous toutes les cruautés que leur envie leur suggère.

Ces hommes ont de l'esprit et du savoir, et ils se sont distingués par là, mais pourtant il leur manque de la politesse dans les mœurs, dans leur langage, dans leurs écrits ; ils sont de vos amis depuis plusieurs années, mais si vous faites quelques écrits où il paroisse plus de délicatesse, plus de politesse et plus d'esprit que dans les leurs, ils seront les premiers à vous porter envie, ils croasseront autour de vos oreilles, ou du moins en votre absence ; ils n'auront point de repos qu'ils n'aient trouvé quelque foible dans ce que vous avez fait, ils censurent, ils critiquent, ils réforment votre ouvrage, et ils le défigurent sous prétexte d'amitié et disant toujours qu'ils le veulent rendre parfait. (1) Ils font ce que fit Nudée ou les filles de Pélée par son conseil qui mirent leur père en pièces et luy donnèrent la mort sous prétexte de le rendre immortel.

L'envie cache sa noirceur et sa malignité sous de belles apparences, elle dit qu'elle veut corriger les défauts qu'elle censure lorsque ces défauts sont de son invention ; elle nous assure qu'elle veut guérir des playes mortelles lorsqu'elle même fait ces playes et qu'elle y verse du poison. Elle est cruellement officieuse. (2)

Un envieux prend souvent la figure d'un réformateur et d'un homme de bien, il vous reprend et il censure vos mœurs souvent sans sujet, pour diminuer l'éclat de votre réputation et le crédit que vous avez acquis par votre esprit et par votre habileté. S'il pouvoit se mettre au dessus de vous par les qualités de son esprit, ils n'attaqueroit point vos mœurs ; l'envie fait des prédicateurs et des avocats aussi bien (3) que l'ambition. Jamais cet

(1) LA BRUYÈRE I 26. « Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins. »

(2) SCUDÉRY 120 : « Bien souvent un envieux croit aimer la vertu et haïr le vice, lorsqu'il parle mal de ceux à qui il porte envie et en qui il cherche des défauts qu'il serait bien fâché de ne trouver pas. La source de l'envie... est proprement un orgueil mal fondé : qui fait que ceux qui en sont capables, au lieu de chercher à devenir plus parfaits, cherchent à ternir les bonnes qualités de ceux qu'ils estiment plus qu'eux, quoiqu'ils ne le sachent pas ».

Ici Legouz fait allusion aux persécutions que Brulart fit éprouver à son frère sans couleur de réformer ses mœurs.

(3) Variante : fait des prédicateurs aussi bien.

orateur ne seroit monté en chaire s'il n'avoit eu dessein d'effacer quelque autre orateur, jamais cet avocat n'auroit fait entendre sa voix dans le barreau s'il n'y avoit esté excité par la jalousie que luy a inspirée la réputation de ce jeune homme de même âge, de même pays que luy.

L'envieux n'a garde d'avouer qu'il le soit, (1) car il avoueroit en même temps qu'il est au dessous de celui à qui il porte envie et au dessus duquel il se veut mettre.

Il ne réussiroit jamais à l'abaisser, si l'on connoissoit qu'il n'en médit que par jalousie ; il couvre ce vice d'une apparence de charité qui luy fait remarquer et censurer les défauts d'autrui et s'il est contraint de découvrir sa passion, il la nomme une noble émulation, et non pas une envie basse et maligne.

Mais ce qu'on appelle émulation entre des gens d'une même profession, d'un même pays, d'un même sang, est souvent une envie très cruelle.

Le nom qu'on donne aux passions des hommes n'en change point la nature, et il n'en faut point juger par le nom mais par les effets.

Quand je vois ce parent dénaturé décrier son propre sang, pâlir, rougir, demeurer muet quand tout le monde loue en sa présence ce fils ou ce frère, je dis que non seulement il n'a point de naturel, mais qu'il est rongé secrètement par l'envie, et qu'il n'a pas seulement de l'émulation. Quand je vois qu'au lieu de contribuer à la fortune de ce proche parent, il employe toutes sortes de moyens pour le mettre, s'il pouvoit, dans le néant, quand ce prince se porte jusqu'à perdre son fils ou à le persécuter, quand ce frère déclare la guerre à son frère, et luy suscite des accusations calomnieuses qui vont à le perdre, je dis qu'il est porté à cela par l'envie la plus outrée et la plus injuste. (2)

Comme nous ne périssons que par nostre propre sang lorsqu'il est corrompu, aussi nous ne souffrons les attaques de l'envie le plus souvent, que de la part de nos plus proches parens, et que de nostre propre sang.

La pourpre et l'hermine sont rongées par les vers qu'elles produisent, et nous sommes déchirés souvent par ceux que nous avons tirés du néant, que nous avons nourris, instruits (3)

(1) LA ROCHEFOUCAULD 27. « L'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer ». Legouz ajoute à la pensée de son modèle une explication.

(2) Cf. Introduction. Il s'agit du Président Brulart. Cf. Mémoires du Comte de Rouvre.

(3) Le Comte de Rouvre avait nourri et protégé son frère, le chevalier qui, plus tard s'associa aux violences du Premier Président.

et élevés ; telle est la misère de l'homme, telle est la rage de l'envie.

Nul ne nous peut porter envie sans nous estimer, et nul en apparence ne nous estime moins que nos envieux, ils ont le fond du cœur pénétré de nostre vertu, aussi bien que de leur passion, ils tâchent de diminuer l'estime que les autres ont pour cette vertu et pour ce mérite qu'ils découvrent en nous, et ce n'est point parce qu'ils ne l'estiment pas eux-mêmes, mais parce qu'ils ne l'ont pas.

Il y a des poètes qui nous décrivent l'envie comme une femme fort maigre, dont les cheveux sont couverts de vipères, dont les dents sont longues et noires, dont les yeux sont hagards et qui regarde tout le monde de travers, dont l'haleine et les regards sont capables de tout infecter, et ternissent les miroirs les plus beaux ; ces mêmes poètes logent l'envie dans des vallées, dans des antres profonds où le soleil ne pénètre point, dans les lieux bas et froids, enfin dans les pays du nord.

Les orages (1) que l'envie a excités depuis quelques années dans ces pays là contre un royaume florissant, contre un roy d'un mérite incomparable, prouvent assez que cette idée des poètes sur les lieux où loge l'envie n'est pas sans fondement, et tient beaucoup plus de la vérité que de la fable.

Je crois néanmoins qu'on peut dire avec vérité que l'envie est partout (2) et qu'elle n'a point de demeure certaine, non plus que ces peuples qui vivent de rapines et de brigandages et qui se font craindre partout.

On a voulu persuader autrefois que la France ne produisoit point de monstres, (3) mais l'envie est un monstre qui s'y trouve comme ailleurs (4) et même comme les princes nourrissent plus souvent des monstres chez eux que les particuliers, l'envie est plus souvent à la Cour et s'y fait plus connoître qu'en d'autres endroits moins exposés au grand jour.

(1) La guerre de la ligue d'Augsbourg.

(2) Cf. LE VAYER II 1460.

(3) Cette citation de Pline le naturaliste se trouve dans la lettre adressée à Legouz par un de ses correspondants et que nous citons dans notre introduction.

(4) En note : Despréaux livre IV de sa poétique. Peut être Legouz faisait il allusion aux vers 110 sqq :

« Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies
Des vulgaires esprits malignes frénésies.
Un sublime écrivain n'en peut être infecté ;
C'est un vice qui suit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette sombre rivale
Contre lui chez les grands incessamment cabale,
Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser
Pour s'égalér à lui cherche à le rabaisser.

L'envie est partout, et elle peut nous nuire en tout temps, lorsqu'elle ne peut obscurcir la réputation des grans hommes dans leur jeunesse, et dans le temps de leurs grandes actions, elle leur prépare des pièges dans un âge avancé.

Si l'on s'informe qui a accusé Scipion de pécumat dans sa vieillesse, après avoir triomphé tant de fois dans ses premières années, on trouvera que c'est l'envie plus difficile à vaincre pour luy qu'Hannibal et que l'Afrique entière et tous ses monstres.

Si l'on recherche qui a accusé Aristide et Socrate tout vertueux qu'ils estoient, on sçaura que c'est l'envie, qu'a excitée contre eux leur grande réputation.

Ce guerrier ou ce magistrat estoit tranquille, tandis qu'il ne faisoit pas connoître tout ce qu'il vaut, ceux qui se croyoient ses égaux ne s'avisent point de le rabaisser ; depuis que son mérite paroît avec un peu plus d'éclat, il n'y a rien qu'on ne fasse ou qu'on ne dise pour le ternir ; ceux qui ont cru l'égaliser s'efforcent par toutes sortes de voyes de l'abaisser au dessous d'eux. Ce sont des chiens enragés (1) qui aboient contre le ciel, et contre le chien céleste, dont la splendeur et l'éclat produit l'orage et la fureur qui les anime. (2)

Vous ne pouvez détruire l'estime qu'on a pour Ariste votre parent ; elle est fondée sur son mérite ; vous vous couvririez de honte en l'attaquant ouvertement, vous attaquez quelqu'un qui luy est fort inférieur, et qui étale un peu trop d'érudition dans ses plaidoyers (3), vous tâchez de rendre cette doctrine ridicule, afin que le contre coup frappe votre parent qui n'use que sobrement de la sienne, et qui ne cite les auteurs que fort juste et fort à propos, vous piquez ceux que vous croyez ou que vous faites croire ses semblables, pour le piquer luy même, et vous voudriez que votre mauvaise langue eût le pouvoir qu'on attribue aux magiciens qui font mourir les hommes en piquant leurs images et leurs figures de cire.

L'envie est dénaturée et ne reconnoît point de parens.

(1) Cf. LE VAYER II 434. « Est-il possible que ce que Thémistocle souhaitait avec tant de passion, d'avoir des envieux vous afflige et que l'ombre de la gloire et la compagnie inséparable des grandes actions vous donne tant de peine ? Vous sçavez bien qu'il n'y a que les arbres fruitiers qui soient sujets à recevoir des coups de pierre, que le croissant n'a pas le pouvoir de faire aboyer les chiens comme la pleine lune ».

(2) En marge : c'est dans le temps de la canicule que les chiens sont enragés.

(3) Cf. dans notre ouvrage « de l'humanisme à l'encyclopédie » le chapitre concernant l'éloquence bourguignonne.

VII. - De l'esprit tardif

La nature n'a pas favorisé également tous les hommes, ils ont besoin de l'art et du travail pour se perfectionner dans les qualités du corps, et dans celles de l'esprit, et ils sont, pour ainsi dire, après Dieu et la nature, les auteurs de leur estre. (1)

Pourvu qu'un homme soit né avec assez de jugement pour connoître ce qui luy manque, et avec assez de courage pour le réparer, dès qu'il pourra discerner ses défauts, il travaillera infailliblement à les corriger, et à se rendre plus parfait.

Et s'il ne peut tout à fait déraciner les vices que la nature luy a imprimés et qu'il a apportés en naisant, il tâche au moins de les diminuer ou de les déguiser, (2) car il est bien plus aisé de cacher de certains défauts, que de les corriger.

Un homme (3) qui est né brusque et malfaisant, ne sera jamais véritablement obligeant, doux et honneste, mais il pourra du moins le paroître, s'il s'y applique avec soin ; quelqu'un éprouvera de temps en temps ce qu'il est par nature, tandis que d'autres ressentiront ce qu'il n'est que par artifice.

Plusieurs personnes se loueront de son procédé, mais quelques autres se plaindront de ses manières. (4)

Et comme la nature ne luy a pas donné assez d'étendue d'esprit, pour connoître le mérite partout où il est, il choquera souvent des gens de mérite sans le sçavoir et les associera avec des gens du commun.

On dit que lorsqu'Ulysse feignoit d'avoir perdu l'esprit pour s'exempter de partir et d'aller à la guerre de Troye, il accouplait dans ses terres des ânes avec des chevaux et avec des bœufs.

Il n'y a rien qui marque un si grand manquement, un si grand égarement d'esprit, (5) que de faire des comparaisons

(1) LA BRUYÈRE, XII, 85 : « Quand il serait vrai, ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ni une autre complexion, qu'elle ne change rien dans son fond, et ne touche qu'aux superficies, je ne laisserais pas de dire qu'elle ne lui est pas inutile ».

(2) Variante : ou de les déguiser et de les dissimuler, car il est...

(3) BRULART, complaisant à ses amis et dur à ceux qu'il n'aimait point. On voit que la rusticité prend une de ses sources dans la sottise.

(4) Variante : se plaindront de luy.

(5) Variante : qui marque un si grand égarement d'esprit.

injurieuses, et que d'accoupler des gens de mérite avec ceux qui n'en ont point.

Celui qui est né grossier et en qui la politesse et la douceur ne sont point naturelles, ne peut s'empêcher de faire souvent des railleries fort grossières (1) ; on voit que c'est la pure nature qui agit en luy lorsqu'il fait du mal, et que c'est par art et par contrainte qu'il oblige, et qu'il fait du bien.

Quoiqu'il médite assez pour connoître une partie de ses défauts, il ne les peut jamais connoître tous et encore moins les corriger. Son esprit ne va pas assez loin pour cela, ni pour pénétrer dans les autres un mérite qui ne se découvre qu'aux yeux les plus fins ; ainsi il s'engagera toujours à faire de grandes fautes qu'il ne voudra réparer qu'après qu'elles seront devenues irréparables.

Il y a lieu de s'étonner qu'un esprit qui dans la première jeunesse a paru au dessous du médiocre, semble capable de tant de choses dans un âge avancé ; éloquent en public, pénétrant dans les affaires, agréable en conversation. On peut dire à cela que comme les fruits trop avancés ne sont pas les meilleurs et parviennent rarement à une pleine maturité, et qu'au contraire ceux qui meurissent tard sont souvent d'un meilleur goût, aussi les esprits qui ont d'abord un grand brillant ne sont pas ceux dont il faut le plus attendre, et qu'on doit se promettre de plus grands succès des esprits qui meurissent lentement.

Il faut plus de temps à un chesne pour croître jusqu'à sa plus grande hauteur, qu'à un arbuste qui charme d'abord la vue, et il faut plus de temps à un esprit rare pour croître et pour se développer aux yeux du public qu'à un esprit fort commun, qui est d'abord tout ce qu'il doit estre.

Mais prenons garde que quelques-uns de ces esprits qui après avoir rampé dans leur jeunesse, semblent exceller dans un âge plus meur, ne doivent une partie de leur réputation au rang qu'ils tiennent, et à la flatterie qui ne manque jamais d'applaudir au mérite le plus médiocre, lorsqu'il est dans l'élévation (2).

La statue de , ancien sculpteur, parut difforme, grossière et monstrueuse estant sur la terre, mais elle parut belle et bien formée lorsqu'il l'eut placée sur cette colonne à qui il l'avoit destinée.

Il en est ainsi de certains hommes, si on les examine de près,

(1) LA BRUYÈRE, V, 27 : « Parler et offenser, pour des certaines gens est précisément la même chose ». Cette réflexion se trouve déjà au chapitre de la rusticité.

(2) Il est toujours question de Brulart.

c'est quelque chose qui choque, c'est peu de chose, (1) ce n'est rien, mais lorsqu'on les voit élevés, on les trouve excellens.

La réputation des hommes et des ouvrages de peinture et de sculpture dépend beaucoup d'un certain point de vue.

Un homme qui est dans haut rang et qui le soutient par son bien et par sa naissance, peut manquer de plusieurs bonnes qualités sans offenser le public.

Il peut même sans choquer le public réparer le défaut de ses qualités, en se parant des dépouilles d'autrui.

Les premiers discours qu'il fera (2), et qui ne seront à luy qu'à cause qu'il les achètera à prix d'argent, le mettront en réputation d'un grand orateur, pourvu qu'il les récite en public avec hardiesse et avec emphase.

Ceux qui ne volent que des discours, et qui ne font ces vols que pour en faire part au public n'ont garde d'en estre accusés puisqu'ils luy en font la restitution.

Néron avait de l'esprit, cependant il n'a pas esté fort blâmé d'avoir esté le premier empereur romain qui avoit eu une éloquence empruntée, il n'a pas esté repris pour s'estre servi de l'éloquence de Sénèque, et il a esté loué tandis qu'il en a suivi les maximes et les préceptes ; on n'a commencé de le railler que depuis qu'il a voulu faire luy même ses discours et composer des vers, dont l'enflure estoit ridicule.

Il vaudroit mieux qu'un esprit borné, qui a commencé d'emprunter les discours d'autrui s'en servît toujours, que d'en vouloir faire luy même, où pour atteindre le sublime il donne dans le galimatias, où en s'élevant il se perd dans les nues, en sorte qu'on le perd de vue et qu'on ne le peut suivre où il croit devenir admirable, en devenant incompréhensible.

Ce faux orateur, qui affecte de se servir de grans mots qui luy remplissent la bouche, et qui non seulement ne sont pas du bel usage, mais dont les gens un peu fins ne se servent point du tout, ce faux orateur dis-je n'est guères moins ridicule que ceux qui se croient plus grans que les autres parce qu'ils sont montés sur des échasses.

Il n'est guère moins ridicule que ces crieurs de Paris qui avec une voix de tonnerre et des mots ampoulés, font sçavoir au public qu'ils tirent les cors des pieds.

(1) Souvenir de La Fontaine : ce sont bâtons flottant sur l'onde.

(2) Dans tout ce passage, Legouz s'emploie à diminuer la réputation que s'était faite Brulart d'être un grand orateur.

On voit souvent des riens enfermés dans les grandes paroles.

Et un orateur qui enfle son discours démesurément n'est pas moins insupportable à l'esprit, que le seroit à la vue celui qui enfleroit ses joues en parlant.

On dit que Minerve jeta sa flûte à terre après avoir aperçu en se mirant que cette flûte lui faisait trop enfler les joues.

Comme il n'y a rien de si maigre qu'un hydropique, quoiqu'il n'y ait rien de si tendre et de si enflé que sa peau, aussi, il n'y a rien de si maigre et de si stérile qu'un discours enflé.

Il y a des hommes qui par leur rang étant engagés dans le commerce du monde, en ont emprunté une partie des choses qui peuvent rendre la conversation agréable, qui plaisent assez dans l'entretien, quoiqu'ils n'y disent rien du leur, qui même font assez bien une lettre ou un compliment, et qui ont appris à le faire par l'usage du monde, mais ils n'ont pas assez de fonds pour faire un discours de quelque étendue, sans estre secourus de leurs amis, et lorsqu'ils l'entreprennent eux mêmes, c'est avec peu de succès.

Ceux qui en parlant en public se sont servis du discours d'un ami, feroient bien d'en user toujours de même, de peur que s'ils cessent de le faire, on ne découvre leur foible, et qu'ils ne soient comme ces femmes, qui après s'estre fardées quelque temps, paroissent horribles, lorsqu'elles cessent de se farder.

Il est vrai qu'il y a des hommes qui après s'estre servi longtemps du travail d'autrui pour parler en public, négligent de le faire et font voir à tout le monde qu'ils en ont besoin, ils tâchent d'imiter les discours qu'on leur a faits autrefois, et ils payent d'effronterie et soutiennent par leur mine et par le ton de leur voix des choses fort médiocres.

Les consuls romains descendoient quelquefois de leurs places pour défendre dans le barreau les causes de leurs amis, mais le contraire arrive souvent parmi nous, car ce sont les orateurs du barreau qui s'expliquent par la bouche des premiers magistrats dont ils composent les harangues.

Tandis que ce Pr. Pr. a eu un pédant auprès de luy qui aimoit à citer partout du grec et du latin, les discours de ce magistrat estoient semés de citations grecques et latines qu'il n'entendoit pas, et ces discours estoient fort pédantesques.

Depuis qu'il a fait habitude avec un orateur plus poli, on a vu ces discours changer tout à coup, et l'on y a remarqué une

fort grande politesse, il les accompagnoit d'un beau ton de voix et d'une belle prononciation, c'estoit tout ce qui estoit à luy. (1)

Il ne faut pas attendre des pensées fort fines ni des expressions fort pures d'un homme qui n'a pas un grand fonds d'esprit ni de lecture, qui n'a jamais feuilleté les auteurs, qui n'a jamais étudié l'éloquence, ni même la langue françoise. (2)

S'il y a des hommes assez vains pour croire qu'ils trouveront tout en eux mêmes, quand même ils n'ont qu'un esprit fort borné et fort tardif, il ne s'ensuit pas qu'ils le puissent faire croire aux autres ; on n'est pas si fort persuadé de leur mérite qu'ils le sont.

Un grand orgueil et une grande effronterie cachent souvent un grand vuide des esprits, mais que dis-je, ils le découvrent.

On veut pénétrer et connoître le véritable fondement d'un grand orgueil, on veut sçavoir s'il est solide, et l'on connoît souvent qu'il l'est très peu, un honneste homme veut s'éclairer du sujet qui luy attire le mépris d'un glorieux, et dès qu'il connoît qu'il n'y a en luy qu'un peu de bonne mine et beaucoup de vaine gloire, il le méprise à son tour, et luy rend ses injures avec intérêt.

Les hommes vains méprisent beaucoup de gens, et ils sont toujours méprisés du plus grand nombre.

Un homme vain n'est vertueux que par vanité, le peuple qu'il semble défendre dans les conjonctures n'est redevable de ses bons offices qu'à sa vanité.

Quelque zélé pour le public que paroisse un homme vain, il n'envisage pas tant l'intérêt commun que le sien propre, lorsqu'on croit qu'il s'anime contre les oppresseurs du peuple, il venge ses passions, il veut pousser un ennemi à qui il suppose d'estre du nombre de ses oppresseurs, il trouve son compte à cela, il contente sa haine particulière, et celle des honnestes gens contre les traitans (3), et il satisfait sa vanité en faisant dire au moins parmi les petites gens, qu'il est le père du peuple, et une espèce de Brutus (4), libérateur de la république.

(1) Il est vrai que l'éloquence de Brulart semble changer avec les années. A ses premiers discours tout romains d'inspiration en succèdent d'autres où il fait l'éloge du prince, où il célèbre la bienséance. Mais le changement de sa politique explique assez la différence du ton et de l'inspiration.

(2) Legouz nous dira plus loin que Brulart n'avait point d'étude, seulement la pratique des affaires.

(3) Allusion probable à la guerre que Brulart soutint contre l'intendant Bouchu et dans laquelle il défendit les intérêts de sa compagnie; peut être aussi Legouz pense-t-il ici comme plus loin à l'affaire du greffier Joly.

(4) Variante : et un Brutus libérateur...

Il en tient en effet beaucoup, en ce que cet illustre Romain parut longtemps homme (1) de peu d'esprit avant que de signaler son esprit et son courage contre les rois de Rome.

Souvent un homme qui n'a pas de fort longues vues, en croyant détruire un homme qui lui déplait, se détruit luy même à la cour. Sa fermeté y passe pour brusquerie, et il s'y détruit en sorte qu'il ne peut plus prétendre aucune place plus élevée que celle qu'il occupe, et qu'il a souvent sujet de craindre d'en estre privé.

Ce magistrat n'entrera jamais dans le conseil, où il auroit pu avoir place, et où il auroit pu se distinguer par sa grande application aux affaires et son naturel laborieux, il seroit allé fort loin par son travail dans un lieu où d'autres vont fort loin par la vivacité, la délicatesse de leur esprit (2), mais il a ruiné toutes ces belles espérances par un emportement de jeunesse qui n'estoit que l'effet d'une haine particulière, mais qui, pour son malheur a passé à la cour pour une espèce de rebellion. (3)

Il est assez rare de voir un homme fort ambitieux manquer de souplesse, et faire tout le contraire de ce qu'il devroit faire pour satisfaire son ambition, c'est-à-dire s'appliquer plutôt à plaire à quelques gens qui sont au dessous de luy, qu'à contenter ceux qui occupent les premiers postes de la cour.

La fortune est comme les femmes, quand on perd une fois auprès d'elle l'occasion, on ne la retrouve plus ; quand on s'écarte du chemin qu'il faut tenir pour s'élever, on ne peut plus s'y remettre.

Ce magistrat est considéré par son rang et par son application dans sa province, mais s'il n'y estoit pas toujours demeuré, il y auroit trouvé une toute autre considération, et il auroit même esté en vénération dans le conseil, nonobstant ses défauts.

Les défauts sont moins remarqués et plus facilement pardonnés dans le grand monde que dans les provinces. L'éducation qu'on y a au dessus des autres y provoque l'envie, on n'y fait point de quartier à ses compatriotes, et ceux qui y demeurent toujours font par là que leurs envieux ont plus de prise sur eux,

(1) Variante : longtemps de peu d'esprit.

(2) Variante : par la vivacité de leur esprit.

(3) On sait que lorsque Louis XIV fit enregistrer au Parlement des édits bursaux, Brulart après le départ du roi ordonna des poursuites contre le greffier Joly qui avait transcrit les édits sur ses registres. C'est pour cela que Brulart souffrit l'exil et cet exil semblait prouver la virilité de son caractère. Aussi Legouz s'applique-t-il à rabaisser l'action de son ennemi en supposant que Brulart n'a poursuivi Joly que pour assouvir une haine particulière. Et en voulant se venger d'un ennemi, Brulart a ruiné ses ambitions.

ayant plus de loisir pour examiner leurs actions et leurs défauts.

Ceux qui vivent toujours avec leurs égaux ou avec leurs inférieurs ne s'avisent pas de se contraindre pour eux, ni de s'étudier à leur cacher toutes leurs foiblesses.

S'ils avoient vécu dans un grand poste, ils se seroient contrainsts, ils auroient caché leurs défauts, et ne se montrant que par le bon côté, ils auroient sans doute fait des progrès.

Comme un bourgeois qui fait le gentilhomme, un gentilhomme qui fait le comte et le marquis, et un comte ou un marquis qui fait le duc ou le prince, par son équipage et par sa dépense, ruine souvent sa fortune et détruit sa maison ; aussi un homme de qualité qui prend des airs de supériorité et de maître partout, et qui veut dominer sur ses inférieurs comme sur des valets et sur des esclaves, ruine souvent son crédit et diminue la considération qu'il s'estoit attirée par ses meilleures qualités.

Rien n'est moins le maître quelquefois que celui qui le fait, ou qui veut estre partout.

Ce n'est pas seulement dans le christianisme, mais aussi dans la vie civile et dans toute la conduite des hommes, que l'humilité et la modestie paroît une grande vertu.

On doit véritablement soutenir avec quelque fierté le haut rang (1) qu'on tient dans le monde ; il y faut éviter la bassesse, mais il faut aussi s'éloigner de l'orgueil.

C'est une étrange maxime de croire qu'il faille faire des insultes, des brusqueries, des injustices, pour soutenir sa dignité (2), qu'il faille estre dur envers ceux qui ont du mérite et de la fermeté, et complaisant envers les lâches et les flatteurs, qu'il faille procurer des avantages aux ignorans, au préjudice de ceux qui ont du fonds et de l'étude, et qui par cet endroit sont plus capables de rendre la justice (3).

Pour faire voir qu'on est le maître, et qu'on peut tout, on fait valoir les emplois des gens sans mérite, et l'on ruine les emplois des honnestes gens ; n'est-ce pas la même chose, que celui qui pour faire voir qu'il est le maître d'une maison y feroit mettre le feu ou la feroit renverser.

Vous devez avoir la principale autorité dans ce tribunal de justice, mais vous devez l'employer à le soutenir, et non pas

(1) Variante : le rang qu'on tient.

(2) LA BRUYÈRE, XI, 25 : « A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur, l'inhumanité de fermeté et la fourberie d'esprit ».

(3) Tout ce passage et toute la fin de ce chapitre ne sont qu'une peinture de la politique de Brulart, de ses complaisances pour les incapables qui forment son parti, de ses violences envers ceux qui lui résistent ou qui sont dans sa dépendance.

à le faire tomber, comme celui qui est assis sur un tribunal l'affermir par son poids et l'empêche de chanceler, vous devez maintenir et affermir ce siège où vous rendez la justice et y conserver ou y rétablir l'ordre, au lieu de le troubler.

Le Pr. P. B. s'est rendu maître dans sa famille par les duretés qu'il a exercées sur ses collatéraux, il a été bon père et bon mari, mais il a fait dire par sa rigueur envers quelques uns de ses proches, que c'étoit dans son esprit une espèce de péché originel que d'estre son frère (1) ; s'il n'a suscité à ses proches des accusations capitales, il a du moins contribué aux poursuites qui s'en faisoient, ce n'étoit pas sans doute pour s'en faire adjuger la confiscation, comme ses proches parents le disent, mais seulement pour les abaisser, et les mettre si fort au dessous de lui qu'ils ne servissent plus que comme d'ombres en un tableau, et pour rehausser l'éclat de ses vertus.

S'il n'a pas tâché de se rendre maître dans son tribunal par des violences, comme dans sa famille, au moins il a fait diverses injures à d'honnêtes gens pour les abattre à ses pieds, il a brusqué sans sujet et sur de légers soupçons ceux qui auroient eu de la considération pour lui, et il a cru qu'il ne falloit que faire bien du bruit et brusquer les plus fermes pour rendre tout le monde souple et soumis (2). Ces manières ont en effet réussi auprès du plus grand nombre, et l'ont enfin rendu le maître des esprits par la crainte, mais il ne l'a pas été des cœurs par l'amour.

Les hommes violens ne sont suivis et applaudis que par ceux qui sont assez lâches pour souffrir la violence, et ils ne reçoivent des éloges pendant leur vie et après leur mort que de leurs flatteurs. (3)

Ce n'est pas se venger trop cruellement d'eux et de leur injuste mépris, que de refuser de l'encens à cet orgueil qui leur a fait mépriser les plus honnêtes gens. Nous ne vivons pas dans un pays ni sous des lois où l'on adore ces dieux qui font du mal avec d'aussi profonds respects que ceux qui nous font du bien.

(1) Allusion au procès que Brulart soutint contre son frère religieux et contre le Comte de Rouvre. Les expressions mêmes qu'emploie Legouz sont empruntées aux Mémoires de ce dernier. Cf. Appendice n° 6

(2) Variante : et brusquer d'honnêtes gens pour les rendre souples et soumis.

(3) Appendice n° 2.

VIII. — De la vanité

Tous les hommes ont de la vanité, c'est-à-dire une disposition d'esprit qui fait qu'ils s'estiment eux-mêmes un peu plus qu'il ne faut.

Nous ne pouvons trouver mauvais sans estre injustes, que chacun se flatte un peu sur son mérite, puisque nous nous flattons aussi sur le nostre, et que chacun fasse pour soy ce que nous faisons pour nous.

Il est même nécessaire pour nous encourager au bien de connoître que nous le faisons, et d'avoir bonne opinion de nos bonnes actions, ou des productions de nostre esprit qui peuvent passer pour bonnes.

Mais rien n'est plus insupportable aux autres que cette bonne opinion que nous avons de nous-mêmes et de nos actions, lorsqu'elle va trop loin et nous fait oublier ce que nous sommes, et ce que sont les autres.

Il ne tiendra pas à qu'on ne le croye le plus habile magistrat du royaume. Sa mine froide et dédaigneuse, le ton de sa voix quand il parle, toujours plus haut que le ton des autres, sa hardiesse à parler et à décider font voir combien il est persuadé de son mérite et combien il croit tout le monde au-dessous de luy.

Je ris de sa vanité, et je lui souhaiterois seulement un ami qui lui dît d'en modérer l'excès et qui pour y réussir l'avertît seulement des solécismes qu'il fait en parlant, et qui le priât de ne plus dire « une sentence par lequel, ni une transaction par lequel on décide un procès » puisque même ces termes n'estoient pas en usage dans le temps qu'on disoit les « ordonnances royaux » (1).

Je tâche quelquefois à tourner à son avantage cette grande ignorance de la grammaire, et je m'imagine qu'il affecte cela par vanité, comme ces docteurs qui croient que dans les disputes des universités, les solécismes leur font honneur, et qu'ils paroîtront s'attacher aux choses, s'ils négligent les mots.

(1) Au chapitre de l'envie, Legouz nous a déjà appris que Brulart commettoit des solécismes. — Cf. BACON, 173. « La présomption est un vice qui a de grandes suites; elle rend rude, grossier et incivil et fait aussi qu'on veut toujours parler et décider toutes choses sans considérer ni écouter les autres ».

Mais quand j'examine de près les choses qu'il dit, il me semble qu'elles ne sont pas plus solides que ses expressions sont justes.

Celui qui parle beaucoup, mais qui (1) peut accoutumer les autres à l'écouter par le grand bruit qu'il fait, est suivi sans raisonner et sans parler juste, comme les tambours et les cloches, qui par le seul bruit qu'elles font se font suivre et mettent bien des gens en mouvement.

Cet officier de robe est suivi souvent parce qu'il se trouve avec d'autres qui sont fort foibles, et qui sont obligés de suivre ses opinions, souvent parce qu'ils n'y comprennent rien et qu'ils ne peuvent par conséquent les contredire, cependant, il s'en fait honneur et conçoit insensiblement une si bonne opinion de luy même, qu'il ne peut plus l'avoir de personne (2).

Quoiqu'il ait eu des proches parens plus habiles que luy, il n'en parle qu'avec mépris, et par là, il augmente l'estime qu'on a pour eux et diminue celle qu'on avoit pour luy.

Quand un homme s'estime plus qu'il ne vaut, il est souvent moins estimé qu'il ne vaut (3).

Si l'on cherche pourquoi D est tourné en ridicule de tout point, c'est qu'il se prône partout luy même et qu'il se croit habile en toutes choses.

Lorsqu'un homme met un enseigne, et qu'il se pique d'estre savant, ou qu'il se produit sous le titre de bel esprit, il faut qu'il le soit bien véritablement pour ne pas tomber dans le ridicule et pour ne pas faire voir à quelqu'un qu'il n'est ni bel esprit ni sçavant.

Quand D se trouve avec S qui flatte sa vanité quoiqu'il la connoisse, et qu'il est en train de faire des réflexions, il décide et il juge de tout en maître, il veut que ses décisions soient des jugemens en dernier ressort, en matière d'écrits et d'ouvrages d'esprit, quoiqu'elles ne soient guères meilleures que les jugemens qui se rendent sous l'orme, qui sont sujets à estre réformés en trois ou quatre degrés de juridictions supérieures.

Si l'on l'en veut croire, M. de Bussi et M. de Pellisson ont consulté son bon goût sur leurs ouvrages, et toute l'académie relève de luy.

Mais quand on le considère et qu'on s'informe de ce qu'il sait, il nous dit une églogue en vers iambes; il nous soutient

(1) Variante : qui parle beaucoup et assez mal mais qui...

(2) Nous savons déjà que Brulart s'était fait un parti parmi les médiocres (de l'estime des hommes, de la vanité).

(3) Voilà le type des répétitions de termes chères à Legouz et dont peut être il a appris le secret à l'école de Pascal.

que le zéphyre vient de l'orient et non du couchant, et peu s'en faut qu'il ne confonde Epictète avec Epicure. C'est avec raison qu'on est surpris d'un sçavoir si étonnant, et d'une si prodigieuse encyclopédie de sciences.

Si cêt homme se contentoit d'avoir de l'esprit, et de parler assez agréablement des choses communes, on luy pourroit passer cela, et convenir de ces qualités à son avantage, mais dès qu'avec une médiocre application et une lecture encore plus médiocre, il veut passer pour sçavant, il devient ridicule, et on le plaint de son égarement.

La plupart des hommes n'ont que des talens bornés mais leur vanité leur fait embrasser toutes choses, et ils se piquent le plus de ce qu'ils sçavent le moins (1).

Ils croient souvent exceller dans les choses où ils ne réussissent que très médiocrement, et ils s'imaginent toujours que les sciences, les arts, les emplois où ils réussissent sont du genre le plus difficile et le plus sublime; et que tout le reste n'est rien qui luy puisse estre comparé (2).

La vanité d'un homme de guerre luy fait mépriser toutes les autres professions, et si cette vanité ne le pousse aussi loin que le soldat fanfaron de Plaute, au moins elle l'en approche beaucoup.

Les vrais braves pourtant n'ont qu'une fierté qui est réglée par la raison, et sont aussi éloignés de l'ostentation que de la bassesse. Ils attribuent souvent la gloire de leurs actions à leurs généraux ou à leurs soldats et ils se refusent les éloges que tout le monde leur donne.

Les fanfarons au contraire s'attribuent souvent la gloire des actions qu'ils n'ont point faites, et ils se donnent des louanges què tout le monde leur refuse.

Si l'honneur et la gloire dépendent premièrement de nos actions, et ensuite de l'opinion, et des discours d'autrui, après avoir bien fait, nous devons laisser au public le soin de bien penser et de bien parler de nous.

Pourquoy nous ériger en juges et en panégyristes de nous-mêmes. Le public nous rendra justice tost ou tard, si nostre conduite est bonne, mais il devient ennemi de ceux, qui en se

(1) LA BRUYÈRE, XII, 63 : « Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine matière et en faire des leçons qui en manque pour voir qu'il doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une faible connaissance ».

(2) La vanité nous explique les caractères que nous avons observés au chapitre de la rusticité.

prônant eux-mêmes veulent luy oster la liberté de juger et de décider de leur mérite.

L'estime qu'un homme fait de son propre mérite diminue toujours l'estime qu'en feroient les autres.

Un officier aura si vous voulez du sens et du mérite, mais il sera si entêté de sa profession qu'il ne croira pas qu'on la puisse égaler.

Sa vanité le fera souvent aller trop loin et trop juste dans les jugemens qu'il fera de luy même et des autres.

Il croira que dans sa profession il ne faut point d'étude, ou fort peu, et que quand il s'agit de juger, le bon sens, et la vivacité de l'esprit, tiennent lieu de tout, et il s'imaginera que ce bon sens et cette vivacité d'esprit seront plus en luy qu'en nul autre (1).

C'est une vanité bien aveugle de croire qu'on a seul l'esprit solide et le bon sens, qui n'est appelé sens commun qu'à cause qu'il est communiqué à tous les hommes, et que tous les hommes prétendent l'avoir ; car quoique quelques-uns avouent qu'ils manquent d'esprit et de mémoire, il n'y a personne qui se déclare dépourvu de sens et de raison (2), et ce n'est pas avoir trop de vanité de se croire sensé et raisonnable, mais c'est en avoir par excès, que de se persuader qu'on a seul cet avantage, et que la plupart des autres hommes en sont privés.

Comme nostre vue nous trompe souvent, et que nous croyons voir extérieurement des figures et des couleurs qui ne sont que dans nos yeux, aussi nostre esprit nous trompe et nous en impose. Ceux qui ont la jaunisse voyent tous les objets jaunes et ceux qui ont le sens blessé accusent souvent les autres de ce défaut.

S n'a point voulu entrer dans cette cabale et dans cette intrigue, le voilà cassé aux gages dans l'esprit de ceux qui sont entêtés de leur cabale, et qui pensent à faire valoir ceux qui y sont compris et à détruire ceux qui s'en éloignent.

Ce n'est pas toujours la seule probité (3) qui fait considérer un officier dans une compagnie. C'est cependant ce qu'il faudroit uniquement considérer. Trop de fermeté et de droiture nuit au crédit, et déplaît à bien des gens, trop de modestie dimi-

(1) Alors que la plupart des magistrats distingués s'essayaient à composer quelques ouvrages de droit, non seulement Brulart n'en a point laissé, mais sa correspondance est d'un administrateur habile plutôt que d'un jurisconsulte.

(2) Imitation d'une pensée de La Rochef. que nous avons déjà remarquée.

(3) Variante : ce n'est pas la seule probité

nue souvent la réputation, c'est pourquoi mille gens ne craignent pas de pécher par un excès opposé et d'étaler par vanité un mérite qu'ils n'ont pas.

Il est difficile de concevoir comment les hommes peuvent s'enorgueillir et s'enfler autant qu'ils font d'un certain mérite. Peut-on se flatter d'un talent qui nous est commun avec les plus bas officiers. (1) Vous expliquez assez nettement un fait dans un rapport, mais cet avocat et même ce procureur nous l'expliquent aussi bien que vous, et même les termes de pratique leur sont plus familiers qu'ils ne vous le sont. Estant égalé par (2) tant de gens qui vous sont inférieurs par le rang, pouvez-vous croire que vous égalez les Cicérons et les Démosthènes ou les anciens jurisconsultes ? (3)

Vous le croyez sans doute et vous enchérissez même sur la vanité, sur l'erreur et sur le travers de quelques esprits de notre siècle (4), qui se sont avisés de préférer nos grans orateurs et nos grans poètes aux grans orateurs et aux grans poètes de l'antiquité.

Vous donnez non seulement la préférence aux pièces d'éloquence et de poésie de nos jours, sur celles des anciens, mais même à des rapports de procès où vous ne faites le plus souvent qu'exposer nûment un fait et où après l'avoir exposé, vous opi-
nez sans dire d'autres raisons que celles qui sont tirées du même fait (5).

La plupart des faits qui tombent sous votre connoissance ne sont pas susceptibles des ornemens de l'éloquence, je l'avoue, mais parce que l'éloquence vous est inutile et qu'elle est inutile aux laboureurs (6), aux marchands, s'ensuit-il que vous la deviez mépriser, et devez-vous croire que ce que vous faites (7),

(1) Variante : les plus bas officiers de robe.

(2) Variante : estant égalé à la fin par.

(3) Nouvelle satire contre Brulart qui n'avait que la pratique du Palais et non pas même la connoissance des lois.

(4) Variante : vous le croyez pourtant et vous enchérissez sur l'erreur et sur le travers qu'ont pris quelques beaux esprits de notre siècle.

(5) Vieille querelle toujours ouverte entre les magistrats dijonnais, les uns ne voulant apercevoir que les questions de fait, ceux de l'opposition, considérant toutes les questions sous le rapport du droit. La question d'ailleurs était d'importance, car au maintien des coutumes locales était liée l'indépendance du Parlement.

(6) Variante : mais parce que l'éloquence vous est inutile, s'ensuit-il.

(7) Variante : que ce que vous faites, c'est-à-dire ce que fait le moindre procureur, soit préférable.

qui est d'expliquer un fait, soit préférable à cette éloquence qui a été admirée de tous les siècles.

Vostre vanité qui vous fait mépriser les hommes de lettres et ceux qui estiment Démosthène et Cicéron, Platon et Aristote, vous feroit mépriser ces grands hommes s'ils estoient en vie.

Vous affectez un air et un langage grossier pour paroître plus sensés et plus solides, vous le paraissez en effet à quelques gens, mais d'autres jugent que vous estes seulement comme vostre air et vostre langage c'est-à-dire rudes et grossiers.

On a pris la coutume de se servir de l'épithète de gros et de l'appliquer à toutes choses, jusque là que nous voyons des gens qui pensent bien parler dire communément : c'est un homme d'une grosse considération, il y a de grosses raisons pour faire cela. Assurément, sans approuver l'usage de ce mot qui est trop outré, on peut dire que de certaines gens n'employent pour l'ordinaire que de grosses raisons pour établir leurs avis. Et ces grosses raisons touchent plus de gens parce qu'il y a plus de personnes grossières et d'une intelligence épaisse, que d'esprits fins et déliés (1).

Comme il ne faut pas juger de la force du corps par sa grosseur, mais par la juste proportion de ses parties, et la bonne disposition des nerfs qui le fortifient, aussi il ne faut pas juger qu'un esprit soit plus fort qu'un autre parce qu'il est plus grossier et parce que selon le langage de la mode, c'est un gros esprit (2).

Il faut convenir que le défaut opposé n'est pas moins blâmable et qu'on devoit censurer ceux qui se piqueroient de délicatesse à contre-temps, et qui voudroient briller et semer des traits d'éloquence en rapportant des procès où il s'agit d'un champ ou d'une servitude d'un héritage champêtre ou d'une maison de la ville.

Mais pour peu qu'on ait de goût, il est difficile d'approuver la manière et les termes dont se servent des magistrats qui, quoique gens de mérite, négligent tout à fait les dehors et seroient bien fâchés de se servir d'autres termes que de ceux qu'ils trouvent dans les inventaires dressés par des clercs.

Comme un mur peu épais mais bâti de pierres de taille est plus solide qu'un autre qui est d'une grande épaisseur mais qui

(1) Anecdote tirée du *Menagiana*, III, 3.

(2) Déjà dit au chapitre de l'estime des hommes.

n'est construit que de moellons, d'ornaille et de mortier, aussi un esprit moins grossier qu'un autre est souvent plus solide.

Je ne say pourquoy la plupart des hommes sont d'un avis contraire. Je crois que c'est par vanité et parce qu'il leur est plus aisé d'atteindre au mérite des gens grossiers qu'à celui des autres, et que chacun veut élever et faire valoir le caractère qu'il reconnoit en luy même.

Il y a pour le moins autant de vanité à mépriser la politesse qu'à l'affecter mal à propos. Les philosophes anciens ont méprisé les richesses et le luxe avec un faste bien plus grand que celui qui accompagne les personnes riches et opulentes (1).

On a trouvé que les Turcs venus en ambassade en France et paroissans à Saint-Germain avec des vestes de drap fort commun, et de longues barbes, avoient témoigné en cela plus de vanité que les officiers de la maison du roy qui s'estoient fort parés et qui avoient pris leurs plus beaux habits pour les recevoir.

Vous dites que affecte une politesse de discours qui ne convient pas à un juge, qu'il cite des passages d'auteurs dont on n'a pas besoin au Palais (2). S'il n'use pas de ces choses sobrement, il a tort, mais vous l'accusez de vanité pour ce sujet, n'a-t-il pas quelque raison de censurer la vostre, puisque sans vous donner autant de soin que luy, vous prétendez même d'acquérir plus d'estime.

Vous réduisez tout au fait et au bon sens, et pour peu qu'on y ajoute de lecture, vous croyez qu'on s'en écarte, vous tâchez de persuader que vous estes toujours dans ce fait et dans ce bon sens, dont il paroît néanmoins que vous vous éloignez par la vanité que vous avez de croire que vous y estes toujours.

Le plus grans hommes de l'antiquité et les plus habiles jurisconsultes ont décidé timidement au lieu de dire comme vous, que cela est certain, que cela est incontestable, que cela est plus clair que le jour, que ce crime est évident, qu'il luy faut imposer une belle peine, ils ont dit souvent qu'il leur sembloit que cela pouvoit estre, que si une telle circonstance se trouvoit dans une affaire on la jugeroit plus aisément, qu'il falloit qu'il

(1) Allusion au reproche que Socrate adressait à Antisthène : « Je vois ton orgueil à travers les trous de ton manteau ».

(2) LA BRUYÈRE, XII, 64, se moque d'Hérille qui : « soit qu'il parle, qu'il harangue, qu'il écrive » veut citer, mais le goût de La Bruyère est contraire à celui d'un magistrat bourguignon, et peut être Legouz s'est-il souvenu de son modèle pour le contredire. C'est Brulart qui condamne la politesse excessive, et qui affecte une franchise brutale.

y eût des preuves plus claires que le jour pour régler la peine de ce crime.

Vous estes bien autrement hardi et sévère qu'ils n'ont esté.

Chose étrange et surprenante, ce qui fait la sévérité des jugemens, ce n'est pas toujours l'énormité des crimes, c'est la vanité et l'orgueil des juges.

Quelques-uns croient qu'il est de leur honneur de faire du carnage, de faire beaucoup de bruit dans une ville, de donner enfin des spectacles sanglans au peuple (1). Ils craignent que la voix du peuple ne les condamne s'ils ne condamnent pas ceux que le peuple a condamnés quelquefois dans des opinions chimériques.

Le peuple dira que vous estes un grand justicier, que vous avez bien connu et bien pénétré la vérité de cette affaire, parce que vous avez puni celui qu'il n'aimoit pas (2). Il vous comblera de louanges et d'éloges fastueux. Voilà ce que vous cherchez, voilà ce qui vous détermine dans vos jugemens. Le peuple attend un spectacle, un exemple de rigueur, vous voulez le satisfaire, quoique les preuves du crime ne suffisent pas pour condamner à une dernière peine, vous hasardez tout sur la foy du peuple.

Ne craignez-vous pas de sacrifier à l'idole de Dagon en sacrifiant au peuple ceux dont il demande le sang. Vous donnez une victime au peuple et ce peuple vous donne de l'encens, idolâtrie et aveuglement partout.

La vanité des hommes est bien criminelle quand il en coûte la vie et l'honneur à d'autres hommes.

Un petit juge qui n'est pas encore gradué, sera tout entêté de sa charge, et pour faire voir qu'il peut condamner au dernier supplice et que ses jugemens sont souverains et sans appel, il condamnera à la mort des accusés contre qui il n'y a que des preuves foibles, que des indices et des présomptions (3).

Le peuple connoitra par là l'étendue de sa juridiction et son pouvoir et louera sa sévérité à qui rien n'échappe, voilà ce qu'il

(1) Variante : des spectacles au peuple.

(2) LA BRUYÈRE, XIV, 45 : « Il se trouve des juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié et de l'alliance nuisent à une bonne cause, et qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles expose à être injustes ».

(3) LEGOUZ développe ici les reproches qu'il a déjà formulés dans le chapitre de l'esprit tardif, contre le Président Brulart. Il paraît que ses violences trouvaient des imitateurs.

demande et ce qu'il souhaite (1), mais les honnêtes gens auront horreur d'une condamnation prononcée sans preuve, ils seront touchés de la voix d'un accusé qui par ses cris redoublés protestera qu'il est innocent, ils auront horreur de son supplice et de l'iniquité du juge qui l'a condamné (2).

Ne songeons pas tant à faire dire que nous sommes justes qu'à l'estre, et à le faire dire au peuple qu'aux honnêtes gens.

L'intérêt d'un homme vain, c'est qu'il y ait bien des coupables afin qu'il s'élève au-dessus d'eux, s'il a le bonheur de n'être pas accusé.

Ceux qu'il condamne sont souvent moins coupables que luy, et il ne les condamne que par vanité et que pour se donner la réputation d'une grande innocence.

Si l'on recherche pourquoy veut condamner à la mort tous les accusés convaincus d'adultère, c'est pour persuader qu'il n'est point entaché de ce crime qui est pourtant sa passion favorite. (3)

Si l'on demande pourquoy ce juge fait main basse sur ceux qui ont quelque emportement et qui se font des menaces de se tuer sans avoir cette intention, et sans rien faire qui la puisse témoigner, c'est que ce juge ou ses proches parens sont prévenus de violences et de meurtres considérables, et qu'il veut par là persuader que luy et ses parens sont incapables de faire des actions dont il punit même l'ombre et l'image. Il cache sous une grande sévérité apparente et sous une grande fierté le mal qu'il a fait par luy ou par les siens.

Un air froid et indifférent, peu d'enjouement dans le visage et dans la conversation, peu d'habitude avec ses pareils, une retraite et une grande discrétion passent souvent pour les effets de la vanité et ne sont que les effets d'une timidité et d'une sagesse particulière.

Un homme vain a le malheur qu'on impute à sa vanité ses vertus comme ses vices.

S'il est assidu aux églises, on dit que c'est parce qu'il y a une

(1) Cf. SENAULT, 455. La violence « cherche toujours des excuses à ses crimes; quoiqu'elle répande le sang humain, qu'elle immole des victimes innocentes, qu'elle abatte des villes entières et que sous leurs ruines elle accable leurs habitants, elle veut que l'on croie qu'elle est raisonnable... elle persévère sans raison de peur qu'on ne s'imagine qu'elle a commencé sans sujet. Son injustice la rend opiniâtre, elle s'échauffe avec dessein, elle veut que ses excès soient une preuve de sa justice et que tout le monde s'imagine qu'elle a puni justement ses ennemis, parce qu'elle les a punis sévèrement.

(3) On sait de quel innocent opprimé il est question, c'est toute l'affaire du Comte de Rouvre que Legourg évoque à nos yeux.

(3) On rencontre une allusion semblable dans les pièces annexées aux *Mémoires* du Comte de Rouvre.

place honorable et qu'il y a le premier rang, s'il s'applique continuellement à sa charge, on dit que c'est pour s'acquérir du crédit et de l'estime, et pour se rendre le maître dans cette compagnie d'officiers, s'il est charitable, on l'accuse de faire du bien aux pauvres pour en recevoir des éloges, et pour estre vu et loué des autres hommes (1).

Il faut fuir les louanges pour les mériter, et elles fuyent ordinairement ceux qui les cherchent, quoique l'estime s'arrache quelquefois. Les gens vains ne l'arrachent jamais toute entière, ceux qui les estiment dans le cœur refusent à cette estime le témoignage de leur propre bouche, il ne louent que rarement ceux qui voudroient estre toujours loués et qui sont entêtés de l'encens qu'on leur donne.

Quand les éloges gâtent les hommes, il faut estre fort sobre à les donner. L'un des premiers effets de ces éloges, c'est qu'ils font mépriser celui qui les donne par celui qui les reçoit. Il le regarde comme un homme vassal qui luy paye un tribut qui luy est dû et non pas comme un ami qui l'oblige.

Pourquoi s'enorgueillir de ses talens s'ils sont naturels. La nature a pu faire autant de bien à beaucoup d'autres, on n'a pas mérité d'avoir ce que la nature donne. Le hasard a fait cette distinction entre nous et d'autres hommes. Si ces talens sont acquis par le travail et l'industrie, d'autres les peuvent acquérir de même et les peines qu'on a prises pour exceller en quelque chose doivent beaucoup rabattre la vanité et l'orgueil qu'on en conçoit. On ne doit pas trop vanter une chose qu'on a achetée si chèrement, ce n'est pas un gain mais un achat.

Comme il est impossible à un homme qui a l'encensoir à la main de donner de l'encens aux autres sans en recevoir luy même l'odeur et le parfum, aussi nul ne peut composer l'éloge d'un homme illustre et y réussir qui ne s'attire luy même quelque éloge.

Il faut estre humble et modeste pour louer les autres. Un homme fier de ses actions militaires ou enflé de sa science ne loue personne, il croiroit s'ôter de sa gloire s'il en procuroit aux autres, il l'aime trop pour consentir à la partager (2).

Un esprit modeste est plus propre à donner des louanges, mais un esprit vain en donne quelquefois, et si je l'ose dire, la plupart des hommes ne se blâment et ne se louent que par vanité.

(1) Allusion à Brulart.

(2) Ainsi la vanité explique la rusticité.

Ils n'estiment et ne prônent dans les autres que leurs propres qualités et ils ne louent souvent que ceux qu'ils connoissent au-dessous d'eux, de sorte qu'ils ne peuvent les élever sans s'élever eux-mêmes encore davantage (1).

Cet homme a de l'esprit et des lettres, mais vous en faites un Pellisson en le louant. C'est parce que vous connoissez qu'il est au-dessous de vous et au-dessous de Pellisson, vos louanges sont l'effet de votre vanité.

Un jeune homme qui a acquis à la cour le goût fin et le discernement des bonnes choses ne croit pas qu'il y ait rien d'égal à ce talent ; qu'un autre ait une érudition immense et un esprit merveilleux pour réussir dans les lettres, il n'en parlera qu'avec froideur et peut estre avec mépris. Il doutera s'il a de l'esprit et il traitera son érudition de pédanterie (2) sans avoir sur luy aucun avantage que celui du bel air et de faire quelques petits vers assez bien tournés. Ces petits ouvrages sont à estimer, ils sont polis et brillans à la vérité, mais ils ne doivent pas, ce semble, inspirer tant de vanité à leurs auteurs.

La vanité des sçavans et des esprits profonds semble avoir bien plus de fondement, ils ont des lumières que d'autres n'ont pas, et il est impossible qu'ils ne le connoissent ; non seulement ils pensent bien, mais ils le sçavent, ils voyent les erreurs des autres et n'en sont pas susceptibles, ils découvrent par la connoissance du passé tout l'avenir. S'il leur arrive quelquefois de donner des marques d'indifférence pour tout ce qui ne leur ressemble pas, cette vanité leur est plus pardonnable qu'à d'autres.

Quelques-uns d'entre eux parlent trop, d'autres ne disent presque rien, c'est pourtant la même vanité qui les pousse à des choses si différentes, car c'est estre également vain de vouloir toujours estre écouté ou de ne répondre que demi mot lorsqu'on nous parle.

(1) LA BRUYÈRE, XII, 60 : « Nous affectons souvent de louer avec exagération des hommes assez médiocres, et de les élever, s'il se pouvait jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous sommes las d'admirer toujours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire, ainsi partagée, offense moins notre vue, et nous devient ainsi plus douce et plus supportable ». — LA BRUYÈRE, XII, 8 : « Ce n'est pas d'un saint dont un dévot sait dire du bien, mais d'un autre dévot... ». — LEGOUZ revient sur ce qu'il a déjà dit.

(2) LA BRUYÈRE, XII, 18 : « Il y a une sorte de hardiesse à soutenir devant certains esprits la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les savants, à qui ils ôtent les manières du monde, le savoir vivre, l'esprit de société, et qu'ils renvoient ainsi dépouillés à leur cabinet et à leurs livres ». — Ici encore Legouz revient sur ce qu'il a dit plus haut, mais il découvre le ressort de la rusticité

La vanité d'un homme ne se découvre pas aisément teste à teste, il lui est aisé de dissimuler dans une conversation particulière, il feint alors de traiter d'égal à égal, et peut estre ne trouveroit-il pas son avantage à faire le vain alors, celui qui luy parle en particulier et librement luy feroit voir qu'il se trompe.

Mais s'il arrive un troisième qu'il croye un peu plus de ses amis, ou plus dupe que celui avec qui il estoit d'abord, il se réjouit comme d'un renfort qui luy arrive, il s'élève, il se répand, il commence à briller par ses contes et par ses fausses railleries et l'on diroit qu'il entre dans un combat dont la victoire luy est assurée et où il fait voir deux personnes contre une seule.

Si M (3) qui est homme du monde mais ignorant soutient en présence de L son ami que Copernic a cru la terre immobile et que Tycho a cru qu'elle tournait, Lysias qui se trouve avec eux soutient que c'est tout le contraire, et cependant L tout sçavant qu'il est se range du parti de son ami pour faire voir à Lysias qu'il se trompe, et la vanité fait tomber le sçavant dans la même erreur que l'ignorant et dans une distraction qui ne luy fait pas honneur (2).

Un homme sçavant se gaste souvent et devient vain et insupportable pour avoir trop fréquenté des gens qui ne sçavent rien et qui l'écoutent comme un oracle.

C... (3) n'est pas devenu plus sçavant pour avoir vécu à la cour, mais plus vain, il estoit fier de se voir consulté par les grans sur la bonté des livres nouveaux, des sermons, des tragédies et de tous les ouvrages d'esprit, il décidait de leur prix et il avoit assez de lumières et de capacité (4) pour cela, il s'estoit érigé une espèce de tribunal dont il n'y avoit point d'appel.

Sa vanité qui luy faisoit mépriser plusieurs livres ne luy faisoit concevoir que de vastes desseins de livres qu'il promettoit mais qu'il ne pouvoit exécuter (5) et qui estoient au-dessus de ses forces, c'est ce qui l'a empêché d'écrire. S'il eût eu moins de vanité, il auroit écrit et le public luy auroit plus d'obligation. La même vanité qui le portoit à promettre des ouvrages extraor-

(1) M. est probablement Etienne Moreau, et L. ne serait autre que Lantin qui, le Lantiniana nous en donne la preuve, parlait quelquefois de Copernic et de l'astronomie.

(2) On trouve une remarque analogue dans Le Vayer, p. 109.

(3) Conrart, dont Boileau citait en exemple le silence prudent et que Legouz, Taisand et Lantin avaient fréquenté à Paris.

(4) Variante : de lumières et d'érudition pour cela.

(5) Variante : de livres qu'il ne pouvait exécuter.

dinaires l'a empêché d'en produire aucun, de peur de faire voir qu'il n'estoit capable que des ouvrages médiocres.

On se laisse aisément persuader que les plus sçavans hommes sont ceux qui n'écrivent pas, et que les astres les plus grans et les plus élevés sont ceux qui se dérobent presque à nostre veue.

Pour peu qu'un homme sçavant qui n'écrit pas ait d'amis zélés et fidèles qui le prônent, il luy est aisé de parvenir à une grande réputation. Peut estre que, s'il écrivoit, ses ouvrages démentiroient tous les éloges qu'on luy donne (1).

Il est heureux de satisfaire son orgueil et d'acquérir une grande renommée sans prendre beaucoup de peine.

Les hommes s'imaginent que ce qu'ils ne connoissent pas dans le monde est infini, et que ce qu'ils connoissent ne peut jamais estre que fini et limité. C'est ainsi qu'ils jugent souvent du sçavoir des hommes doctes, ils en ont une idée infinie tandis qu'ils ne voyent rien qui borne cette idée, tandis qu'ils ne lisent point d'écrits de ces doctes qui leur en fassent concevoir une moindre estime.

Il y a des sçavans d'un caractère opposé et qui n'ont qu'un sçavoir médiocre, mais qui par un orgueil excessif veulent toujours parler et toujours écrire. Ils s'empressent de faire imprimer leurs ouvrages qui ne sont souvent que des copies imparfaites de ceux d'autrui, et qu'ils débitent aussi hardiment que s'ils les avoient tirés de leur propre fond, ils affectent d'exprimer en plusieurs langues (2) une pensée qui ne leur appartient point, ils employent les langues étrangères à déguiser leurs petits larcins comme les filous se déguisent souvent sous des habits étrangers pour voler plus impunément.

On connoit le désir qu'ils ont de paroître, par le nombre de leurs écrits, et souvent ils n'écrivent en plusieurs langues que pour montrer qu'ils les ignorent, ou du moins qu'ils ne les sçavent qu'à demi.

On a beau vouloir étaler un sçavoir infini, on en fait voir les bornes étroites en l'étalant, mais on fait voir souvent un orgueil qui n'a pas de bornes.

C'est par un excès de vanité que quelques sçavans n'écrivent

(1) Allusion à Lantin dont La Monnoye disait que c'était un second Saumaise qui n'avait rien écrit de peur d'obscurcir la gloire du premier. Lantin jouissait auprès des savants d'une grande réputation sans avoir composé pour le public.

(2) LA MONNOYE qui traduit et invente guère, ressemblerait assez aux hommes de ce caractère.

point du tout, et que d'autres écrivent toujours et sur toutes sortes de sujets.

La vanité la plus excusable est pourtant celle des hommes de lettres, ils sont exempts des autres passions déréglées, et ils sacrifient tout pour un peu de gloire, pour un peu d'encens, qu'on ne donne même qu'à leur cadavre et à leur tombeau, car on ne loue guères les hommes de lettres et de leur mérite qu'après leur mort.

Leur vanité peut obliger le public en luy faisant part de quelques bons ouvrages, et s'ils en font de mauvais ne peut incommoder et ruiner que quelques libraires.

L'orgueil de cet homme entreprenant qui ne peut avoir trop d'affaires, est bien plus pernicieux, on le trouve partout, il est de toutes les fermes, il s'engage dans des partis à ruiner une province, pour avoir des équipages plus superbes, des maisons plus magnifiques, pour se soutenir dans des charges élevées, pour donner des bals, des cadeaux, et des repas somptueux, il veut briller par toutes ces choses plus que par son esprit. La haine du peuple ne le touche point, pourvu qu'il profite de ses dépouilles et des malheurs publics, il croit se faire un mérite par là du côté des grans, il affecte de leur plaire par des complaisances serviles, et il contente sa vanité en rendant des offices, qui ne luy attirent pas moins le mépris du maître qu'il sert que celui des honnestes gens (1).

L'honneur que nous avons de plaire aux grans nous couvre d'opprobre, quand nous songons plutôt à leur donner satisfaction qu'à conserver notre propre honneur.

Vu le 21 juin 1929 :

Le Doyen
de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur
de l'Académie de Paris,
S. CHARLETY.

(1) BACON, 145 : « Le désir que l'on a d'avoir de la privauté et de la familiarité avec les grands enivre si fort qu'il fait souvent perdre l'honneur et la gloire qu'on veut acquérir par là, parce qu'on la recherche par des bassesses et des lâchetés qui déshonorent véritablement ». C'est Brulart qui se déshonore ainsi par sa complaisance pour les grands.

APPENDICE

Extraits des Mémoires de Noël BRULART

Comte de Rouvre⁽¹⁾

1

L'honneur et la vertu, mon fils, sont les deux grands principes d'un gentilhomme, et qui sont si proches l'un de l'autre que le plus souvent ils ne sont qu'un. C'est par là, mon fils, que vous vous élèverez au dessus des autres hommes et que vous vous attirerez la vénération et l'estime de tout le monde. Cet honneur n'est pas ce faux éclat qui n'a pour objet que les apparences de la vertu et quelques approbations mendiées du vulgaire ou des flatteurs, qui scandalisent plus qu'elles n'édifient, parce qu'elles sont sans véritable mérite. Il en est de même, mon fils, de la fausse vertu qui ne peut aussi produire que de faux honneurs et qui, selon le sage, est une des principales vanités par laquelle on est toujours trompé et la dupe de soi même.

Le véritable honneur, mon fils, est toujours fondé sur la vertu. C'est une juste estime dont les honnêtes gens reconnaissent et récompensent le véritable mérite, c'est enfin cette solide gloire qui, toujours inséparable de la justice, de la vérité et de la bonne foi, fait son premier devoir de servir Dieu et son prince, et qui, sans s'arrêter aux dangers ni aux plaisirs, remplit glorieusement par des actions généreuses tous les devoirs de la vie civile et de la vie chrétienne....

(1) Nous ne donnons ici que de très courts extraits du manuscrit que nous a communiqué l'obligeance de MM. de Saint-Seine. Tel est en effet à nos yeux l'intérêt des Mémoires de Noël Brulart qu'ils nous paraissent mériter une étude et une publication particulières et que nous avons remis à un jour prochain le soin d'en produire une édition intégrale.

Nous avons seulement recueilli ici quelques passages dont Pierre Legouz s'est le plus inspiré en écrivant ses *Caractères Véritables*, ceux auxquels il fait sans cesse allusion à chaque pas de son discours. On se rendra compte aisément que si à maintes reprises Noël Brulart fournit un document au moraliste satirique, Legouz a pétri la matière qui lui était offerte et lui a imprimé une forme.

L'envie que les esprits lâches, aussi mal faits que malfaisants, ont presque toujours des choses qui par leurs bontés apparentes ou véritables frappent leur imagination et excitent leur convoitise, ce malheureux penchant qu'ils ont à mal juger les uns des autres, les fausses préoccupations, les criminels déguisements de la vérité, l'avarice, la jalousie, l'ambition mal conditionnée et surtout l'imposture sont autant d'ennemis de cette belle gloire. Je n'ai que trop senti, mon fils, toutes ces horribles attaques, et je n'en ai que trop fait la cruelle épreuve aux dépens de ma fortune, de mon repos, et de tout ce qui a été à la portée des dents de nos ennemis.

2

La malheureuse politique de ce frère (1) impérieux et affamé de bien a été le premier mobile et la cause radicale de tous les désordres qu'il a excités dans notre maison, dans laquelle suivant toujours à la lettre les maximes de son Machiavel et des Ottomans, sans en avoir la religion, il a cru devoir anéantir ses frères pour augmenter par la dépouille de leur peu de bien les préciputs excessifs que mon père lui avait laissés, et ainsi s'en rendre le tyran absolu.

Vous le connaîtrez clairement, mon fils, dans la suite de ces mémoires que je n'ai faits que pour vous seul, où vous verrez que je n'ai pris aucun trait de sa passion que dans quelques endroits de sa conduite à l'égard de quelques uns de mes frères et ensuite dans celle qu'il a tenue avec moi, sans y avoir voulu mêler aucune de ses violences à l'égard des étrangers, pas même de sa propre famille ni de ses enfants, dont quelques unes lui ont réussi, mais toutes ont eu le principal effet qu'il s'en était proposé, qui est de se faire craindre et de se rendre formidable parmi les faibles et les lâches de sa province et que trop de sa parenté, comme un autre Caligula en sa condition, ayant pour principe celui de cet ancien tyran qui disait toujours : « qu'ils me haïssent pourvu qu'ils me craignent. C'est à quoi il a plus réussi que je ne vous puis dire.

Vous devez savoir, mon fils, que la passion dominante de ce frère, votre oncle, est une ambition de vains honneurs, la plus grande dont jamais aucun particulier ait été tourmenté, secondée de cette avarice dévorante qui lui fait considérer toutes les possessions des autres comme autant de vols que la fortune lui

(1) Le Premier Président Nicolas Brulart.

a faits. Je ne sais même si son cœur se trouvant sans cesse rempli de ces deux démons, ils ne concourent pas à le lui déchirer souvent par la prééminence qu'ils s'y disputent. Si donc il a de tels principes à l'égard des étrangers, jugez, mon fils, quels peuvent être ceux qui l'occupent à l'égard de ses parents contre ses frères, et surtout contre ses cohéritiers.

C'est ssez d'avoir quelque chose à partager avec lui pour encourir sa haine, laquelle est irréconciliable si ce n'est par son intérêt, je dis celui de sa bourse, son plus grand tyran ; c'est dis-je dans ces occasions où il fait paraître tout son esprit, toute sa science, tout son art, toute son adresse et tout son savoir faire, mais c'est aussi où les plus éclairés qui ont affaire à lui ont besoin de toute leur pénétration, de toute leur prudence et de toutes leurs précautions.

3

Je vous dirai seulement, mon fils, que mon frère s'étant dès le commencement de sa jeunesse proposé d'envahir tout le bien de notre maison quoiqu'ainé de cinq frères tous bien faits...., parce que, comme on dit, les affaires font les hommes, ses années et son emploi lui ont donné l'avantage d'y plus former son esprit qu'il ne l'aurait été s'il s'était trouvé comme eux confiné dans quelques cloîtres ou obligé de limiter son ambition aux douceurs innocentes de la vie champêtre. Il s'est, dis-je, servi de tous ces avantages pour exécuter ce grand mais injuste dessein.

En vérité c'est grand dommage qu'il n'ait pas plu à Dieu de lui donner autant de bon naturel pour ses frères, qu'ils ont eu de considération, de déférence et d'amitié pour lui.

4

Ayant pensé que mon bien s'était accru par mes soins et par mon économie, sa cupidité de s'en rendre le maître en devint plus forte et lui en inspira plus que jamais le désir que la peur qu'il eut de me voir bien marier dans peu de temps ma fille le pressa d'exécuter. Que n'a-t-il pas tenté pour en venir à bout ? Quelles violences n'a-t-il pas exercées contre moi ? Il m'a aliéné tous mes plus proches, se les rendant dévoués, fermé les asiles des puissances et même du trône par des obstacles inconcevables, il a préoccupé la justice et la créance des faibles par ses nombreuses et terribles calomnies, il a étouffé la foi, la tendresse

et la pitié dans tous les cœurs de mes proches ses affidés ; et pour me perdre enfin avec quelque ombre de justice, il ne s'est pas contenté de séduire ses parents, il a soulevé mon propre gendre contre moi, et aux dépens même de son honneur et de celui de sa femme, votre sœur, il l'a forcé de m'accuser d'un crime... Ah ! mon fils, comme aurais-je pu le commettre, puisque je ne saurais vous le dire ni le penser sans horreur ; il y en a dont l'accusation seule laisse toujours quelque tache sur les plus innocents, c'est là, mon cher fils, ce qui me fait soupirer, c'est là ce qui me désespère et ce qui me tue.

5

Si la loi de nature permet tout à un criminel et en excuse même les mensonges qu'il invente pour se sauver la vie, défend elle à un innocent opprimé de se servir de la vérité pour faire connaître les crimes déguisés de son calomniateur, lui défend elle de faire connaître ces faux mérites par lesquels il amuse tant de sots et s'acquiert trop facilement leur créance ? Si, dis-je, les plus noirs de crimes sont reçus à prouver la mauvaise foi et la dépravation des mœurs de ceux qui ont déposé contre eux, afin de détruire leurs témoignages et d'éviter la peine de leurs crimes, un innocent opprimé sera-t-il exclu de faire connaître quelques uns des crimes de son calomniateur et de désabuser le monde entêté de son faux mérite, de faire connaître ses déguisements et de diminuer la créance que l'on avait en ses impostures ? Ne serait-ce pas, mon fils, tout innocent que je suis, me rendre coupable devant Dieu et devant les hommes des jugements téméraires que la multitude trompée continuerait de faire contre mon innocence sur les paroles d'un homme qu'elle veut croire grave et sincère, si je n'en démontrerais les impostures et les artifices ?

6

Sur les instances de Noël Brulart, son beau-père avait promis de lui acheter la Première Présidence de la Chambre des Comptes de Dijon.

Sur cette parole, je commençai d'agir et d'entrer en pour-parlers avec ceux qui me ménageaient cette affaire et avec ceux à qui appartenait cette charge vacante, et comme je prenais mes mesures pour la consommer au plus tôt, mon frère qui avait eu avis de mon dessein et qui a toujours pris à tâche de traverser ceux qui allaient à mon avancement ne manqua pas de se

trouver à Paris lorsque j'y pensais le moins, et dès le soir de son arrivée il trouva moyen de parler à mon insu à M. des Bordes (1) sur le secret de cette charge, il lui dit d'abord à quoi il pensait de vouloir produire à la tête d'une compagnie souveraine un homme qui n'était pas capable de se conduire lui-même, il lui représenta avec toute son éloquence satirique et médisante quel honneur je pouvais recevoir dans une charge dont le poids et l'importance feraient mieux connaître ma faiblesse et mon incapacité, qu'il s'étonnait que lui qui aimait la paix de sa famille eût pu songer à vouloir me rendre le chef d'une compagnie qui était toujours en division avec le Parlement, que lui et moi étant déjà assez opposés d'humeur et mal ensemble, c'était à nos inimitiés particulières de nouveaux sujets de discorde, qu'ainsi, au lieu de me procurer une bonne affaire, il en ferait une très mauvaise pour tous les deux....

Nicolas Brulart n'ayant pas eu de peine à persuader M. des Bordes, l'auteur des mémoires conclut par ces réflexions :

Voilà, mon fils, un des rudes coups que mon frère m'ait portés jusque là, ...mais vous en allez voir bien d'autres, non seulement contre moi, mais contre ses autres frères, car c'est un péché originel que de lui être si proche, il est indélébile et irrémédiable que par la perte de leur vie et de leur bien à son profit.

7

Denis Brulart, frère cadet de Noël, sur le point d'entrer dans l'ordre de Malte, avait réclamé sa légitime au Premier Président qui en était chargé. N'ayant pu l'obtenir, il s'adressa à M. de Cluny, lieutenant général au bailliage, qui prévenu par le Premier Président, refusa de faire rendre justice au jeune homme. Celui-ci eut l'imprudence de s'emporter jusqu'à souffleter le sieur de Cluny, qui le fit bâtonner par ses gens.

Dès que le Premier Président fut informé de ce désordre par le sieur de Cluny même, il prit fait et cause en main pour lui contre son frère, et à la requête du sieur de Cluny il fit faire de grandes informations contre le chevalier qu'il obligea le sieur de Cluny de poursuivre comme un assassin qui avait osé porter de guet apens ses mains et ses coups sur la personne de son juge en sa propre maison, touchant un fait de justice. Dans cet égarement dudit Premier Président, il eut la prudence de faire évoquer cette affaire de son Parlement pour ôter à ses

(1) Le beau-père de Noël Brulart.

compatriotes la connaissance des cruautés qu'il voulait exercer contre son propre frère pour, en définitive, en avoir la confiscation ; enfin, par arrêt du Conseil, l'affaire fut envoyée au Parlement de Paris où aussitôt ledit sieur Premier Président ne manqua pas de se rendre et de joindre ses sollicitations en personne à celles du sieur de Cluny qui ne demandait et n'espérait pas moins que la tête du chevalier pour la réparation de l'insulte qu'il en avait reçue.

Heureusement, Brulart indisposa par son insistance les juges de son frère.

M. le Président Le Coigneux qui présidait alors à la Tournelle criminelle, bien informé par l'endroit que j'ai su et que je n'oublierai jamais de toutes ces visites et des vues de ce bon frère aîné, qui lui furent confirmés et au reste des juges de la chambre par les sollicitations qu'ils se virent faire du sieur Premier Président de Dijon pour le sieur de Cluny contre le chevalier, se trouva aussi bien que tous les juges si irrité d'un si étrange procédé qu'ils en eurent toute l'horreur qu'il devait inspirer, et je sais d'une personne à qui le dit depuis M. le Président Le Coigneux que la meilleure raison que le chevalier pût alléguer pour lui en ce rencontre était de faire remarquer un frère, mais un frère de ce rang, prendre le parti d'un étranger contre son propre frère et en demander la tête à la justice par des vues d'intérêt qu'il ne voyait que trop clairement ; enfin cela fut cause qu'il se rendit lui-même le protecteur du chevalier et si fort qu'il le condamna seulement aux dépens et à quelques réparations dues seulement au caractère de juge outragé en quelque façon, et au surplus hors de cour et de procès.

8

Nicolas Brulart, tuteur du dernier de ses frères, M. de Mussy avait imaginé pour ne lui point compter sa légitime de l'enfermer dans un couvent. Eveillé par l'âge, M. de Mussy se repentit de s'être laissé bernier et intenta un procès pour obtenir l'annulation de ses vœux.

L'affaire étant donc liée au Parlement de Paris, M. le Premier Président n'oublia rien pour venir à bout du consommement de sa persécution, il souleva ciel et terre pour accabler ce malheureux, tâcha de le rendre odieux et méprisable à tout le monde par des suppositions de libertinage et de débauche, si bien que toutes ces calomnies en la bouche d'un homme de ce rang, qui sait fort bien contrefaire l'homme grave et d'une probité achevée et composer toutes ses actions, joint que le sieur de Mussy

avait des airs un peu trop libres mais très innocents et qu'il était abandonné de toute sa parenté dans une affaire de cette nature, cela fit de très fâcheuses impressions contre lui dans l'esprit des juges. Enfin l'affaire fut jugée à l'audience de la Grand Chambre, M. de Lamoignon y présidant, où le crédit de mon frère aidé de certaines considérations injustes l'emportèrent sur la justice qui était due à M. de Mussy qui fut condamné à reprendre l'habit, à rentrer dans son cloître et aux dépens du Premier Président.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	3
----------------------	---

Introduction

Pierre Legouz.....	7
Le Manuscrit des Caractères.....	17
Le plan.....	21
L'art	27
La matière.....	33
Les sources.....	57
Bibliographie	65

Les Caractères Véritables

I. — La vérité déguisée dans les conversations.....	69
II. — L'homme sage.....	75
III. — De la fausse sagesse.....	83
IV. — De la rusticité.....	93
V. — De l'estime des hommes.....	105
VI. — De l'envie.....	113
VII. — De l'esprit tardif.....	131
VIII. — De la vanité.....	139

Appendice

Extraits des Mémoires de Noël Brulart.....	153
--	-----



